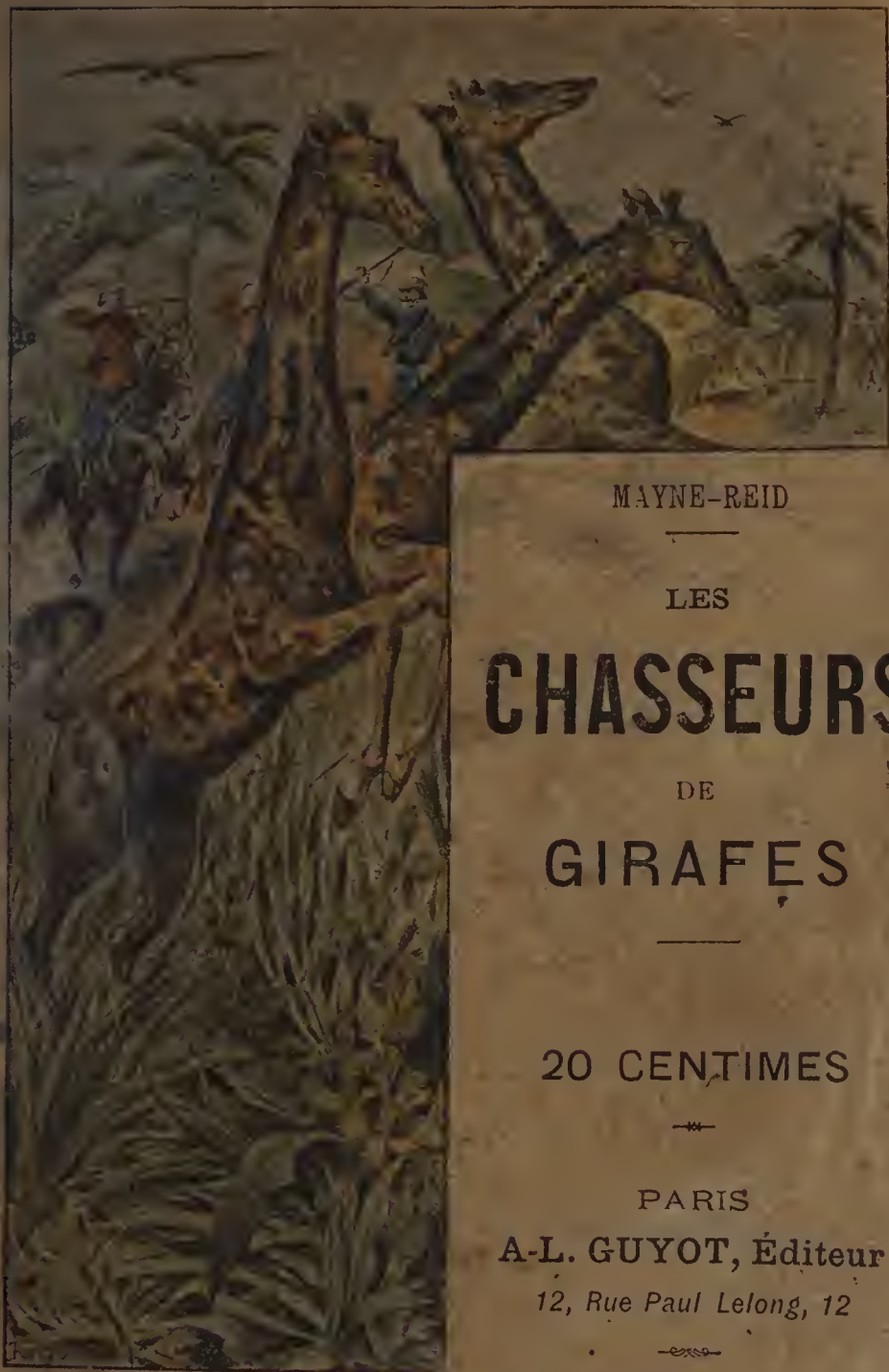


COLLECTION A L. GUYOT



MAYNE-REID

LES

CHASSEURS

DE

GIRAFES

20 CENTIMES

PARIS

A-L. GUYOT, Éditeur

12, Rue Paul Lelong, 12

ALGÉRIE, COLONIES ET ÉTRANGER : 25 CENTIMES

B 55

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Collection à 20 centimes

<i>Les Pirates du Mississipi</i>	1 vol.
<i>Bruin ou les Jeunes Chasseurs d'ours</i> ..	2 vol.
<i>Les Chasseurs du Limpopo</i>	1 vol.
<i>Gaspar le Gaucho</i>	2 vol.
<i>Les Chasseurs de scalps</i>	2 vol.
<i>Voyage à fond de cale</i>	1 vol.
<i>Les Chasseurs de plantes</i>	1 vol.
<i>Les Grimpeurs de rochers</i>	1 vol.
<i>Les Boërs chasseurs d'ivoire</i>	1 vol.
<i>Les vacances au désert</i>	1 vol.
<i>Les Chasseurs de girafes</i>	1 vol.

Collection à 1 franc (grand in-8°)

Avec 125 illustrations en noir et couleur

<i>Bruin ou les Jeunes Chasseurs d'ours</i> ..	1 vol.
<i>Les Chasseurs de plantes</i>	1 vol.
<i>Les Grimpeurs de rochers</i>	1 vol.
<i>Voyage à fond de cale</i>	1 vol.
<i>Le Mousse de la « Pandore »</i>	1 vol.
<i>Epaves de l'Océan</i>	1 vol.
<i>Les Boërs chasseurs d'ivoire</i>	1 vol.

LES CHASSEURS DE GIRAFES

I

ARRIVÉE DANS LA TERRE PROMISE

L'année qui séparait nos jeunes chasseurs du terme fixé pour leur départ s'écoula sans événements remarquables ; chacun vaqua à ses occupations ordinaires. Vers la fin seulement, il survint un incident qui changea complètement le caractère de l'expédition projetée.

La vocation de Hans l'avait mis en rapport avec quelques naturalistes, pour la plupart hollandais, auxquels il avait montré ses collections d'insectes et surtout de plantes. Ils ne marchandèrent au jeune savant ni les éloges ni les encouragements, et lui conseillèrent de se rendre en Europe, car ce n'était que là qu'il trouverait à utiliser ses connaissances botaniques et son riche herbier. Ces paroles trouvèrent facilement un écho dans l'esprit du jeune

homme : se faire un nom dans le monde des savants était une ambition qu'il caressait depuis longtemps *in petto*, et visiter la patrie de ses ancêtres était un de ses rêves. Il en parla à son père, et il fut décidé que dès qu'il serait revenu de son exploration, le jeune homme s'embarquerait pour la Hollande : la région qu'il allait visiter était peu connue, et il comptait y faire des découvertes importantes.

Or, tandis que Hans étudiait ses projets, une grande nouvelle venait révolutionner le monde des chasseurs : le consul des Pays-Bas avait reçu du gouvernement l'ordre de se procurer deux jeunes girafes vivantes, mâle et femelle, pour un important jardin zoologique. Une prime de 12.500 francs était offerte à celui qui livrerait ces deux animaux soit à Cape-Town, soit à Port-Natal. Dès que cet avis avait été connu, une émulation extraordinaire s'était élevée parmi les chasseurs de profession, alléchés par la somme promise, et l'on put croire que les girafes allaient subitement affluer dans les deux villes désignées. Mais des mois se passèrent ; les chasseurs revinrent les uns après les autres, déclarant l'entreprise inexécutable : tuer des girafes, on le pouvait par douzaines, mais en capturer une seule vivante, saine et sauve, une jeune surtout, c'était chose matériellement impossible.

Willem avait suivi avec attention les événements, et lorsqu'il apprit le retour — et l'échec — d'un vieux professionnel célèbre à juste titre, il lui vint l'ambition de triompher là où tant d'autres avaient été vaincus. Malheureusement, une expédition de ce genre était fort coûteuse, et les frais qu'elle nécessitait dépassaient de beaucoup la somme que Van Wyk pouvait mettre à sa disposition.

— Mais la question d'argent n'est pas grand'chose en pareille circonstance, lui dit Hendrick le jour où il lui en parla. Le pays des girafes est aussi celui des hippopotames et des éléphants : pourquoi ne chasse-rais-tu pas en même temps à l'ivoire pour couvrir les frais de ton voyage. Notre fortune n'a pas eu d'autre source.

L'idée était si bonne, que Willem l'adopta séance tenante. Les dents d'hippopotames fournissent un ivoire très apprécié et qui se paie quatre fois plus cher que tout autre sur les marchés d'Europe : il chasserait donc d'abord à l'hippopotame. Arend et Hendrick promirent d'ailleurs de le seconder énergiquement.

Nos jeunes militaires avaient aussi leur but personnel en se joignant à leurs frères : ils désiraient étudier de près le pays de ces Matabélés, dont le terrible chef Mosélékatse était une menace perpétuelle pour les boërs. Leur idée était de pousser une reconnaissance en pays ennemi.

Comme il fallait arriver aussi vite que possible aux abords du Limpopo, et suivre des chemins de montagnes, les voyageurs ne prirent ni chariots ni bœufs. Tout ce qui leur était nécessaire, provisions de bouche, vêtements, munitions, fut chargé sur six vigoureux chevaux de somme, dont la conduite fut confiée, bien entendu, à Congo et Mocco, et les jeunes gens, enfourchant les fidèles compagnons de leurs aventures précédentes, dirent adieu à leurs familles et partirent allègrement.

Pendant ce temps, Jan et Klaas soupiraient au collège, et tâchaient de se persuader que la connaissance parfaite de la grammaire et des règles de trois est un élément important du bonheur de l'existence.

Ils avaient bien tenté de fléchir la décision paternelle qui les condamnait à la réclusion pendant cette excursion de leurs aînés. Mais Van Bloom et Van Wyk étaient demeurés inflexibles ; la jeunesse des enfants aurait pu devenir un embarras sérieux dans un voyage qui promettait d'être à la fois dangereux et pénible.

Nous ne suivrons pas nos chasseurs dans les événements qui précédèrent leur arrivée aux bords du Limpopo. Pressés de parvenir au but, ils ne s'attardèrent à aucune chose, et ne poursuivirent que le gibier nécessaire à leur nourriture de chaque jour. Rejoignons-les donc au pays qu'ils cherchaient, près de la rivière qu'ils viennent de franchir.

Comme dit Willem, c'est leur première station dans la Terre Promise.

Nos chasseurs avaient établi leur camp à une petite distance du gué qui leur avait donné passage. Dans cette partie, les berges s'abaissaient jusqu'au niveau de l'eau en pente douce, et un certain endroit battu par les animaux qui venaient habituellement se désaltérer là, montrait les traces de différentes espèces d'antilopes, mêlées aux larges empreintes de pieds d'éléphants et de rhinocéros. Congo y releva aussi des pistes de lions et de léopards, et si ses maîtres l'avaient écouté, ils n'auraient pas installé leur camp si près du passage. Mais tous étaient fatigués, et jugèrent qu'une distance d'un kilomètre était suffisante pour les mettre à l'abri des visites importunes.

En effet, ils ne furent pas troublés par les intrus ; mais, au milieu de la nuit, un épouvantable charivari les éveilla en sursaut. Nos jeunes gens étaient depuis longtemps habitués aux concerts nocturnes des

habitants du désert ; pourtant ils ne purent écouter tout à fait de sang-froid cette formidable symphonie qui dénonçait la présence de tous les monstres de la forêt. Le cri aigu des éléphants perçait le rugissement continu des lions ; dans les rares moments où la voix des félins s'adoucissait, c'était le ricanement des hyènes qui prenait le dessus, mêlé à des cris dont les auditeurs ne purent reconnaître les auteurs.

— Congo avait raison de vouloir nous entraîner beaucoup plus loin, dit enfin Hendrick. Faute d'avoir voulu marcher une demi-heure de plus, nous allons passer une nuit blanche.

— Le mal est fait ; il n'y a plus qu'à tâcher de nous habituer à cet horrible vacarme, répondit Willem. En tout cas, nous pouvons bien augurer pour nos futures chasses : Congo n'avait rien exagéré de la richesse de ce pays en gros gibier.

— Essayons de nous rendormir, dit Arend ; les chiens sauront bien donner l'alarme s'il y a lieu. Je suis harassé.

Les chasseurs s'habituerent en quelques instants à cette musique, et bientôt tous les yeux se refermèrent pour ne se rouvrir qu'au premier rayon de l'aube.

Willem, impatient d'être fixé sur les adversaires qu'il allait avoir à combattre, partit avec Congo dans la direction du gué. Là, ils virent le sol plus piétiné que jamais ; cinq antilopes gisaient sur le sable, une bande de hyènes s'occupait activement à les faire disparaître. A l'approche des deux hommes, elles s'écartèrent en grondant. Willem examina les victimes, mais ne put se rappeler avoir jamais aperçu cette espèce. Congo les connaissait bien, en ayant chassé souvent autrefois, mais le nom indigène dont il les désigna n'apprit pas grand chose à son maître.

D'après les pistes faciles à relever, Congo déclara qu'une troupe d'antilopes était d'abord descendue à la rivière ; quatre éléphants mâles étaient venus ensuite, et trouvant la place prise, avaient exécuté une charge sur les premiers occupants, et ceux-ci, fuyant en désordre, avaient rencontré une compagnie de lions dont ils étaient devenus la proie jusqu'au dernier, car aucune trace de pieds fourchus ne retournait se perdre dans la plaine.

— Connais-tu ces antilopes ? demanda Willem à Hans, qui apparaissait dans le passage.

— Ce sont des élans, répondit le jeune homme. Mais ils sont d'une espèce dont je n'ai pas encore entendu parler.

Le jeune botaniste examina avec satisfaction le magnifique paysage qui s'étendait devant lui. Le soleil levant illuminait une large vallée parsemée d'arbres majestueux, de gigantesques baobabs pour la plupart ; des bouquets de palmiers se voyaient aussi çà et là. Mais ce qui émut surtout notre savant, ce fut la quantité de fleurs dont les couleurs vives et fraîches ressortaient gaîment sur le splendide tapis de verdure.

— Je crois que nous allons trouver ici l'un et l'autre de quoi nous satisfaire, dit-il. Aussi, je vous propose que nous reconnaissons un peu le pays avant d'aller plus loin : il me semble qu'il va nous offrir assez de ressources pour que nous puissions y prolonger avec avantage notre séjour.

Willem acquiesça avec empressement, et les jeunes gens revinrent au camp pour chercher leurs chevaux et les chiens. Hendrick se joignit à eux, et ils partirent en remontant le cours du Limpopo.

Pendant une bonne demi-heure, ils suivirent des

berges très hautes, qui défendaient l'accès de la rivière; ce lieu ne pouvait être visité par les animaux que cherchaient nos chasseurs. Enfin ils atteignirent un endroit où les rives s'abaissaient, mais où l'eau restait néanmoins difficile à atteindre. Là, croissaient abondamment des arbres minces et hauts, propres entre tous à fournir d'excellents pieux de palissades.

— Cette place sera bonne pour la construction d'un kraal si nous nous décidons à entreprendre un pareil travail, dit Willem. Mais je ne vois jusqu'ici pas grand chose annonçant la présence d'hippopotames ou de girafes.

— Moi non plus, répondit Hendrick. Un kraal serait ici bien à l'abri, mais nous ne pouvons compter que sur le gué pour nous fournir ce que nous cherchons.

— Explorons encore avant de nous arrêter à une décision, dit le botaniste. Si nous ne trouvons rien en amont, demain nous descendrons la rivière; je crois qu'elle nous réservera autre chose que des crocodiles.

Nos jeunes chasseurs reprirent leur marche le long des berges, en étudiant attentivement le sol.

II

LA TRAPPE DOUBLE

Quelques instants après le départ de Willem et de ses compagnons, Arend regarda par hasard du côté de la vallée, et aperçut une troupe d'antilopes qui paissait paisiblement dans la plaine, non loin d'un fourré distant d'un kilomètre environ. C'était une belle occasion d'ajouter un plat au diner. Arend sauta sur son cheval et gagna le vent du troupeau en s'abritant sous un taillis de lauriers roses haut de près de quatre mètres.

Parvenu à portée de fusil, grâce à cet abri, il visa la plus grande antilope et fit feu. Tout le troupeau bondit vers le fourré, fit un saut prodigieux et plongea dans les broussailles où il disparut; une seule resta, étendue sur le sol. Arend s'assura qu'elle était bien morte, puis revint au trot vers le camp et dépêcha Congo et Mocco pour chercher la pièce de gibier. Ceux-ci revinrent bientôt avec l'animal. Ils le dépouillèrent prestement et se préparèrent à le mettre à la broche.

Tout à coup, Mocco remarqua qu'un des chevaux de bât s'éloignait du camp, tout en broutant, et se trouvait déjà à une certaine distance. Il le signala à Arend. Celui-ci, enchanté de cette nouvelle occasion de tuer son désœuvrement, sauta de nouveau en selle et partit à la suite de l'animal échappé, après avoir recommandé aux deux serviteurs de continuer leurs opérations culinaires.

Congo et Mocco, un instant distraits par l'incident, reprirent leur besogne. Quand vint le moment d'accrocher la marmite, il fallut de l'eau; ils prirent chacun un seau et se dirigèrent vers le gué en suivant le bord de la rivière.

Un peu avant d'arriver au passage, Congo, qui marchait le premier, disparut soudain sous terre.

Il avait mis le pied sur une de ces fosses que les naturels creusent souvent pour capturer l'hippopotame ou l'éléphant, et qui était si habilement dissimulée que rien ne pouvait en faire soupçonner la présence.

Quand il se releva, tout étourdi de sa chute, il se vit au fond d'un trou de trois mètres de profondeur; il fut à moitié aveuglé par le sable, la poussière et les menues branches sèches qu'il avait entraînés dans sa chute et tombaient en cascade à sa suite. Il se frotta les yeux, et regarda de nouveau vers le haut; cette fois, il aperçut la figure de Mocco grimaçant dans un rire de satisfaction malicieuse.

— Mocco, dit le pauvre Cafre, toi aider moi à sortir.

Mais le Boschiman semblait transporté de joie et exécutait autour de l'embouchure de la trappe une danse aussi fantaisiste que délirante. Il poussait des éclats de rire qui rappelaient désagréablement ceux

d'une hyène en fureur, et n'interrompait ses gambades que pour venir de temps en temps jeter un coup d'œil dans la fosse et jouir de la mine piteuse de son rival.

Le pauvre Congo connaissait trop bien son camarade et sa situation pour se déconcerter outre mesure de ce qui lui arrivait. Il savait qu'avec un peu d'aide de la part de son compagnon, il lui serait facile de recouvrer sa liberté, et que, malgré sa joie maligne et exubérante, Mocco n'était pas méchant au fond. Il résolut d'attendre patiemment la fin de cet accès, sûr d'obtenir sa délivrance dès que Mocco aurait repris son calme.

A sa grande surprise, le silence se fit brusquement.

Congo appela. Pas de réponse. Quoi? le Boschimán l'avait-il abandonné? était-il retourné au camp, le livrant à son malheureux sort! Pour le coup, c'était trop fort! A l'idée que son compagnon pouvait être capable d'une pareille trahison, le Cafre entra dans une véritable rage. Puis, le premier moment de fureur passé, Congo se sentit gagner par l'inquiétude : si Mocco était revenu seul au camp, pourquoi Arend ne s'était-il pas enquis de l'absent? Pourquoi ne venait-il pas secourir son fidèle serviteur? Le trahissait-il aussi? Ou lui était-il arrivé malheur?

Mocco était moins coupable que Congo ne supposait, et il payait chèrement le plaisir qu'il avait pris au mal de son prochain. Au milieu de ses plus effrénées cabrioles, il avait senti tout-à-coup le sol manquer sous lui, et, en une seconde, il s'était trouvé au fond d'une fosse, jumelle de celle qu'occupait — bien malgré lui — Congo. Les naturels de

l'Afrique australe creusent souvent ainsi des trappes doubles, et il arrive ordinairement que l'éléphant, en se garant de la première, tombe dans la seconde. C'est ce que le Boschiman n'avait pas prévu, lui, le rusé chasseur. Sa malignité lui avait fait oublier le souci de sa sûreté personnelle, et avait fait de lui le pendant de celui qu'il venait de trouver si ridicule.

Par un heureux hasard, le Boschiman ne s'était pas fait le moindre mal, et, ce qui était plus providentiel encore, il était tombé à côté du pieu pointu qu'on place toujours au fond de ce genre de piège, et sur lequel l'éléphant capturé s'embroche inévitablement.

Quand il eut repris ses esprits, Mocco songea aux moyens de sortir d'embarras sans que son voisin connût son humiliation. Il ne répondit par conséquent pas un mot à Congo qui s'égosillait à crier son nom, et à appeler « baas Arend », et travailla de toutes ses forces à arracher le pieu, au moyen duquel il espérait se hisser jusqu'au bord du trou. Mais tous ses efforts furent inutiles; le pieu semblait enraciné dans la terre.

Alors, épuisé et irrité, Mocco se livra à une suite de raisonnements basés sur un système de logique bien connu des égoïstes. S'il se trouvait dans cette situation, quel autre que Congo en était cause? Pourquoi était-il, ce nigaud, tombé dans le premier trou? Et le Boschiman qui, au bout de quelque temps, eût certainement compati au malheur de Congo, et eût tout fait pour l'aider à sortir de sa fosse, le Boschiman entra dans une fureur folle contre ce Cafre maladroit et imbécile. Mais tandis que le bon Congo se désolait surtout de se sentir abandonné, Mocco gardait ses idées plus nettes. Il

calcula qu'Arend ne pouvait tarder à revenir au camp, qu'il remarquerait l'absence des deux domestiques et celle des seaux, et qu'il viendrait tout naturellement du côté du gué, la seule place où l'on pût puiser de l'eau. La délivrance était assurée, ce n'était qu'une question de temps et de patience. Il résolut donc d'attendre en silence, dans l'espoir de laisser ignorer à son rival que le sort s'était chargé de sa vengeance.

Les heures passèrent; le soleil s'abaissa graduellement derrière la cime des arbres, et à mesure que la lumière décroissait, l'espérance s'éteignait en Mocco. La nuit venait, et toujours pas de secours! Qu'est-ce que cela pouvait signifier? Il était impossible que Willem et ses compagnons se fussent volontairement attardés à ce point dans leur excursion; et s'ils étaient de retour, ils se seraient sans aucun doute mis depuis longtemps à la recherche de leurs domestiques. Un malheur était arrivé. Quand Mocco en vint à ce point dans ses réflexions, l'anxiété devint plus forte en lui que l'amour-propre, la situation lui sembla intolérable, et il se décida à donner à Congo signe de vie.

— Eh! Congo! toi longue bête! où donc es-tu? Pourquoi toi ne retournes pas à maison? cria-t-il.

La voix de Mocco, si aiguë d'ordinaire, était si lointaine que le Cafre comprit immédiatement où se trouvait son compagnon : il était enterré vif comme lui-même.

— Bon Dieu! Mocco! cria-t-il à son tour, moi attends toi. Moi pas vouloir retourner au camp sans toi, bien sûr.

— Toi as plus de prétention encore que d'ordinaire! Qui donc voudrait loger à côté de grand âne

noir comme toi? Moi permets à toi d'aller sans moi au camp, et toi dire à baas Arend que Mocco voudrait voir lui, parce que Mocco a quelque chose de très important à dire à lui.

— Très bien, dit le Cafre, ne pouvant s'empêcher de rire, mais toi expliquer d'abord ce que toi vouloir dire à baas Arend. Moi lui faire tout de suite commission sans que lui avoir besoin de déranger lui.

— Toi diras que toi as été assez idiot pour jeter toi dans une trappe, et que bêtise à toi a fait tomber moi dans autre trappe, et que toi es plus bête et plus lourdaud que tous gros hippopotames de Limpopo, puisque eux y sont jamais tombés depuis des années que trappes sont là.

— Faut-il que moi dire aussi que toi été plus intelligent que moi?

— Hé non! moi deviens bête comme toi à force d'être en compagnie de toi.

— Grand malheur, vraiment... Aïe! fourmies mordre moi!

— Grand nigaud! et moi ai manqué être embroché dans pieu pointu par stupidité à toi! Et me voilà ici! et pendant que rôti brûle, ventre à moi crie! et aussi pieds à moi sont dans la boue! et moi vois aussi ramper toutes sortes de bêtes! Toi vois bien que toi n'es qu'un imbécile d'être tombé dans ton trou.

— Si toi y tenir, moi pas dire non davantage. Mais moi être inquiet. Comment cela pouvoir être possible que maîtres pas encore revenus?

— Eh! bien souvent blancs sont aussi maladroits que toi et perdent eux en chemin. Alors nous aurons plus qu'à manger crapauds et serpents, puis à étendre nous dans la vase et mourir.

Cette fois, le Cafre ne répondit pas. Il avait pu plaisanter un moment sur sa situation et ne la considérer que par son côté comique : ses appréhensions s'étaient un peu calmées pendant son altercation avec Mocco. Mais la perspective évoquée par le Boschiman lui serra le cœur d'une angoisse indicible. Ses maîtres pouvaient bien avoir été attaqués et faits prisonniers par une tribu sauvage ; ils avaient été tués, peut-être. Le Boschiman, en proie aux mêmes conjectures, suivait également une série de suppositions toutes plus sinistres les unes que les autres. Tous deux s'abandonnèrent quelque temps à une sombre rêverie, sans que ni l'un ni l'autre éprouvât le désir de rompre le silence.

Tout à coup un aboiement sec, irrité, leur fit lever brusquement la tête, et nos deux prisonniers aperçurent quelques animaux d'aspect farouche qu'ils reconnurent aussitôt pour des chiens sauvages. A la vue des deux hommes, les quadrupèdes sautèrent en arrière, en faisant entendre un aboiement différent du premier, et, au vacarme qui suivit cet avertissement, les captifs reconnurent sans peine qu'ils étaient en nombreuse compagnie.

Le chien sauvage a une peur instinctive de l'homme ; ceux-ci se retirèrent donc d'abord à quelque distance. Mais, voyant que personne ne les inquiétait, ils s'enhardirent, poussés d'ailleurs par la faim, et s'approchèrent peu à peu, avec précaution, jusqu'à ce que chaque fosse fût environnée d'un cercle d'yeux de flamme dardés sur les deux prisonniers qui semblaient à leur merci, et qu'ils sentaient, par instinct, hors d'état de leur nuire. Rendus courageux par l'absence du danger, ils commencèrent à gratter la terre pour achever de démolir la couverture des

deux trappes, et comme le bois qui les formait était pourri par l'âge, il céda bientôt. Une véritable trombe de terre, de sable, de cailloux s'abattit sur les deux malheureux placés au-dessous et faillit les suffoquer.

— Ma foi, pensa Mocco, si averse de chiens doit suivre celle-là, moi espère bien que cet imbécile de Congo aura aussi une belle part. Lui mérite pas une autre récompense.

Ce charitable souhait fut exaucé presque aussitôt que prononcé. Le Boschiman entendit tout à coup des hurlements horribles, qui ne pouvaient venir que de la fosse voisine. En effet, un chien y était tombé, et, moins heureux que le Cafre, il avait donné juste sur le pieu, et y était resté embroché ; l'animal se tordait dans des souffrances atroces, et ne réussissait, dans tous ses efforts, qu'à augmenter son supplice en s'enfonçant davantage. Congo n'eut que le temps de se jeter à plat dans la vase pour éviter les dents et les griffes qui revenaient à quelques pouces de sa figure à chaque tour qu'exécutait l'empalé, dans les convulsions de l'agonie. Au bruit qui s'échappait de la fosse, le Boschiman crut que Congo livrait contre les chiens un combat désespéré, et, pensant aussi au sort qui l'attendait lui-même, il ressentit une vive inquiétude au sujet de son camarade. L'idée que celui-ci était peut-être mis en pièces en ce moment, le remua profondément. Puis il pensa que, selon toute apparence, il était perdu, lui aussi, car le reste de la bande ne manquerait pas de s'attaquer bientôt à lui. Sa tête commença à s'égarer.

Un moment après, il lui sembla qu'il n'entendait plus rien au-dessus de sa tête.

Il regarda en l'air : les spectateurs du bord du trou avaient disparu. Quelque chose de nouveau était survenu, sans doute, mais était-ce du secours pour lui ? Était-ce un autre ennemi plus redoutable ? Anxieux, retenant sa respiration, le Boschiman prêta l'oreille. Toujours rien ! Tout à coup, une détonation d'arme à feu retentit tout près, suivie aussitôt d'un grand cri.

Instinctivement, le Boschiman poussa à son tour un véritable hurlement.

— Arend, est-ce toi ? demanda la voix de Willem.

— Baas Willem ! Maître ! crièrent en même temps les deux captifs.

— Vous dans ces trappes ! s'écria Willem en éclatant de rire. Tiens, Congo, attrape le bout de mon fusil et grimpe.

En un instant, les bras vigoureux du chasseur eurent extrait le Cafre de sa prison. Mocco remonta l'instant d'après de la même manière, les deux rivaux se trouvèrent en présence, et couverts de boue, et se considérant mutuellement d'un air pitoyable. Le bon Cafre, pourtant, était incapable de garder rancune, et, en songeant que Mocco avait été rudement puni de sa malveillance à son égard, il se sentit tout prêt à pardonner ; sa figure s'épanouit dans un bon sourire.

— Mais où est Arend ? dit impatiemment Willem, que cette scène comique ne pouvait distraire longtemps de sa préoccupation.

— Moi pas savoir, baas Willem, dit Congo. Nous avoir quitté le camp pour chercher de l'eau ; nous être tombés dans trappes, et attendre que vous et baas Arend venir tirer nous de là.

— Nous avons trouvé le camp désert à notre retour, dit Willem. Des chacals dévoraient une antilope près du foyer éteint, et nos chevaux de bât étaient partis dans la plaine. Nous nous sommes mis à leur poursuite et les avons ramenés. Nous avons conduit ensuite nos chevaux au gué pour les faire boire; chemin faisant, entendant les chiens sauvages aboyer furieusement, je me suis avancé, et je les ai vus rangés en cercle autour d'une fosse de laquelle sortaient des hurlements. Croyant qu'un des leurs était pris dans la trappe, j'ai mis pied à terre pour abrèger son agonie; la bande a pris la fuite; j'ai tiré sur celui qui était resté accroché au piquet, et j'ai découvert Congo. Mais que faisait Arend quand vous l'avez quitté?

— Lui, parti pour poursuivre un cheval de bât échappé, dit Mocco. Nous avons pas revu lui, car nous avons culbuté tous deux dans trous tout de suite après.

Willem, et Hendrick qui avait rejoint le groupe pendant cette explication, restèrent un instant pensifs. Mais la nuit tombait, ils s'agissait de ne pas perdre en paroles des instants précieux. Ils remontèrent à cheval et se dirigèrent de nouveau vers le camp, suivis des deux domestiques. Après avoir mis, en quelques mots, Hans au courant de la situation, ils allèrent jusqu'à la lisière du bois, à un kilomètre du camp, et là, à tout hasard, ne sachant de quel côté se diriger, Willem tira un coup de fusil. Les deux jeunes gens prêtèrent l'oreille, espérant entendre une réponse. Elle vint, en effet, mais de la part des vautours, des babouins et des lions qui firent, pendant quelques minutes, un vacarme assourdissant. Dans ce sauvage concert, ils ne dis-

tinguèrent rien qui dénonçât la présence d'un être humain.

— Que faire, Willem ? dit Hendrick.

— Retournons au camp chercher Congo et Bonflair; ils nous seront utiles dans nos recherches.

Les deux amis tournèrent bride, et galopèrent vers le lieu du campement où les deux serviteurs étaient déjà arrivés.

III

UNE AVENTURE D'AREND

Les dernières clartés du jour disparaissaient à l'horizon, quand Willem et Hendrick se mirent en route pour chercher leur compagnon si mystérieusement disparu. Ils s'étaient munis d'une torche, et le Cafre les accompagnait, menant Bonflair en laisse.

Bonflair était un grand chien de chasse, de race espagnole, que Willem avait acheté tout jeune dans une colonie portugaise du nord. Depuis le commencement de l'expédition, l'animal avait causé à lui tout seul plus d'ennuis et de difficultés que tout le reste de la meute.

Il supportait mal la faim, la soif et la fatigue ; plusieurs fois il avait montré des intentions de quitter ses maîtres. Willem se fût donc débarrassé de ce mauvais serviteur, si Congo n'avait signalé en lui une finesse de flair surprenante, et n'avait fait ressortir tous les avantages que cette qualité peut donner au chasseur dans de certaines circonstances. Willem l'avait donc gardé, et le choisit tout naturellement pour suivre la piste d'Arend.

Ils longèrent d'abord la lisière de la forêt, pour croiser la ligne qu'avait prise Arend, derrière le cheval échappé, et ne tardèrent pas à la découvrir. Ils reconnurent distinctement les traces de deux chevaux, s'enfonçant dans la forêt, le long d'un sentier battu tracé évidemment par les buffles et les autres gros animaux qui se rendaient à la rivière. Ce sentier était bordé des deux côtés par d'épais buissons épineux absolument impénétrables. Ils parcoururent ainsi un demi-kilomètre, et débouchèrent tout à coup dans une clairière où le sentier disparaissait, mais où des traces divergentes se voyaient distinctement. Les empreintes de pas de Borée, le cheval d'Arend, furent retrouvées, et le chien, détaché, fut placé sur la piste.

Contrairement à beaucoup de chiens de chasse, Bonflair ne se lançait jamais en avant en distançant le chasseur : toujours il réglait son allure sur celle de son maître. Suivre une piste devenait donc facile. Persuadés qu'ils obtiendraient bientôt des nouvelles d'Arend, nos chasseurs encouragèrent le chien et se lancèrent au trot à sa suite. Congo courait derrière.

Bientôt ils entendirent, à une faible distance devant eux, le bruit d'un combat d'animaux, et leur oreille exercée eut bientôt reconnu la voix d'un lion mêlée aux cris d'une bande de hyènes. Ils approchèrent, guidés par Bonflair, qui gardait toujours sa piste, et à la clarté de la lune qui venait de se lever, ils aperçurent une douzaine de hyènes grondant et ricanant, à distance respectueuse d'un lion accroupi sur quelque chose de sombre qu'il dévorait. A la vue des chasseurs, les hyènes s'éloignèrent de quelques pas, mais sans paraître songer à fuir.

— On dirait que c'est le cadavre d'un cheval, dit Hendrick à voix basse.

— Oui, j'en suis sûr, répondit Willem, car je vois la selle... Mon Dieu ! c'est le cheval d'Arend ! Et lui, où est-il ?

Bonflair avait continué d'avancer ; arrivé à quinze pas du lion, il aboya d'un ton menaçant, comme s'il l'eût sommé d'interrompre son repas. Un grondement irrité lui répondit, mais le fauve ne bougea pas.

— Il faut ou le tuer, ou le faire partir de là, dit Willem. Que décidons-nous ?

— Le tuer sera le plus sûr, dit son compagnon.

Tous deux mirent pied à terre, jetèrent les brides au Cafre et, le doigt sur la détente de leurs fusils, ils s'avancèrent avec précaution, Bonflair grondant sur leurs talons.

Le lion les laissa arriver à quelques pas de lui sans bouger. La seule marque d'attention qu'il donna fut d'interrompre son repas, et de ramasser davantage son corps sur sa proie, comme s'il se préparait à sauter.

— Eh bien ! chuchota Hendrick ; tirons-nous ?

— Oui ! Feu !

Tous deux pressèrent la détente avec un tel ensemble que les deux détonations n'en firent qu'une, et sautèrent aussitôt de côté pour s'écarter de la ligne droite du fauve. Celui-ci, rugissant avec fureur, fit un bond prodigieux et tomba entre les deux chasseurs. Mais ce fut son effort suprême, il ne put se relever, et se tordit sur le sol dans les convulsions de l'agonie. Les chasseurs ne s'en occupèrent pas davantage et se précipitèrent vers le corps du cheval, qu'ils examinèrent attentivement.

C'était bien le pauvre Borée; mais ils ne découvrirent nulle trace du cavalier. Donc, Arend n'avait pas été tué avec son cheval; mais cette certitude, si consolante qu'elle fût, ouvrait un vaste champ aux appréhensions poignantes.

— Cherchons si ce cheval a été tué où nous l'avons trouvé, ou bien si le lion l'a traîné ici, dit Hendrick.

Congo examina le terrain, et déclara que le cheval avait été tué à cette place, et par le lion.

La chose était assez étrange.

Un examen plus minutieux du cheval montra qu'une de ses jambes était entortillée dans la bride.

Ceci expliquait comment un animal aussi rapide avait pu se laisser atteindre dans une plaine.

— Tant mieux, dit Willem; Arend n'est pas venu jusqu'ici avec son cheval.

— C'est positif, répondit Hendrick; maintenant notre première affaire est de chercher où il a mis pied à terre.

— Revenons sur nos pas, dit Willem, et étudions les traces avec soin.

Tout en parlant, les chasseurs s'étaient remis en selle, après avoir rechargé leurs fusils.

— Baas Willem, dit Congo, vous laissez essayer Bonflair encore un peu par ici.

— Mène-le, mon garçon.

Congo, excitant le chien, se mit à décrire un cercle autour de l'endroit où gisait le cheval.

Quand le Cafre atteignit le côté de la plaine opposé au bois d'où ils sortaient, il appela les chasseurs et les invita à continuer de ce côté. Ils accoururent et reconnurent les traces du cheval d'Arend, qui s'éloignaient dans une direction contraire à celle du camp. Il était évident qu'il avait été plus loin que

cette place où étaient maintenant ses restes. Il avait perdu plus loin son cavalier, et retournait au camp quand le lion l'avait atteint et tué. Bonflair fila sur cette nouvelle piste, serré de près par Congo, et suivi d'un peu plus loin par les deux cavaliers.

Mais usons du privilège du conteur, qui est de savoir tout ce qui concerne ses héros, et voyons un peu ce qu'était devenu le chasseur disparu.

Lorsqu'Arend atteignit le cheval échappé, celui-ci se trouvait au bord d'un fourré très étendu, et paraissait bien disposé à s'éloigner encore davantage. Dès qu'il aperçut son maître, il se précipita parmi les arbres et prit un sentier frayé par les animaux sauvages. Arend s'y engagea à sa suite.

Ce sentier était trop étroit pour lui permettre de dépasser le fugitif ; craignant de le perdre tout à fait, le jeune homme continua d'emboîter le pas, espérant arriver, un moment ou l'autre, à un espace plus large où il pourrait tourner le vagabond et le forcer à revenir vers le camp.

Cet espoir sembla sur le point de se réaliser. Le sentier débouchait sur une plaine couverte de bruyère naine. Libre de ses mouvements, le chasseur éperonna sa monture et essaya de dépasser l'autre cheval.

Alors celui-ci, ému peut-être par le souvenir de son bât et de son fardeau pesant, partit au galop.

Arend prit aussitôt la même allure. Mais, arrivé à peu près au milieu de la plaine, le fugitif s'arrêta court, puis repartit comme un trait à angle droit avec sa direction première. Arend fut surpris d'une tactique si peu ordinaire chez un cheval, mais il découvrit bientôt le mystère : un énorme rhinocéros noir, un borelé, arrivait droit sur eux, se dirigeant probablement vers la rivière...

Le cheval s'était écarté brusquement de sa route, et plût au Ciel, que son poursuivant en eût fait autant ! Mais lorsque le borelé passa près de lui, lui découvrant son endroit vulnérable, Arend ne put résister à la tentation et tira. Malheureusement, Borée, épouvanté à la vue du monstre, piaffa, en-censa, et le coup, mal assuré, produisit un effet tout à fait contraire à celui qu'attendait le chasseur. Le borelé, mugissant comme un taureau furieux, se précipita sur son ennemi, qui n'eut plus d'autre ressource que de fuir à toute bride. Le borelé se lança dans une poursuite qui prouvait que, s'il était blessé, il était loin d'être hors d'état de tirer vengeance. Au début de la course, un espace très minime séparait le poursuivant du poursuivi, et il eût été facile à Arend de s'écarter brusquement de la ligne droite et de se laisser dépasser et perdre de vue par l'animal, dont il connaissait pourtant bien le défaut de vision. Mais, confiant dans la vitesse de sa monture, le chasseur continua en ligne droite, tout en rechargeant son fusil. Il eût certainement échappé ainsi à son poursuivant si un épais buisson de broussailles, connues dans l'Afrique Australe, sous le nom de « attends-un-peu » n'avait barré la plaine sur une assez grande étendue. Son cheval « attendit un peu », trop même, paraît-il, car le borelé fut sur ses talons avant que le cavalier eût eu le temps de tourner à droite ou à gauche. Arend avait enfin réussi à recharger son fusil, mais il avait peu de de chance de tuer un rhinocéros d'un seul coup, surtout monté sur un cheval terrifié. Il sauta donc à terre, dès qu'il entendit approcher le rhinocéros, espérant que le nasicorne poursuivrait le cheval et le laisserait lui-même paisible spectateur de la chasse.

Le champ visuel qu'embrasse un rhinocéros n'est pas étendu, mais la mauvaise chance voulut que ce fût le chasseur et non le cheval qui s'y trouvât compris. Le borelé fondit sur son agresseur. Arend fit feu à bout portant, et prit aussitôt sa course vers un bouquet d'arbres qui se trouvait assez près de là. Le rhinocéros le suivit pesamment, ébranlant la terre à chaque pas, mais gagnant toujours du terrain, jusqu'à ce qu'Arend pût sentir derrière lui le souffle haletant de l'animal.

Se souvenant de l'aventure d'Hendrick, il imita sa manœuvre : faisant un brusque crochet, il se laissa dépasser par le rhinocéros au moment où celui-ci abaissait sa corne pour l'en frapper, et il repartit à toute vitesse dans une nouvelle direction. Cette manœuvre lui fit gagner quelque avance, mais son avantage ne fut pas de longue durée, et au bruit que faisait la lourde masse lancée à sa suite, il se rendit bientôt compte qu'il perdait du terrain. Rejoint de nouveau par le monstre, il eut encore la force de renouveler la tactique qui l'avait sauvé une première fois, mais il était à bout de forces.

Heureusement, il aperçut devant lui le tronc d'un énorme baobab étendu sur le sol, renversé sans doute par quelque ouragan, et que supportaient d'un côté ses racines, de l'autre ses branches, de manière à former une espèce de pont d'environ deux pieds de hauteur. Se jeter à plat ventre et se glisser sous cet asile inespéré fut pour Arend l'affaire d'un instant. La longue corne qui allait l'empaler le frôla encore à travers les branches.

Il put enfin reprendre haleine, car il était matériellement impossible à l'énorme bête de prendre le même chemin, et lorsqu'elle fit le tour de cette bar-

ricade improvisée pour atteindre sa proie de l'autre côté, Arend n'eut qu'à se glisser de nouveau sous l'arbre et à reprendre sa position première. Ce manège se répéta plusieurs fois, toujours avec le même succès pour le captif, qui espéra qu'à la longue, l'assiégeant se fatiguerait d'attaques inutiles et abandonnerait la partie. Mais le borelé, exaspéré des blessures qu'il avait reçues, était altéré de vengeance; pendant plus d'une heure il ne cessa de passer d'un côté à l'autre de l'arbre, ne perdant jamais l'espoir d'atteindre enfin son insaisissable ennemi, et, pendant ce temps, Arend, tout en passant et repassant sous son baobab, eut tout le loisir de ruminer un plan d'évasion. Son fusil était resté à l'endroit où il l'avait jeté en s'introduisant dans sa cachette, c'est-à-dire à portée de sa main.

Il le saisit, mais au moment de le recharger, il s'aperçut que la baguette manquait; et il se rappela qu'en effet l'attaque si soudaine du borelé ne lui avait pas laissé le temps de la remettre à sa place et qu'elle devait, par conséquent, être encore dans la plaine. C'était un accident fâcheux; pendant quelque temps, le jeune homme ne vit plus aucun moyen de se tirer de là, et il n'espéra plus que dans la fatigue du rhinocéros, qui se déciderait peut-être à abandonner une vaine poursuite.

Mais si le borelé montrait, en effet, des signes très évidents de fatigue, rien n'annonçait qu'il fût décidé à s'éloigner; il finit même par se coucher au bout de l'arbre, à un endroit d'où il pouvait facilement surveiller les deux côtés de la forteresse, et son attitude disait clairement qu'il était déterminé à demeurer là pour attendre un occasion favorable d'atteindre son ennemi.

Les deux adversaires restèrent donc à s'observer en silence. Des heures passèrent ainsi, combien lourdes et harassantes pour Arend ! La nuit vint, peu à peu la lune monta au-dessus des arbres qui entouraient la plaine, et il voyait toujours l'énorme masse noire, agrandie encore par son ombre, immobile à son poste, ne bougeant que sa tête pour suivre les mouvements du captif selon que celui-ci passait à droite ou à gauche.

L'assiégeant ne paraissait éprouver aucun désir de manger ou de boire. La situation menaçait de s'éterniser.

Enfin une idée vint à Arend : idée si simple qu'il resta stupéfait de ne pas l'avoir rencontrée plus tôt. Il avait son fusil et de la poudre en quantité suffisante ; une forte charge de poudre pourrait, faute de mieux, aveugler le rhinocéros et le mettre hors d'état de recommencer une chasse.

Sans perdre une minute, il versa dans son fusil une double charge et boucha l'ouverture du canon avec un tampon d'herbe sèche, dans la crainte qu'un faux mouvement ne lui fit verser le contenu, tandis qu'il guetterait un moment propice.

Ce moment ne se fit point attendre : à un mouvement que fit Arend, le borelé avança la tête, et le chasseur, visant un de ses yeux, fit feu à bout portant.

Avec un mugissement de rage, l'animal se précipita vers lui et fit des efforts frénétiques pour retourner le baobab, mais sans réussir à l'ébranler. Pendant ce temps, Arend rechargea son fusil ; mais un nouvel incident survint. L'herbe sèche qui bouchait le canon du fusil s'était enflammée et avait allumé les feuilles mortes qui formaient un lit épais autour de l'arbre. En un instant, une nappe de

flammes s'éleva devant Arend et s'étendit en tous sens, principalement vers lui. Le tronc allait être enveloppé et brûler lui-même ; il fallait fuir, et sans perdre une seconde. Se coulant sous l'arbre comme une couleuvre, Arend passa du côté opposé et se mit à courir comme un cerf, espérant que le rideau de flammes et le pétitement des branches cacheraient sa fuite.

Mais, décidément, la Fortune lui en voulait ce jour-là. Il n'était pas à vingt pas de sa cachette et le feu qu'il entendit de nouveau derrière lui le poussa au galop du borelé. Soit qu'un seul œil suffît à le guider, soit que le sens de l'ouïe fût particulièrement développé chez lui, il suivait d'un train qui devait le mettre bientôt sur les talons du fugitif.

Cette fois, le jeune chasseur se sentit perdu : impossible d'atteindre des arbres qui eussent été de taille à lui donner asile. Encore quelques secondes et la longue corne acérée du rhinocéros allait l'écraser.

L'instinct de la conservation le poussait seul encore à ne pas se rendre, mais épuisé, haletant, rampant presque, il défaillait et allait s'affaisser sur le sol, lorsqu'un aboiement de chien éclata dans la plaine et une voix cria :

— Vous voir là-bas, baas Willem, homme couronné vers nous.

Alors, confusément, Arend vit Bonflair sauter aux oreilles du borelé, il entendit une détonation et le galop d'un cheval, et quand il comprit un peu ce qui se passait, il se trouva devant Willem et Hendrick qui lui secouaient chacun une main avec une vigoureuse cordialité dont on accueille un ami qu'on n'a pas vu depuis des années.

— Eh bien, qu'est-ce donc ? demanda joyeusement Hendrick. Que deviens-tu, Arend ? Est-ce que cet animal te pourchasse depuis les douze heures que tu es parti ?

— Oui.

— Et combien de temps pensais-tu tenir encore ?

— A peu près dix secondes. Vous êtes arrivés à temps. Avez-vous trouvé mon cheval ?

— Hélas oui ! un lion l'a à demi dévoré. Mais dis-nous donc comment nous te trouvons dans une situation si critique... Un arbre en feu... un borelé à tes trousses...

Arend raconta sa mésaventure, sans chercher d'ailleurs à atténuer les fautes qu'il avait commises coup sur coup, et qui l'avaient mis à deux doigts de sa perte.

Tout en parlant, les jeunes gens se remirent en marche et arrivèrent près des restes du pauvre Boreé. Son maître le considéra tristement en songeant à ce fidèle camarade qu'il avait si légèrement sacrifié. On s'arrêta un instant pour prendre la selle et la bride ; mais comme ses compagnons allaient continuer leur route, Willem les arrêta.

— Nous ferons bien de passer la nuit ici, dit-il. Le sentier qui conduit dans l'autre plaine est très étroit, à cette heure il est fréquenté par les buffles, les rhinocéros ou les éléphants, — pour ne citer que ceux-là, — et nous courrons risque d'être piétinés ou écrasés dans l'obscurité.

— C'est vrai, dit Arend ; il serait peut-être prudent de rester ici jusqu'au lever du jour, mais deux raisons s'y opposent. L'une, c'est que je meurs de faim et que j'ai le plus grand désir de manger une côtelette de l'antilope que j'ai tuée ce matin.

— J'en ferais volontiers autant, répliqua Hendrick, si les chacals n'avaient eu la prévenance de nous ôter jusqu'à la fatigue de ronger les os.

On raconta à Arend ce qui s'était passé en son absence. Il ne fut pas médiocrement amusé par la tragi-comédie dont la trappe double avait été la cause et le théâtre.

— Nous ne commençons vraiment pas mal pour ce qui concerne les aventures, dit-il. Mais jusqu'ici, notre expédition nous a rapporté tout autre chose que du profit : me voilà à pied.

— Tu prendras le cheval de Congo, dit Willem, et lui-même s'arrangera d'un des chevaux de bât. Quant au gibier que nous cherchons, nous ne le trouverons qu'en descendant la rivière, car nous n'avons pas relevé, en amont, la moindre trace d'hippopotame ou de girafe.

— A propos, dis-nous donc ton second motif si impérieux de retourner au camp, Arend, dit Hendrick.

— Ma seconde raison est encore meilleure que la première : Hans doit se ronger d'inquiétude à notre sujet.

Tous convinrent qu'en effet il fallait partir sans retard. Congo prit les harnais, la torche fut allumée quand on arriva aux fourrés, et le retour s'effectua sans encombre. Hans les attendait, plein d'anxiété, dans l'autre plaine ; il poussa un cri de joie en voyant enfin apparaître ses compagnons. Tout en faisant honneur au repas que Mocco avait réussi à improviser malgré tant de péripéties, on le mit au courant de ce qui s'était passé ; puis les chasseurs harassés, prirent enfin un repos bien mérité que les hôtes de la forêt eurent l'attention de ne pas interrompre.

IV

MACORA

Le lendemain matin, les chasseurs levèrent le camp et se remirent en marche en descendant le cours de la rivière. Willem partit en avant avec Congo, dans l'espoir d'abattre quelque bonne pièce de gibier avant que l'approche de la petite troupe eût effarouché et fait fuir les animaux sauvages.

Lorsqu'il eut franchi la rivière, il entra dans une région couverte de pandanus, dont quelques-uns étaient enveloppés presque entièrement de plantes parasites qui leur donnaient un aspect étrange.

Tandis qu'il examinait ce phénomène, il aperçut, à trois cents mètres de là, une vache de buffle avec son veau, abritée sous un de ces arbres.

La matinée était assez avancée, et le moment approchait où quelques côtelettes de veau de buffle pourraient être bien accueillies par toute la troupe. Le chasseur ordonna donc à Congo de l'attendre où il était, et, gagnant le vent du buffle, il s'avança vers lui à l'abri des buissons et des broussailles,

usant des plus grandes précautions, car il savait que la femelle du buffle s'effarouche facilement quand elle a un petit, et qu'elle devient féroce quand elle combat pour le défendre. Il importait donc que le chasseur la tuât du premier coup, ou qu'il pût se mettre hors de son atteinte en cas de représailles de sa part, si elle n'était que blessée.

Lorsqu'il fut parvenu aussi près que son abri le lui permettait, Willem visa le ruminant à la tête et tira. Mais, contrairement à ce qu'il attendait, l'animal ne tomba pas et ne fit pas même mine de fuir. Il se contenta de jeter un regard interrogateur du côté d'où était venue cette attaque. Willem ne perdit pas de temps à sonder ce mystère ; il rechargea son fusil et s'avança à découvert, sûr désormais que la vache ne lui échapperait pas. Lorsqu'il fut assez près d'elle, toutefois, elle le chargea furieusement, mais il l'arrêta net d'une balle entre les deux yeux. Elle s'abattit et mourut, suivant la coutume des buffles, les jambes écartées et le dos en l'air. Un autre coup tua net le petit, qui criait piteusement à côté de sa mère.

Congo s'approcha et examina le veau ; l'animal avait une jambe cassée. Cette circonstance expliquait pourquoi la vache n'avait pas cherché à fuir : elle savait que son petit était hors d'état de la suivre, et elle était restée à côté de lui pour le protéger.

Tandis que Willem rechargeait son fusil, un grand bruissement de feuillage froissé et des craquements de branches cassées se firent entendre dans l'épais manteau de plantes parasites qui enveloppait le pandanus sous lequel lui et Congo se trouvaient. Quelque chose s'agitait vigoureusement parmi le feuillage, mais restait invisible. Willem s'éloigna

vivement de l'arbre en ordonnant à Congo d'en faire autant, et tout en marchant, acheva de recharger son arme. Quand il fut à dix ou douze pas de là, il se retourna et aperçut un homme de haute stature, qui s'était laissé tomber à terre pendant ce temps. Tout en lui, costume et couleur, annonçait un Africain, mais non de ces races inférieures qu'on rencontre fréquemment dans ce pays. Il pouvait avoir quarante ans ; ses traits étaient réguliers et exprimaient l'intelligence et le courage ; son teint était basané, et ses cheveux semblables à ceux des Européens. Toutes ces observations furent faites par le jeune chasseur en six secondes, car l'individu apparu si soudainement ne lui accorda pas davantage. A peine eut-il touché terre qu'il partit comme un trait dans la direction de la rivière. Willem crut d'abord que la frayeur avait causé cette fuite précipitée ; mais pourtant rien dans l'étranger ne décelait la crainte. Ce fut Congo qui devina la cause de cette étrange conduite.

— Lui mourir de soif ! s'écria-t-il.

En effet, l'étranger devait être bien altéré, car il se précipita dans la rivière, y plongea sa tête, puis se mit à s'entrer de l'eau par la bouche comme si son corps eût été une bouteille qu'il voulait emplir. Willem le regardait faire curieusement, quand Hendrick et Arend apparurent près du gué. Ils avaient entendu la triple détonation, et craignant qu'il ne fût survenu quelque complication, ils avaient pris les devants au galop, laissant à Hans et à Mocco le soin d'amener les chevaux de bât. Ils atteignirent l'endroit où était resté Willem, au moment où, l'Africain y revenait lui-même après avoir étanché sa soif. Sans faire la moindre attention aux autres voya-

geurs, l'homme s'avança vers Willem avec un air de dignité un peu hautaine, naturelle à beaucoup de ces indigènes à demi-sauvages, et commença un discours. Incapable d'en comprendre un seul mot, Willem attendit qu'il eût fini, puis demanda au Cafre s'il avait compris.

— Oui, baas Willem, dit le Cafre, un peu, mais pas tout. Lui dire que lui devoir vie à vous, et que lui donner à vous tout ce que vous pouvoir demander à lui.

— Oh ! oh ! voilà qui s'appelle s'engager beaucoup ! s'écria Hendrick. J'espère que Willem ne se montrera pas trop exigeant et qu'il laissera quelque chose au reste de l'humanité.

A ce moment, Hans et Mocco arrivèrent avec les chevaux. On choisit une place près de l'endroit où Willem avait tué le buffle, et le camp fut dressé. Pendant quelque temps, tout le monde fut occupé par les préparatifs : les uns allèrent chercher du bois sec, les autres déchargèrent les chevaux, et Mocco dépouilla et prépara le veau.

Tandis qu'il surveillait sa cuisine, les jeunes gens, avec l'aide de Congo, parvinrent à interroger l'étranger sur l'évènement auquel ils devaient sa présence au camp. L'Africain apprit d'abord à ses hôtes que son nom était Macora, qu'il était chef d'une tribu de Macololos, et que son kraal n'était pas très éloigné du camp. Puis, traduit à mesure tant bien que mal par Congo, il raconta son aventure. La veille, accompagné de trois de ses sujets, il avait remonté la rivière dans un canot. Son but était de chercher une plante, très abondante à l'endroit où il se trouvait actuellement, et dont on extrait un poison très-violent pour les flèches et les lances. En

passant à un endroit peu profond, ils aperçurent un hippopotame qui errait au fond de la rivière, brouyant les herbes aquatiques comme ferait un buffle dans la plaine. Ils essayèrent de le tuer, mais le monstre remonta brusquement à la surface, fit chavirer l'embarcation, et força les quatre hommes à se sauver à la nage. Macora y perdit un fusil qui lui avait coûté huit défenses d'éléphant. Depuis ce moment, il avait été séparé de ses compagnons, et ne savait ce qu'ils étaient devenus. Il avait atteint la rive sans autre accident; mais, à quelques mètres du bord, il avait rencontré un troupeau de buffles, vaches et veaux, qui se rendait à la rivière. Effrayés par son apparition, ces animaux s'étaient détournés pour l'éviter, mais dans cette volte-face subite, un veau avait été renversé par un buffle et blessé si grièvement qu'il n'avait pu suivre les autres. La mère, voyant son petit rester en arrière, était revenue sur ses pas, et croyant que Macora avait attaqué sa progéniture, s'était ruée sur lui. Macora avait fui vers l'arbre le plus proche, et poursuivi par l'animal furieux, n'avait eu que le temps de grimper sur un pandanus. Le veau vint péniblement rejoindre sa mère, mais, arrivé à l'arbre, il ne put marcher davantage. Elle se tint près de lui, et Macora resta là, bloqué pendant de longues heures, essayant de temps en temps de descendre, mais trouvant toujours le buffle prêt à le recevoir sur ses cornes. Il était aux trois-quarts mort de soif, quand il entendit le coup de fusil de Willem et vit qu'un secours inespéré lui arrivait. Le chef termina son récit en invitant les chasseurs à l'accompagner le lendemain à son kraal, où il leur promettait l'accueil le plus hospitalier,

Quand les chasseurs apprirent que son village était situé en aval de la rivière, ils acceptèrent son invitation avec d'autant plus d'empressement, que cette chasse à l'hippopotame tentée par Macora les renseignait sur un point encore obscur, et ils chargèrent Congo de demander si ces animaux étaient nombreux dans la région.

Le chef répondit qu'à une journée de marche de là, il y avait une grande lagune traversée par la rivière, et où les hippopotames étaient aussi nombreux que les étoiles au ciel.

— C'est juste ce que nous cherchons, dit Willem. Maintenant, Congo, demande-lui où nous trouverons des girafes.

Macora ne put donner que peu d'espoir de rencontrer des girafes près du Limpopo. Il avait bien entendu dire quelquefois qu'on en avait aperçu, mais ce n'étaient que des animaux égarés.

— Demande-lui s'il sait où on peut en trouver, reprit Willem.

Cette fois, Macora réfléchit avant de répondre. Puis il dit que sa patrie était loin dans le Nord et l'Ouest, que la tyrannie du puissant roi des Zoulous, Mosélékatse, l'avait forcé à partir avec son peuple, surtout après que Sékéléto, un autre grand chef des Macololos, lui avait retiré son amitié et son aide.

— Voilà une chose qui m'intéresse fort peu, dit Willem. Je m'inquiète à peine des affaires politiques de mon propre pays ; ce n'est donc pas pour m'occuper de celles d'un roitelet quelconque d'Afrique. Congo, demande-lui donc de dire clairement s'il sait où nous trouverons des girafes.

Congo ramena Macora à la question. Celui-ci ré-

pondit qu'il n'avait parlé de ses propres affaires que pour montrer qu'il était plus que personne à même de renseigner son nouvel ami : car, dans aucun pays, les girafes n'étaient aussi nombreuses que dans l'ancien royaume des Maçololos, et lui, Macora, y avait chassé la girafe dès son enfance.

Mais à ce moment intéressant, Mocco vint annoncer que les côtelettes étaient cuites à point. On se rendit en hâte à son invitation. Macora avait semblé attendre le dîner sans impatience ; mais quand il se trouva devant une pile de côtelettes, il parut éprouver quelque contrainte ; il mangea les premières bouchées d'un air embarrassé, puis il se mit littéralement à dévorer, et fit si bien, qu'il avala à lui tout seul autant de viande que tous les chasseurs ensemble. Quand il fut rassasié, il s'excusa de s'être montré si vorace, et avoua qu'il n'avait rien mangé depuis deux jours.

Le repas terminé, tous s'étendirent autour du feu et s'endormirent. La nuit se passa sans incident. Mais lorsque les chasseurs s'éveillèrent au lever du soleil, ils constatèrent que leur hôte de la veille avait disparu.

— Hé ! Mocco et Congo ! cria Arend ; voyez donc s'il ne vous manque pas un cheval. Il est bien possible que nous ayons été bernés hier par un conteur d'histoires, et volés par dessus le marché.

— Par qui ? demanda Willem.

— Par votre ami, le chef Macololo. Il s'est dérobé à notre amitié ; il est probable qu'il ne s'en est pas tenu là.

— Je parierais ma tête que cet homme est honnête ! s'écria Willem avec assurance. Je suis convaincu qu'il nous a dit en tout la vérité, quoique je

ne puisse m'expliquer sa disparition. C'est un chef, il en a toute l'apparence.

— Eh oui, c'est un chef en tout cas, dit Hendrick. Vous savez bien que dans cette partie du monde, quiconque a seulement une famille est un chef. Quoi qu'il en soit, voilà un départ clandestin qui n'a pas très bon air.

Pendant cette discussion, Mocco avait fait une revue complète des objets appartenant à ses maîtres.

— Rien ! s'écria-t-il. Moi ai jamais été attrapé de pareille façon !

— Hein ? demanda Arend. Combien d'objets disparus ?

— Pas un objet disparu, baas, pas un seul ! Et pourtant lui parlait même langue que Zoulou...

— Langue de Zoulou pas être langue de voleurs, répliqua Congo, mais langue de Boschiman être méchante comme celle de serpent.

— Paix, Mocco ! dit Hans en voyant le Boschiman rageur se préparer à répliquer aigrement. Tu n'as que ce que tu mérites. Quant à notre hôte d'hier, je ne suis pas surpris de constater que c'est un honnête homme, car je partage l'avis de Willem : je crois qu'il nous a dit la vérité... Et je serais bien trompé si nous n'avions de ses nouvelles avant peu.

— Je ne demande qu'à lui faire des excuses pour mon jugement téméraire, dit Arend.

Les côtelettes qui restaient de la veille fournirent un déjeuner solide, puis, tout se trouvant prêt, la marche fut reprise en descendant le cours de la rivière.

Au bout de trois heures environ, la caravane atteignit un pays qui offrait les marques les plus évidentes du séjour de l'homme. De petits palmiers

avaient été abattus, leurs têtes et les souches restaient seules sur le sol ; un demi-kilomètre plus loin, on apercevait des champs cultivés. Ce lieu devait être habité par une peuplade intelligente.

— Voyez ! s'écria Arend, voici une troupe d'hommes qui s'avance vers nous.

Tous se tournèrent dans la direction qu'il indiquait, et aperçurent, en effet, une cinquantaine d'individus qui suivaient la crête d'une colline et se dirigeaient vers eux.

— Peut-être ont-ils l'intention de nous attaquer, dit Hans. Que faire ?

— Allons toujours à leur rencontre, dit Hendrick. Nous ne leur avons rien fait : donc, attendons l'événement.

Quand les étrangers furent assez près, les chasseurs reconnurent leur hôte, qui, monté sur un bœuf, marchait à la tête de la troupe.

Macora adressa à Willem un discours, que Congo traduisit à peu près ainsi :

« Je vous ai invité à venir à mon kraal et à y amener vos amis. Je vous ai quitté de bonne heure ce matin et je suis venu chez les miens pour veiller à ce que l'on vous préparât une réception digne de ceux qui se sont montrés les amis de Macora. J'ai amené les plus braves et les meilleurs de mon peuple pour vous souhaiter la bienvenue.

Willem répondit de son mieux à l'allocution du chef ; puis, les Macololos se rangèrent autour des étrangers et les menèrent à leur village, situé à une très petite distance. A l'entrée, ils trouvèrent une troupe d'une centaine de femmes qui les accueillit avec un chant, ou plutôt une mélopée assez semblable à un chant de nourrice qui endort son nour-

risson. Congo expliqua qu'elles souhaitaient aussi la bienvenue aux voyageurs. La troupe arriva enfin au centre du village.

Les maisons des Macololos étaient toutes construites en palissades : des rangées de pieux plantés dans le sol étaient reliés par des roseaux ou de longues herbes, et la cloison ainsi obtenue était recouverte d'une couche de boue. Une de ces habitations fut assignée aux voyageurs, autour desquels tout le monde s'empressa : les uns dessellèrent leurs chevaux et les menèrent paître, les autres s'occupèrent du festin, et enfin, les jeunes gens furent invités à prendre place au repas de gala préparé en leur honneur. Malgré le peu de temps qui leur avait été accordé pour leurs préparatifs, les sujets de Macora avaient bien fait les choses. On servit successivement du rôti d'antilope, du ragoût d'hippopotame et de buffle, du poisson cuit au four, des épis de maïs grillés, avec du miel sauvage, du potirón cuit, des melons, et du lait excellent. Macora offrait tous ces mets avec la plus grande courtoisie ; pendant ce temps, les Macololos rivalisaient d'attentions et de prévenances envers Mocco et Congo, qui ne se sentaient pas d'aise de se voir traités avec tant de considération. Les chiens eux-mêmes furent comblés de choses délicieuses.

Le repas terminé, Macora annonça à ses hôtes qu'il leur avait réservé un spectacle fort divertissant. Pendant son absence, ses compagnons retournés au kraal avaient annoncé sa mort, et Sindo, un guerrier des plus considérables de la tribu, s'était proclamé chef. Macora était rentré avant le lever du jour, quand l'usurpateur était encore endormi ; vite il avait fait cerner sa maison et saisir le traître, lequel,

attaché maintenant à un arbre, était condamné à être tué avec son propre fusil; l'exécuteur était désigné, et l'on n'attendait que l'arrivée des chasseurs pour commencer le divertissement. Tout en donnant ces détails à ses hôtes, Macora les avait conduits hors du village, et il leur montra un homme d'une trentaine d'années, de figure sympathique, lié à un arbre autour duquel les Macololos faisaient cercle.

— Quoi ! dit Hans ; c'est là le divertissement qu'il nous promet ! Cet homme n'a d'ailleurs pas la physionomie d'un criminel ; c'est tout au plus un ambitieux sans patience. Toi qui as quelque influence sur le chef, Willem, tâche donc de le sauver.

— Je ne suis pas fort en éloquence, mais je vais toujours essayer, dit Willem en s'avançant vers Macora. Que faut-il dire, voyons ?

— Fais-lui comprendre que Sindo n'a pas trahi son chef, puisqu'on le croyait mort : qu'après tout, la nouvelle aurait pu être vraie, et qu'alors il aurait bien fallu proclamer un chef. Dis lui aussi qu'on ne peut blâmer un guerrier parce qu'il a essayé de ressembler à celui qui, jusqu'ici, avait gouverné la tribu à la satisfaction de tous.

— Merci. Allons, Congo, tâche de traduire bien exactement mon discours.

Willem prononça son discours, et Congo remplit son office.

Macora garda quelque temps le silence, quand Congo lui eut traduit les paroles de Willem. Enfin, il répondit qu'il n'y aurait aucune sécurité pour lui, tant que l'usurpateur serait dans la tribu.

— Bannissez-le, dit Willem ; qu'il lui soit défendu sous peine de mort de reparaître au kraal.

Macora hésita quelques instants encore, puis il

dit qu'il se rappelait la promesse faite à son sauveur, et qu'il céda à sa prière.

L'étonnement fut grand dans le kraal quand cet acte de clémence fut connu ; mais le plus étonné de tous, ce fut Sindo. Dès qu'il fut délié, il fit ses préparatifs de départ avec l'aide de sa famille, et s'éloigna pour toujours, suivi de tous les siens.

La soirée fut remplie par des chants et des danses au son du tam-tam et du violon africain à une corde. Enfin, les chasseurs furent conduits dans la maison qu'on leur avait cédée pour la nuit, et on les laissa se reposer, après leur avoir promis de les conduire le lendemain à un endroit où se trouvaient quantité d'hippopotames.

V

CHASSE A L'HIPPOPOTAME

Le lendemain, de bon matin, lorsque les chasseurs se disposèrent à partir, ils trouvèrent Macora et une troupe de cinquante Macololos prêts à les accompagner dans leur expédition. Comme ils ne devaient pas revenir au kraal, malgré les vives sollicitations de leur hôte, leurs chevaux de somme furent emmenés avec tous les bagages. Macora se mit à la tête de la caravane en qualité de guide.

Pendant près d'un kilomètre, leur chemin traversa les plantations des Macololos, et nos jeunes boërs admirèrent sans réserve l'industrie et l'activité de leurs amis : ces champs, cultivés par les femmes et les enfants de la tribu, révélaient chez leurs maîtres un degré de civilisation bien supérieur à ce qu'ils avaient observé chez les Boschimans, les Béchuanas ou les Cafres.

Le long de la route, ils aperçurent aussi de nombreux troupeaux de buffles et de zèbres, ce qui leur sembla de bon augure pour leurs projets de chasse.

Enfin, à cinq kilomètres à peu près du camp, la caravane atteignit un espace découvert tapissé d'une herbe épaisse.

Macora conseilla aux chasseurs d'établir là leur camp, car, disait-il, non loin de là, en aval de la rivière, se trouvait un bois épais, refuge de gros animaux de toute espèce. La proposition du chef fut acceptée; on fit halte, et les Macololos se mirent aussitôt à construire un enclos de palissades destiné à protéger le camp. Laissant les compagnons de Macora accomplir seuls ce travail, les chasseurs se chargèrent de fournir les provisions de la colonie. Arend et Hendrick se dirigèrent du côté où ils avaient aperçu des antilopes; Willem préféra aller à la découverte du côté de ce bois que Macora avait dépeint comme si giboyeux. Cette double expédition se termina à la satisfaction générale : tandis qu'Arend et Hendrick faisaient une chasse superbe, Willem découvrait, non loin de la rivière, une épaisse forêt dans laquelle il relevait des traces de grands animaux dirigées toutes vers la rive, entre autres de nombreuses pistes d'hippopotames. Toutes ces marques étaient encore fraîches et paraissaient avoir été faites tout au plus deux heures auparavant. Il fallait que ces animaux n'eussent jamais été inquiétés par l'homme, sinon ils ne se seraient pas risqués le jour hors de l'eau pour brouter dans la prairie; il serait donc facile de les approcher. Telles furent les agréables réflexions de notre chasseur, et lorsque, le soir même, les compagnons de Macora eurent terminé le kraal, et prirent congé d'eux, les jeunes gens les remercièrent vivement et voulurent leur offrir quelques présents. Mais Macora se défendit de recevoir quoi que ce fût ressemblant à un salaire; il n'ac-

cepta, à la fin, qu'un peu de tabac, de café et une bouteille de Schiedam. Il laissa trois de ses hommes, avec ordre de se rendre utiles dans toutes les occasions qui se présenteraient, et, suivi de sa troupe, il retourna à son village.

— Voilà notre premier déjeuner dans notre nouveau camp! s'écria le lendemain matin Arend, en prenant place à côté de ses amis. Et notre première journée de chasse! Hendrick, c'est à nous de nous distinguer aujourd'hui, car jusqu'ici c'est Willem qui a mérité tous les honneurs de l'expédition.

— C'est pourtant vrai, dit Hendrick. Mais j'espère bien que la chance va être pour nous avant peu.

— Mais il me semble qu'elle nous a favorisés tous, dit Willem. Que pourrions-nous désirer de plus? Au moment où nous commençons à être découragés, elle nous procure successivement des alliés dévoués, un campement confortable et du gibier en abondance. Soyons justes, même envers la Fortune.

— Tu as raison, dit Hendrick; nous avons tous lieu d'être satisfaits, même Mocco, car il a sous ses ordres trois serviteurs actifs et dociles. Hein, Moc?

— Comme ci, comme ça, baas, dit Mocco d'un air peu enthousiasmé.

— Es-tu déjà mécontent de tes aides? dit Arend.

— Oh! moi pourrai guère en être content. Comment puis-je diriger eux comme il faut, quand moi peux parler à eux que par bouche de cet âne de Congo! Pour sûr, tout marchera de travers.

— Nous comptons sur ton intelligence pour remettre les choses dans le droit chemin, dit Hans en riant.

— Mes amis, reprit Willem, je propose que nous

nous rendions sans retard à la lagune des hippopotames dont Macora nous a parlé. Je crois que nous ne rentrerons pas bredouille.

En un instant, tout le monde fut sur pied ; les chevaux sellés furent amenés, et les quatre chasseurs partirent au galop, laissant la garde du camp aux serviteurs.

Ils trouvèrent facilement la lagune, à un demi-kilomètre à peu près. Ils suivaient le bord au pas depuis quelques instants, en observant attentivement les alentours, quand tout à coup un bruit étrange, partant du centre du petit lac, leur fit tourner la tête vers cette direction. Deux choses noires émergeant à peine se montraient à la surface de l'eau et se dirigeaient vers eux. Tous s'arrêtèrent brusquement en reconnaissant un couple d'hippopotames, et chargèrent à la hâte leurs fusils. Toute tentative pour tuer dans l'eau les deux monstres était inutile ; ils approchaient toujours, mais leurs naseaux et leurs yeux étaient les seules parties qu'ils découvrirent ; il fallait donc attendre l'occasion d'un coup de fusil efficace. Arrivés assez près du bord, les deux hippopotames parurent vouloir sortir de l'eau pour attaquer l'ennemi, puis soudain ils firent volte-face, plongèrent et disparurent au milieu d'un remous.

Il était inutile, désormais, de s'attarder après ces deux-là, et les jeunes gens reprirent leur marche. Un peu plus loin, ils aperçurent d'autres hippopotames, non plus dans l'eau, cette fois, mais paissant tranquillement dans la prairie. Il fallait leur couper le passage vers le lac ; en un clin d'œil, les chasseurs, éperonnant leurs chevaux, se trouvèrent entre le lac et les trois hippopotames, qui ne s'aperçurent qu'a-

lors de leur présence : d'un pas pesant, pourtant plus rapide qu'on n'eût pu s'y attendre, ils vinrent droit sur les chasseurs, qui se virent obligés de s'écarter pour ne pas être renversés et écrasés par ces énormes masses. Hans et Willem se trouvèrent du même côté. Dès que le large flanc d'un hippopotame se montra à leur portée, ils firent feu ensemble. Presque en même temps, de l'autre côté, Arend et Hendrick tiraient sur un autre. Les immenses bêtes continuèrent leur marche roulante vers le lac, mais un peu avant d'atteindre le bord, celle qu'avaient tirée Willem et Hans chancela et s'abattit pesamment : encore quelques efforts pénibles pour se remettre sur ses pieds, puis un frémissement de tout son corps, et ce fut tout : elle ne bougea plus. Ses deux compagnons continuèrent leur chemin et disparurent sous l'eau, laissant les chasseurs assez déçus de cet échec.

— Allons ! c'est encore vous qui avez les honneurs de la guerre, dit Arend.

— Votre tour viendra bientôt, rassurez-vous, dit Willem. Laissons là notre hippopotame et allons plus loin ; d'après ce que m'a dit, ou plutôt fait dire Macora, nous en trouverons d'autres au moins aussi beaux que celui-ci.

— Regarde quelles dents magnifiques, dit Hans, qui était descendu de cheval pour examiner la capture. D'après mon fusil, il a seize pieds de long et un peu moins en largeur. C'est un bel échantillon de l'espèce.

— Gloire à toi qui es de moitié dans la victoire, dit Hendrick. Mais je grille d'impatience. En route ! Après en avoir vu cinq, j'espère bien parvenir à en tuer un !

Un petit temps de galop mena les chasseurs à un grand vey entouré de plusieurs mares plus petites, à travers lesquelles pataugeaient et broutaient sept hippopotames. Ils ne firent aucune tentative pour fuir ; et comme l'eau n'était pas assez profonde pour les protéger, les chasseurs les mitraillèrent à leur aise. Au bout d'une demi-heure, les sept animaux étaient étendus dans le marécage, morts ou mourants.

Tout le monde était content, cette fois ; c'était une belle journée de début. Les chasseurs revinrent au camp sans chercher d'autre aventure.

Macora les attendait. Il était venu leur faire une visite matinale, et les prier d'accepter une vache laitière que deux hommes de sa suite leur présentèrent.

Willem remercia vivement le chef au nom de toute la troupe, puis il lui annonça l'heureux succès de leur première chasse.

En apprenant que ses amis avaient abattu huit hippopotames, Macora manifesta une joie excessive, et il dépêcha aussitôt deux de ses hommes pour annoncer l'heureuse nouvelle à sa tribu.

La journée avait été bien employée ; nos chasseurs avaient résolu de la finir tranquillement au camp, mais les Macololos en décidèrent autrement. Deux heures avant le coucher du soleil, trois cents des sujets de Macora arrivèrent — hommes, femmes, enfants — tous impatients d'être conduits au lieu où se trouvait cette richesse inespérée. Et malgré leur juste crainte d'en chasser les bêtes sauvages, les chasseurs durent mener cette foule aux lagunes : comment, en effet, convaincre une peuplade affamée de laisser perdre une pareille quantité de son mets favori ? Willem et Hendrick se remirent donc

en selle, et, accompagnés de Congo, se dirigèrent vers le théâtre de leurs exploits du matin.

Le corps du premier hippopotame était déjà en possession d'une bande de vautours et de chacals, et les indigènes eurent quelque peine à chasser les intrus. Quelques Macololos restèrent pour dépecer l'animal ; les autres, auxquels Macora avait ordonné de se munir de longues et solides courroies de peau de rhinocéros, suivirent leurs guides vers le marécage. Dans des circonstances ordinaires, tirer de l'eau sept hippopotames à force de bras eût été matériellement impossible. Mais là, le sol était plat, la pente des mares insignifiante, et plusieurs centaines de bras vigoureux s'attelèrent à la besogne. En peu de temps, les hippopotames furent halés sur l'herbe, dépouillés, dépecés, et les femmes, aidées des enfants, allumèrent de grands feux pour préparer un splendide festin. Toutes ces opérations se poursuivirent jusqu'à une heure assez avancée dans la nuit, et les Macololos coupèrent en longues bandes les morceaux de viande qui restèrent pour en faire du « biltong », ou viande séchée au soleil. Les dents furent soigneusement mises à part comme propriété exclusive des quatre chasseurs.

Pendant que leurs amis déployaient tant d'ardeur, Willem et Hendrick ne restaient pas inactifs. L'odeur de toute cette chair avait attiré les animaux carnassiers de plusieurs kilomètres à la ronde, et bientôt un cercle se forma autour des indigènes : lions, chacals, hyènes, grondant, montrant des dents aiguës et dardant sur eux des yeux de feu. Quelques-uns bondirent même assez près pour faire craindre une attaque en règle. Pendant plus d'une heure, Willem et Hendrick ne cessèrent de tirer sur les fauves, qui

se convainquirent enfin de l'inutilité de leurs menaces et se retirèrent à une distance respectueuse.

Bientôt les deux jeunes gens trouvèrent monotone le spectacle de cette boucherie. Le clair de lune était magnifique, tous les objets se distinguaient avec autant de netteté qu'en plein jour : c'était une nuit faite pour des chasseurs, et ils résolurent d'en profiter. Ils remontèrent donc à cheval et partirent au galop. A un demi-mille de là, ils se trouvèrent au bord d'une vaste plaine, sur laquelle se mouvaient lentement, à une petite distance, une quinzaine d'énormes masses noires.

— Des hippopotames, dit Willem à voix basse en retenant son cheval.

— Ils ne paraissent pas avoir jamais été poursuivis par l'homme, dit Hendrick en l'imitant. Regarde, ils ne font pas la moindre attention à nous. Avançons au pas.

Ils arrivèrent tout près des animaux sans défiance, et Willem désigna du doigt un hippopotame.

— Ce mâle me semble un des plus gros, dit-il à voix basse ; je vais m'en charger. Choisis-en un autre et faisons feu ensemble.

Tout en parlant, Willem avait épaulé son fusil et visait l'hippopotame entre les deux yeux. Hendrick en ajusta un autre au défaut de l'épaule, et tous deux tirèrent en même temps. Celui de Willem recula de deux ou trois pas en recevant le coup, balança sa tête, puis il s'abattit lourdement, se tourna sur le côté et ne bougea plus. Celui qu'avait tiré Hendrick partit avec ses compagnons vers la lagune, et le jeune homme laissait déjà échapper une exclamation de dépit, quand il le vit s'abattre à son tour et rester étendu dans l'herbe.

— Quel bonheur ! s'écria-t-il. Willem, nous n'allons pas en rester-là. Attachons nos chevaux à ce bouquet d'arbres, et mettons-nous en embuscade. Messieurs les hippopotames nous feront sûrement l'honneur de revenir nous voir.

Sitôt dit, sitôt fait. Cachés derrière d'épais buissons, les deux chasseurs entendirent bientôt le souffle des hippopotames dans l'eau et leur cri étrange, ressemblant à la fois au grognement du porc et au hennissement du cheval. Puis quelques énormes têtes se hasardèrent hors de l'eau, et voyant la plaine déserte, les animaux sortirent lentement de la lagune pour venir reprendre leur repas interrompu. Les chasseurs les laissèrent approcher et réussirent à en abattre quatre.

— Quatorze hippopotames en vingt-quatre heures ! s'écria joyeusement Hendrick. Quelle fête chez notre ami Macora ! et quelle aubaine pour nous !

Les deux amis retournèrent au camp et furent reçus avec acclamation. Macora les félicita et leur dit qu'ils avaient, à eux quatre et en un jour, tué plus d'hippopotames que tout son peuple dans ces deux dernières années.

VI

AU PAYS DES GIRAFES

Les jeunes chasseurs passèrent cinq semaines dans cet endroit, et ils se livrèrent exclusivement à la chasse à l'hippopotame, ne poursuivant en fait d'autre gibier que ce qui était nécessaire à leur subsistance. Ils récoltèrent, pendant ce temps, plus de sept cents livres de l'ivoire le plus fin.

Le but pécuniaire de leur expédition était atteint, leurs « affaires » étaient terminées. Il s'agissait maintenant d'aborder la véritable question : la capture des deux girafes. Plusieurs conversations avec Macora les avaient éclairés tout à fait sur ce sujet : prendre vivantes deux jeunes girafes était une des choses les plus difficiles, et les plus problématiques, qu'on pût se proposer. Il fallait donc se mettre à l'œuvre sans plus de retard. Les jeunes chasseurs décidèrent de lever le camp, et la veille du jour fixé pour leur départ, Willein communiqua cette résolution à Macora et lui demanda des conseils.

Le chef parut troublé et inquiet lorsque Congo lui

traduisit les paroles du jeune homme ; il réfléchit, et fit en substance cette réponse :

— Je ne puis vous laisser aller seuls dans mon pays natal, car vous y trouveriez probablement la mort. Au lieu de capturer des girafes vivantes, vous laisseriez vos ossements pour blanchir la prairie. Vous n'irez donc pas seuls, et puisque je ne puis vous procurer ce que vous cherchez, j'irai avec mes meilleurs guerriers pour vous protéger. Le tyran Mosélékatse peut nous détruire tous, mais j'irai quand même, car Macora ne souffrira jamais que ses amis courent un danger sans qu'il le partage avec eux. Demain je serai prêt avec mes hommes.

Les jeunes gens furent profondément touchés de ces paroles. Le chef n'avait rien à gagner, et il avait tout à perdre dans cette expédition ; il agissait donc par pur dévouement pour ceux que le hasard seul avait envoyés à son secours. Willem, au nom de ses amis, le remercia et dit qu'ils acceptaient avec reconnaissance. Les préparatifs commencèrent aussitôt. Ceux des jeunes gens furent vite terminés ; le plus long fut de cacher dans un trou leur provision d'ivoire : Les guerriers de Macora eurent besoin de toute la journée, car ils avaient à préparer leurs flèches empoisonnées, à vérifier leurs arcs, leurs boucliers, et aiguiser leurs sagaies. Le lendemain matin, on chargea sur quelques bœufs des provisions de viande d'hippopotame séchée, de la farine de maïs et quelques autres conserves ; on prit également plusieurs vaches laitières, et l'on se mit en route. Macora marchait en tête de la caravane, monté sur un des chevaux de bât, que les chasseurs avaient mis à sa disposition, et l'on se dirigea vers le Nord.

Le voyage fut lent ; il était difficile d'avancer dans

ce pays de montagnes, et les bœufs retardaient encore la marche. Les jeunes gens s'abstinrent de chasser pour leur plaisir pendant toute la durée du trajet, et ils ne tuèrent pendant ce temps que le gibier nécessaire à la nourriture de la troupe.

Un seul incident marqua tristement le voyage. Dans la nuit du sixième jour, le Macololo chargé de l'entretien du feu s'étant écarté un peu du camp pour aller chercher du bois mort, jeta tout à coup un cri terrible. Plusieurs de ses compagnons, réveillés en sursaut, coururent vers lui; d'autres, réveillés par l'agitation et le bruit, mais ne sachant de quoi il s'agissait, se précipitèrent à la suite des premiers. Pendant un bon moment, les chasseurs ne purent obtenir une explication : tout le monde parlait et se démenait à la fois et semblait terrifié. Enfin, les chasseurs percèrent le rassemblement des Macololos et aperçurent au centre du groupe un serpent presque noir, d'environ huit pieds de long, et dont la tête était écrasée.

Un Macololo était à côté, tout pâle, et ses compagnons considéraient avec effroi deux profondes égratignures qu'il leur montrait sur sa main. Le mot de « pikahola » fut répété plusieurs fois, et tous regardaient le malheureux d'un air de commisération. La physionomie du blessé changea à vue d'œil ; son teint brunit de plus en plus, tandis que ses mains et ses lèvres étaient secouées par des spasmes, dont la violence croissait à chaque minute ; puis ses yeux devinrent fixes et vitreux, et il s'affaissa sur le sol. Dix minutes après avoir été mordu, le malheureux était mort, tandis que le serpent se tordait encore malgré sa tête écrasée ; et telle était la violence du poison, que trois heures après sa mort, son corps

entra en décomposition ; il fallut l'enterrer en toute hâte.

Douze jours après avoir quitté les bords du Limpopo, la caravane atteignit une petite rivière, que Macora appelait la Luize. Il annonça qu'à une journée de marche de là, se trouvaient les ruines de son village natal.

Les Macololos se réjouirent en constatant que l'usurpateur Mosélékatse n'avait pu profiter de sa victoire : le pays était complètement désert, et les seuls êtres vivants qu'ils y rencontrèrent étaient des bêtes sauvages. Comme la tribu était partie avec tout ce qu'elle possédait, et qu'elle n'avait laissé aucun tributaire dans le pays, l'avantage du roi des Matabélés avait été nul, et les proscrits avaient sauvé leur liberté.

Nul ennemi ne paraissant à craindre dans la contrée, Macora exposa son plan pour capturer les deux girafes. Il dit que le meilleur moyen d'y parvenir était de construire un hopo et d'y pousser un troupeau de girafes ; il serait alors facile de tuer les adultes, et l'on aurait des chances de sauver des jeunes. Il ajouta qu'il se rappelait avoir vu un endroit, éloigné de quelques milles en suivant la rivière, où la construction d'un hopo serait considérablement simplifiée par la disposition du terrain. Les chasseurs se déclarèrent prêts à suivre en tout ses instructions, car ils se fiaient à sa compétence en pareille matière. La marche fut donc reprise dans la direction indiquée par le chef. Chemin faisant, la troupe traversa les ruines d'un village, et, aux exclamations que poussèrent les Macololos en désignant certains tas de décombres, puis d'autres, Willem et ses compagnons comprirent qu'ils se trouvaient en présence des anciennes demeures des exilés.

Cinq kilomètres plus loin, l'endroit fixé pour la construction d'un hopo fut atteint. C'était une vallée étroite, presque un défilé, qui partait d'une épaisse forêt et aboutissait au bord de la rivière. La quantité et la diversité des traces qui en sillonnaient le sol, prouvaient que c'était là le passage habituel des bêtes sauvages. De plus, la forêt était formée surtout de mimosas, dont les feuilles sont la nourriture favorite de la girafe, et quantité d'arbres propres à la construction de palissades se trouvaient à proximité. L'endroit était à souhait pour le but que se proposaient les chasseurs. Macora, après leur avoir fait remarquer tous ces avantages, leur promit de mettre le lendemain même ses hommes au travail, et les engagea à s'abstenir de tout ce qui pourrait inquiéter les girafes jusqu'à l'achèvement du hopo, lequel demanderait une quinzaine de jours.

— Tout me montre combien la chance nous a favorisés en nous faisant rencontrer Macora, dit Willem à ses compagnons, quand le chef eut terminé ses recommandations. Sans lui, nous ne serions jamais parvenus à notre but.

— J'en suis persuadé, dit Hendrick. Etant bien montés, nous aurions toujours réussi à tuer des girafes à la course, mais c'est un plaisir dont nous nous serions vite fatigués, et pour cause.

Le lendemain matin, le hopo fut commencé, et pour montrer à ses amis que l'entreprise ne serait pas vaine, Macora leur fit remarquer les traces d'une bande de girafes qui avaient traversé le défilé pendant la nuit. Dans leur désir de voir l'œuvre achevée, les jeunes gens voulaient aider à creuser le fossé ou abattre des arbres, mais Macora ne le souffrit pas. Hans en prit facilement son parti et se mit à

explorer les environs, à la recherche de plantes. Willem et Hendrick, las de l'inaction, résolurent de faire une excursion d'un jour ou deux, en suivant le bord de la rivière. Arend voulut les accompagner. Outre leurs chevaux de selle, les trois chasseurs emmenèrent un cheval de bât, qui fut naturellement confié à Congo, le brave Cafre ne voulant sous aucun prétexte laisser baas Willem partir sans lui.

Le premier jour de leur expédition, les trois jeunes gens traversèrent un pays qui les émerveilla : jamais ils n'avaient vu de plaines plus fleuries, de bosquets de palmiers plus majestueux, d'antilopes plus belles, d'oiseaux plus bigarrés. C'était un vrai paradis pour les yeux d'un chasseur et pour ceux d'un artiste. Et leur enthousiasme fut à son comble, quand, pour la première fois, une troupe de girafes frappa leurs regards. Sept de ces majestueuses créatures descendaient d'une rangée de collines qui coupait la plaine à quelque distance.

— Ne bougeons pas ! s'écria Hendrick, elles se dirigent vers nous. Peut-être viendront-elles à notre portée avant de nous avoir découverts.

Les superbes animaux avançaient toujours à travers la plaine inondée de soleil, jetant de longues ombres devant eux, et semblables à des tours vivantes. Arrivés à deux cents mètres des chasseurs, ils les aperçurent et s'arrêtèrent subitement, puis ils firent volte-face et battirent en retraite d'un trot rapide.

— Nos chevaux ne sont pas fatigués : poursuivons-les, s'écria Willem. Tant pis pour les recommandations de Macora ! Il faut que je tue une girafe.

En un clin d'œil, les cavaliers furent sur les traces

des girafes ; mais, quoique bien montés, ils ne voyaient pas la distance qui les en séparait diminuer de beaucoup. La poursuite se continua pendant quatre kilomètres dans ces conditions ; les chevaux commençaient à montrer de la fatigue, et leurs maîtres désespéraient presque d'atteindre leur proie, quand ils remarquèrent que les girafes ralentissaient aussi leur allure. Bientôt, un mâle énorme resta en arrière, perdant visiblement du terrain à chaque minute. Les chasseurs excitèrent encore leurs chevaux haletants et l'atteignirent.

Tous trois firent feu sur l'animal. Mais cette décharge, loin de l'abattre, sembla lui donner une nouvelle vigueur, et il repartit plus vite que jamais. Les chasseurs s'arrêtèrent pour recharger leurs armes, puis reprirent le galop et rattrapèrent la girafe. Willem la visa cette fois derrière l'épaule ; ses compagnons visèrent à la tête. Cette nouvelle décharge eut un plein succès. La girafe s'arrêta brusquement, sa tête s'inclina de droite à gauche, puis de gauche à droite, tandis qu'elle s'efforçait de placer ses pieds de façon à conserver son équilibre. Enfin, elle s'abattit lourdement, se débattit encore un moment sur le sol et mourut.

Les chasseurs mirent pied à terre et considérèrent un moment le magnifique animal qu'ils étaient obligés d'abandonner, à leur grand regret. Puis, menant leurs chevaux par la bride, ils se mirent à la recherche de la rivière. A leur grande satisfaction, ils aperçurent bientôt la Luize — ou une autre rivière aussi large — et ils en suivirent la berge, espérant trouver un endroit où elle ne serait pas à pic et leur permettrait de faire boire leurs chevaux. Mais sur tout leur parcours, la rivière était profondément encaissée entre

ses deux bords, et, après avoir franchi plus d'un demi-kilomètre sans succès, les chasseurs ne voulurent pas fatiguer davantage leurs montures et se contentèrent de les mener à une mare qu'ils découvrirent à une petite distance de la rivière. Ils décidèrent de faire, à cet endroit, une halte d'une heure ou deux pour permettre à leurs bêtes de manger à leur aise, en prenant un repos bien gagné. Chacun dessella donc la sienne, et la laissa en liberté dans la prairie.

— J'espère que Congo aura assez d'idée pour recharger le cheval et nous rejoindre, dit Hendrick.

— Oui, dit Willem, il l'aura fait sûrement, et je m'attends à le voir arriver avant deux heures d'ici.

— Mais crois-tu qu'il pourra nous trouver ?

— Sans aucun doute, dit Willem. Il sait que notre intention est de côtoyer la rivière : il la suivra donc. D'ailleurs, il a Bonflair, pour plus de sûreté.

— Ecoutez donc ! dit Arend. Qu'est-ce que ce bruit ?

Ses compagnons prêtèrent l'oreille : un son étrange, sourd, partait d'un bosquet de palmiers peu éloigné ; on eût dit que des masses pesantes frappaient le sol, et les arbres s'agitaient comme s'ils eussent été secoués par une violente tempête. Les trois chevaux, la tête tendue vers cette direction, soufflèrent avec colère, puis se mirent à galoper çà et là, comme s'ils ne savaient dans quelle direction fuir. Avant que les trois jeunes gens eussent eu le temps de les saisir, une troupe d'éléphants sortit du bois, en poussant des cris semblables à des éclats de trompettes. Les chevaux épouvantés partirent à fond de train à travers la plaine ; leurs maîtres ne voyant plus de salut que dans leur capture, se mirent à leur poursuite.

Mais il fallut bientôt abandonner ce dessein. Un des éléphants avait pris de l'avance sur le reste de la troupe, et les chargeait avec fureur, tandis que les autres se mettaient à la poursuite des chevaux affolés. La situation était critique. Les trois chasseurs eurent la même idée : arrêter l'animal par une décharge générale.

En un clin d'œil, leurs fusils furent rechargés, et tous trois tirèrent à la tête énorme qui venait rapidement sur eux. L'éléphant poussa un mugissement de douleur et allongea encore le pas. Recharger les fusils, il n'y fallait pas songer. Les trois chasseurs prirent leur course vers la rivière, suivis de près par leur gigantesque ennemi ; et s'ils fuyaient vers la rivière, c'est que toute autre issue leur était fermée, les autres éléphants ayant rebroussé chemin aux cris de leur camarade blessé. Ils allaient sauter dans l'eau quand Arend aperçut un cotonnier tombé en travers du courant, mais tenant solidement à la rive par ses racines.

— Suivez-moi ! cria-t-il à ses compagnons en bondissant sur l'arbre et, se coulant vers l'extrémité.

Ses compagnons l'imitèrent sans hésiter une seconde. Il était temps : la trompe de l'éléphant frôla encore la jambe de Willem qui se trouvait le dernier.

Les trois chasseurs se glissèrent avec une souplesse de singes vers le sommet de l'arbre qui reposait sur un roc, au milieu de la rivière, à plusieurs pieds au-dessous du bord. Ils constatèrent que les branches étaient solidement retenues par les fentes du roc, dans lesquelles elles s'étaient logées, de sorte qu'ils pouvaient pour le moment se considérer comme dans un sûr refuge, malgré les tentatives forcenées de l'éléphant pour déraciner l'arbre tout à fait.

Le rocher avait une dizaine de mètres de circonférence au niveau de l'eau, mais au sommet, il avait à peine trois mètres de diamètre, un peu plus que ce qui était nécessaire pour se tenir debout. Les branches du cotonnier étaient heureusement longues et touffues, et donnaient aux assiégés la ressource de se mouvoir ou de s'étendre plus à leur aise, à la façon des singes.

Ils reprirent un instant haleine; mais voyant l'ennemi qui s'acharnait toujours après le pied de l'arbre et restait à découvert, ils rechargèrent leurs armes. L'éléphant sembla comprendre la situation de ses ennemis et le danger qu'il courait lui-même, car il s'éloigna tranquillement.

— Le voilà parti, dit Willem, mais ne nous pressons pas de le suivre. Je vous avoue que je me reposerai volontiers encore un peu.

— Je ne propose pas de rester ici plus qu'il ne sera nécessaire, dit Hendrick, mais pourtant ne quittons pas notre asile avant d'être bien sûrs que tout le troupeau s'est éloigné. Ces éléphants ne paraissent pas nous craindre le moins du monde, à l'inverse de ceux que nous avons vus jusqu'à présent.

— J'ai pourtant envie d'aller voir s'il est toujours là, dit Arend. Notre rocher est bien à trois ou quatre pieds au-dessous du bord; d'ici, nous ne pourrions jamais voir leurs mouvements.

— Non, dit Willem, ne bougeons pas. S'il est encore à proximité, il pourrait croire que nous sommes impatients de quitter la place, et cela l'encouragerait à rester. Soyons aussi prudents que si nous avions affaire à des hommes.

Au bout d'une demi-heure, Willem grimpa à

l'arbre jusqu'à ce que sa tête arrivât au niveau du bord, et chercha des yeux l'ennemi. Un coup d'œil suffit à le renseigner.

— Il nous guette, dit-il à demi-voix, en se tournant vers ses compagnons. Il veut sa revanche, et je crois qu'il l'aura, car nous mourrons de faim avant qu'il abandonne la partie.

— Où est-il ? demanda Hendrick.

— Dans la mare, il se baigne ; mais je le vois regarder par ici à chaque instant.

— Et les autres ?

— Partis. Celui-ci est resté parce que nous l'avons blessé et qu'il veut se venger. Nous ne passerons que lorsqu'il sera mort.

— Eh bien, tuons-le, dit Arend. Chargeons nos fusils, et en avant !

Willem revint sur le rocher et chargea son fusil à l'exemple de ses compagnons. Puis, tous trois refirent l'ascension de l'arbre et arrivèrent au bord de la rivière. L'éléphant était toujours dans la mare. Pour l'attirer à portée de fusil, Willem se montra ; mais par un instinct qui ressemblait à du raisonnement, l'animal ne bougea pas, comme s'il eût attendu pour renouveler les hostilités que l'ennemi eût abandonné sa retraite.

— Inutile de tirer d'ici, dit Willem ; ce serait seulement perdre de la poudre. Je vais essayer d'approcher. Vous autres, laissez-moi le passage libre, car il est probable qu'il va y avoir une autre poursuite.

La distance de l'arbre à la mare était d'une centaine de mètres ; Willem en franchit le tiers environ et s'arrêta.

L'éléphant l'attendait d'un air indifférent, comme pour l'engager à venir plus près encore. La position

dans laquelle il se trouvait empêchait Willem de faire son coup favori en le visant derrière l'épaule. Comme il ne bougeait toujours pas, il fallut se contenter de le viser à la tête. La détonation fut suivie d'un mugissement furieux, et l'éléphant se précipita sur les traces de Willem, qui atteignit son cotonnier juste à temps pour lui échapper. Dès que l'animal parut sur le bord, il fut accueilli par deux autres coups de fusil tirés par Arend et Hendrick ; mais il ne parut pas y faire attention, et tandis que les chasseurs rechargeaient leurs armes, il regagna la mare. Sept autres balles l'y atteignirent sans pouvoir l'exciter à renouveler l'attaque.

— Retournons à notre rocher, dit Willem, notre fusillade est inutile. Voilà treize coups que nous tirons, et il ne semble pas en être bien malade.

— En revanche, il paraît aussi bien décidé à nous bloquer ici, dit Arend. La perspective n'est pas réjouissante. Voilà que le ciel se couvre, nous aurons sûrement un orage ; et il va falloir passer la nuit sous l'averse.

— Mettons nos fusils et nos munitions aussi à couvert que possible, dit Hendrick, et pour le reste, armons-nous de patience. Il me paraît impossible que cet éléphant soit encore sur ses pieds demain matin, après les décharges qu'il a reçues.

Quand ils regagnèrent leur asile, les premières gouttes de pluie vinrent s'écraser autour d'eux sur le rocher ; puis elles se succédèrent plus rapides et plus serrées, et enfin l'eau croula sur eux comme une cataracte. En même temps, la nuit se faisait si noire, que les jeunes gens ne se distinguaient plus, bien qu'ils fussent serrés les uns contre les autres sur leur étroite plate-forme. Certes, cette obscurité

eût été bien propice à leur fuite, mais ils étaient persuadés que l'éléphant ne pourrait survivre à ses blessures, et ils restèrent pour s'emparer de ses magnifiques défenses. Pendant plusieurs heures, la pluie tomba, un peu moins lourdement, il est vrai, mais plus que suffisante pour rendre la situation des chasseurs fort pénible. Jamais une nuit passée sans sommeil ne leur avait semblé aussi longue. Enfin, une légère teinte grise parut à l'horizon, annonçant que ce jour qu'ils pouvaient croire éteint à jamais allait reparaitre.

Mais leur satisfaction ne fut pas de longue durée. Un craquement sinistre se fit entendre tout près d'eux, et les branches du cotonnier étendues sur le rocher commencèrent à se mouvoir d'une façon inquiétante.

— Attention ! cria Arend, qui, le premier, se rendit compte de ce qui se passait. Le courant entraîne l'arbre ; dégagez-vous !

Tous trois n'eurent que le temps de se cramponner au rocher : les branches le balayèrent lentement d'abord, puis un brusque choc déracina tout à fait l'arbre, qui fut saisi par le courant et disparut comme un trait. Toute communication avec la terre était coupée maintenant : les jeunes gens se trouvaient dans un îlot de pierre. Le jour se faisait rapidement ; le bord de la rivière était maintenant visible, et les nouveaux Robinsons purent constater que, si l'éléphant n'était plus à craindre, un autre danger sérieux les menaçait. Par un phénomène fréquent dans les pays où les cours d'eau sont profondément encaissés, la rivière grossissait à vue d'œil ; en peu de temps elle atteignit le haut du rocher et baigna les pieds des jeunes gens qui n'avaient plus que juste l'espace

nécessaire pour demeurer debout, en se tenant mutuellement par les bras.

— Encore un pied de crue, dit Willem, placé sur la pointe qui fendait le courant comme une proue, et nous serons emportés. La rapidité de cette eau me tourne déjà la tête.

— Et si nous essayions de gagner le bord à la nage, dit Hendrick, nous ne pourrions le graver : voyez sa hauteur.

— Mais en filant avec le courant, dit Arend, nous trouverons certainement plus bas un endroit abordable.

— Je ne consentirai pas à laisser mon fusil, dit Willem. Que deviendrait alors notre expédition ?

— Tu as raison, dit Hendrick. D'ailleurs, la rivière est pleine de rocs contre lesquels la violence du courant nous briserait infailliblement, et hier, quand nous cherchions une place pour faire boire nos chevaux, j'ai remarqué un couple d'alligators. Il est probable qu'ils pullulent ici comme dans le Limpopo.

— Restons donc, et attendons, dit Arend.

Le soleil se trouvait maintenant assez haut sur l'horizon. A mesure qu'il montait, la chaleur devenait plus intense, et elle fut bientôt intolérable ; il semblait qu'elle se fût toute concentrée dans ce bas-fond pour étouffer ou brûler les trois infortunés, épuisés déjà de faim et de fatigue. Heureusement, la rivière ne dépassa pas le niveau de leur plate-forme, et après avoir conservé cette hauteur pendant quelque temps, elle se mit à décroître. Bientôt, l'eau découvrit la base du rocher, et les jeunes gens purent s'étendre sur l'espace laissé libre ; ce changement d'attitude leur fit un bien extrême, quoique le séjour prolongé

sur une pierre brûlante devint à la longue, un autre genre de torture.

Quand le soleil atteignit le zénith, le supplice devint atroce : les prisonniers se sentaient devenir fous.

— Allons-nous rester ici encore la nuit prochaine, demanda Hendrick d'un ton irrité.

— Cela en a diablement l'air, dit Willem.

— Et demain, qu'arrivera-il ? demanda Arend. Aurons-nous plus de chance de nous tirer d'ici ?

— Je n'en vois guère en perspective, dit Willem. Il faut tenter quelque chose. Pouvez-vous l'un ou l'autre proposer un plan quelconque ?

— J'en ai un, dit Hendrick. Qu'un de nous se jette à la nage et tâche d'aborder quelque part. S'il y réussit, il pourra revenir et lancer aux autres quelques-unes de ces longues lianes que nous voyons pendre à tous les arbres. S'ils ont la chance de les attraper, ils pourront gagner le bord et grimper.

— L'idée n'est pas mauvaise, dit Arend, mais lequel de nous courra le risque de se jeter à la nage ? Pour ma part, j'y consens volontiers.

— Ce sera très dangereux, dit Hendrick, mais en restant ici nous courons le danger de mourir de faim.

— C'est très juste, dit Arend, et il vaut mieux, à mon goût, régaler un crocodile, qu'attendre ici une mort lente. Si, d'ici trois ou quatre heures, vous ne me voyez pas revenir, vous pourrez en conclure que j'ai été dévoré, ou brisé contre les rocs.

Ses compagnons ne voulurent pas entendre parler d'un pareil sacrifice, et un vif débat s'engagea, chacun prétendant qu'il était ou meilleur nageur, ou plus vigoureux que les autres. Comme personne ne voulait en démordre et persistait à vouloir prendre

tout le péril pour lui-même, il fut décidé de s'en rapporter au sort. On tira à la courte paille, et le sort désigna Hendrick.

— Le hasard a été juste, cette fois, dit-il en se déshabillant précipitamment. Il est tout naturel que l'auteur du plan soit chargé de son exécution !

Quand il n'eut plus que son pantalon et sa chemise, Hendrick donna à chacun de ses compagnons une vigoureuse poignée de main, se jeta dans la rivière et partit comme une flèche. Pendant trois minutes à peu près, Arend et Willem le suivirent des yeux, décroissant rapidement, puis ils ne virent plus rien que l'eau écumante. Les deux frères, muets, le cœur serré d'angoisse, considérèrent longtemps l'endroit où leur ami avait disparu, peut-être pour toujours. Pendant plus de deux heures ils ne prononcèrent pas une parole, et attendirent avec une patience relative. A la troisième heure, ils devinrent nerveux et inquiets : Hendrick ne reparaisait pas. Enfin, la quatrième heure d'attente écoulée, Arend n'y tint plus.

— Voilà la nuit, dit-il, il ne faut plus compter sur Hendrick. Je vais aller à sa suite.

— Je crois que nous ferons bien de partir tous deux, pendant que nous en avons encore la force, dit Willem. Hendrick serait déjà ici, s'il avait dû revenir. Je n'aurais jamais cru qu'il viendrait un moment où je me séparerais volontairement de mon fusil. Mais puisqu'il le faut... Ne tardons pas davantage, car je sens que je m'affaiblis d'heure en heure.

Tous les deux commencèrent à se déshabiller. Tout à coup le son d'une voix bien connue leur fit lever la tête.

— Vous rien craindre, baas Willem, criait Congo sur la rive, moi revenir tout à l'heure.

Et Congo, monté sur Dromadaire, partit au grand galop. Le cri perçant d'un éléphant leur expliqua cette disparition subite.

— Mon Dieu ! s'écria Arend, combien de temps va-t-il encore falloir rester ici ?

— Jusqu'à demain sans doute, dit Willem. Il est impossible que Congo effectue le trajet d'ici au camp, et du camp ici, en moins de temps.

— Mais crois-tu qu'il va partir sans essayer de nous porter secours ?

— Certainement. Que peut-il faire seul ? rien du tout. Il ne peut tuer cet éléphant, et il ne peut nous aider à quitter ce roc, n'ayant pas la moindre corde. Quand même il aurait eu l'idée d'employer des lianes faute d'autre chose, l'éléphant l'aurait empêché de la mettre à exécution. Il a dû comprendre tout cela au premier coup d'œil et retourner droit au camp pour chercher des secours.

— Je l'espère, dit Arend, et s'il en est ainsi, nous n'avons plus rien à craindre pour nous-mêmes : il n'y a plus qu'à surmonter l'ennui de l'attente. Je n'ai plus d'appréhensions que pour Hendrick.

Willem ne répondit rien, et Arend comprit à ce silence que son frère avait peu d'espoir de revoir jamais son ami.

Lentement le soleil descendit derrière la cime des arbres, et la nuit s'étendit encore une fois sur la rivière. Quoique ils eussent maintenant assez de place pour se coucher, les deux jeunes gens ne purent dormir : la faim, l'anxiété, le mugissement des eaux encore très fortes, se réunissaient pour chasser le sommeil. Et, bien qu'ils n'eussent que trop d'eau

autour d'eux, hélas, ils souffrirent aussi de la soif, car les bords de leur rocher étant à pic ou à peu près, ils ne pouvaient descendre au niveau de la rivière, et il fallut puiser de l'eau dans une poire à poudre, vidée préalablement, et attachée au bout de leur ceinture.

Un autre jour se fit, le soleil réapparut, et avec lui le supplice d'une chaleur torride augmentant de minute en minute, et que n'adouçissaient ni un nuage, ni un souffle d'air.

Il n'y avait plus probablement que quelques heures à attendre pour que Congo reparût. Mais le doute et le découragement commencèrent à les ronger sourdement. Ils savaient quels périls menacent le voyageur solitaire en Afrique; Congo avait pu ne pas atteindre le camp: un lion, un animal quelconque avait pu lui barrer la route, le dévorer peut-être. En même temps, les crocodiles qui se mirent à rôder en grand nombre autour de leur rocher, en montrant leurs longues rangées de dents aiguës, ne leur indiquaient que trop clairement le sort probable de leur malheureux compagnon. Willem sentit la colère gronder en lui en songeant que peut-être ces mêmes bêtes immondes avaient dévoré son ami. Une soif de vengeance le saisit: il arma son fusil, et visant à l'œil celui de ces monstres qui s'ébattait le plus près, il pressa la détente. Le bruit de la détonation fut suivi d'un formidable clapotement de l'énorme queue qui fouettait la rivière. Puis, dans un tourbillon, le crocodile plongea, pour reparaitre un peu plus loin se débattant toujours, et enfin le courant l'emportant, il disparut. Les deux frères le perdirent de vue au même endroit où ils avaient cessé d'apercevoir Hendrick. Leur imagination se reporta de

nouveau sur leur camarade, et ils restèrent plongés dans de douloureuses réflexions.

Mais voyons, nous aussi, ce qu'était devenu notre jeune chasseur.

Lorsque Hendrick se jeta à la nage, il n'eut pas besoin de faire le moindre mouvement pour avancer: le courant l'entraînait avec la rapidité d'une flèche. Il jugea que de ce train il atteindrait bientôt quelque endroit où les bords seraient en pente, et il ne se préoccupa que d'éviter les nombreux récifs qui surgissaient à chaque instant près de lui, — chose assez difficile, étant donnée la violence du courant, — et plusieurs fois il se vit sur le point d'être broyé contre les écueils. Enfin, suivant son estimation, à un kilomètre environ de l'endroit où il s'était jeté à l'eau, il vit que les rives s'abaissaient et étaient couvertes de buissons. Il tenta donc de se diriger vers le bord, mais à chaque élan qu'il prenait dans cette direction, il était porté à plusieurs mètres en avant dans le sens du lit de la rivière. Une pareille vitesse éveilla en lui l'idée, d'abord assez vague, d'un danger prochain, bien différent de ceux qu'il avait prévus, et il regarda plus attentivement la surface de cette eau qui l'emportait ainsi: elle glissait, polie comme un miroir d'acier, déchirée subitement çà et là par la pointe de quelque roc. Hendrick ne se trompa pas sur les causes de ce calme apparent: le lit de la rivière était maintenant un plan incliné qui ne pouvait aboutir qu'à une cataracte, et lui-même filait avec une rapidité vertigineuse vers le gouffre. Avec toute l'énergie que donne l'instinct de la conservation, il s'efforça de gagner le bord et d'attraper des buissons ou des touffes de lianes: deux ou trois mètres au plus l'en séparaient. Mais si minime que fût cette

distance, il ne put la franchir, car il lui fallait couper le courant. Il glissa, glissa toujours vers le gouffre qu'il entendait maintenant mugir à peu de distance; les mugissements grandirent, se rapprochèrent, et Hendrick troublé, étourdi de bruit et de vitesse, se trouva lancé contre une pointe de basalte en saillie au-dessus de l'abîme, et malgré la vive douleur que lui causa la violence du choc, il conserva juste assez de présence d'esprit pour l'embrasser de toute sa force, tandis que l'eau, entraînant le reste de son corps, le faisait pivoter autour de son appui, auquel il resta suspendu dans le vide.

Quoique la nappe liquide fût brisée par le roc sans se rejoindre derrière lui, le jeune homme ne parvint qu'avec des efforts surhumains à prendre pied sur un étroit rebord, suffisant pour y poser un pied, et qui se trouvait de côté, dominant la chute. Quoique toujours dans une situation des plus critiques, Hendrick était sauvé pour le moment; il reprit haleine et examina l'endroit où le hasard l'avait jeté.

Le roc auquel il était accroché surplombait une cataracte d'une vingtaine de mètres de haut; en se penchant aussi loin qu'il put, Hendrick vit au-dessous de lui la masse d'eau tomber perpendiculairement dans une sorte d'entonnoir, d'où elle s'échappait en bouillonnements d'écume d'un blanc éblouissant. A quelques mètres de là, elle formait une nappe unie, et s'écoulait tranquillement entre des falaises droites et polies. Le jeune homme, las déjà de la position fatigante à laquelle il était condamné, se demanda s'il ne ferait pas mieux de risquer le saut de la cataracte. Mais rien ne garantissait que le fond de la rivière n'était pas couvert de ces écueils aux vives

arêtes qu'il avait eu tant de peine à éviter dans sa course, et sur lesquels il se serait brisé infailliblement. En outre, à juger d'après la hauteur et le caractère des bords, il était probable qu'il aurait un parcours à effectuer à la nage avant d'atteindre un endroit abordable. De plus, en supposant que l'eau fût assez profonde pour le sauver des récifs, il était peu probable qu'il fût capable de regagner la surface après une chute de cette hauteur, ou, en cas de réussite, de nager assez longtemps pour gagner la rive.

Pendant qu'il débattait dans son esprit le pour et le contre de l'entreprise, Hendrick sentait l'engourdissement gagner tout son corps, quoique de temps en temps il changeât de pied. La torture allait devenir intolérable ; il fallait aviser à un autre moyen de s'y soustraire. Hendrick étudia alors un moyen d'évasion par le haut de la cataracte.

Le rocher qui le retenait était en pointe et lisse ; il ne présentait qu'une seule petite saillie sur le côté. Hendrick l'utilisa pour changer de position, en y appuyant un de ses pieds, ce qui lui permit de se tenir droit et de se délasser un peu de l'attitude incommode qu'il avait gardée jusque-là. Dressé au-dessus de la cataracte, il vit qu'il était très près du bord, si près même qu'il eût pu franchir sans peine l'espace qui le séparait de la rive, assez basse à cet endroit. Mais, pour sauter, il fallait prendre un élan et, de ce rocher pointu et poli par les eaux, la chose était impossible. Amère dérision de la fortune ! Il ne semblait avoir rencontré cet asile inespéré que pour prolonger son agonie, rendue plus cruelle encore par la proximité de la terre de salut : à quelques pieds du port, il allait agoniser lentement, jusqu'à ce que la faim, la fatigue et le découragement lui

fissent lâcher prise pour aller se broyer sur les récifs.

La nuit se fit, très noire. Hendrick, qui avait songé d'abord qu'il n'avait plus rien à craindre des crocodiles, pensa tout à coup que ses compagnons pourraient bien passer à côté de lui et être précipités dans le gouffre sans qu'il les vît. En effet, le délai auquel il avait évalué son retour était écoulé depuis longtemps ; ses amis devaient le croire mort et avaient probablement pris le même chemin que lui, préférant courir le risque d'une mort prompte... Une mort prompte ! Qu'allait être la sienne, grand Dieu ! Le jeune homme laissa retomber sa tête sur sa poitrine. Sa famille, ses amis lui apparurent dans une vision rapide ; puis il lui sembla distinguer dans le fracas de l'eau des voix et des sanglots. Une sorte d'engourdissement s'empara de son esprit comme de son corps ; le désespoir qui commençait à l'envahir fit place à un état d'inertie dans lequel il perdit peu à peu conscience de ce qui l'entourait.

.....

Vers midi, Willem et Arend eurent enfin l'immense soulagement de voir apparaître sur la rive Congo, Hans et Macora, puis les Macololos, portant des cordes.

— Où est Hendrick ? crièrent à la fois les deux chasseurs.

— Quoi ! il n'est pas avec vous ? s'écria Hans.

— Il a descendu hier la rivière à la nage ; depuis, nous n'en avons plus de nouvelles, dit Willem.

Hans resta un instant pensif ; comme il se tournait vers Congo pour lui ordonner de questionner le chef, il vit les Macololos traîner un tronc d'arbre mort long d'une quinzaine de mètres, et l'attacher

solidement au bout de leurs cordes. Sauver ses amis était en effet le plus pressé pour le moment ; il alla se joindre aux indigènes. Ceux-ci, d'après les indications de Macora, fixèrent l'autre extrémité de la corde à de gros arbres, puis poussèrent le tronc dans le courant en le dirigeant de façon à ce qu'il passât à côté du rocher. Avec l'agilité de chats, les deux chasseurs y sautèrent à califourchon dès qu'il fut à leur portée, et les Macololos les tirèrent vers le bord, où ils grimpèrent jusqu'au sommet de la falaise, malgré leur faiblesse et leur fatigue.

La première chose qui frappa leurs regards fut le cadavre de l'éléphant ; l'animal avait enfin succombé à ses blessures. Mais ils étaient trop préoccupés du sort de leur ami pour se réjouir de ce spectacle ; ils voulurent se mettre immédiatement à sa recherche, bien qu'épuisés de faim et de fatigue. Ils se firent donc amener deux chevaux, donner quelques aliments, et se disposèrent à partir.

Pendant ces préparatifs, Macora fut mis au courant en quelques mots. En apprenant qu'Hendrick s'était jeté à la nage et qu'on ne l'avait pas revu depuis vingt-quatre heures, il secoua la tête.

— Vous ne reverrez jamais votre ami, dit-il. La Luize l'a jeté dans la cataracte, si les crocodiles ne l'ont pas dévoré.

Les jeunes gens frémirent.

— Peut-être a-t-il pu s'accrocher à quelque endroit ! s'écrièrent Arend et Willem. Cherchons...

Malgré la répugnance visible des Macololos pour un surcroît de fatigue qu'ils jugeaient bien inutile, les chasseurs se mirent en marche en suivant le bord de la rivière. A un peu plus d'un kilomètre de leur point de départ, voyant que la falaise s'abaissait,

Willem tira un coup de fusil et tous firent halte, tendant anxieusement l'oreille.

Le sôn éloigné d'une voix humaine leur répondit. Avec un cri de joie, oubliant toute fatigue, tous coururent vers la direction d'où elle semblait venir et, au bout de quelques instants de course rapide, Hans s'arrêta et appela de toute la force de ses poumons :

— Hendrick !

— Ici ! dit une voix à leurs pieds.

Ils se penchèrent sur le bord et virent le malheureux Hendrick cramponné à un roc au-dessus du gouffre, où le vertige seul aurait pu suffire à le précipiter. Lui lancer une corde et le hisser à terre fut l'affaire d'un instant.

— Une heure encore et vous ne m'auriez plus trouvé, dit-il. Et il tomba sans connaissance dans les bras de ses amis.

Tandis que les trois chasseurs s'occupaient du jeune homme, les Macololos étalaient les provisions dont ils s'étaient munis ; bientôt, les trois affamés purent rompre leur jeûne forcé et se racontèrent leurs souffrances et leurs angoisses.

Pendant que les Macololos festoyaient aux dépens du fatal éléphant qui avait causé toutes ces péripéties, Congo raconta aussi ses aventures.

Lorsque ses maîtres étaient partis à toute bride à la poursuite des girafes, il avait fait halte. Il les attendit pendant trois heures, croyant toujours qu'ils reviendraient à un endroit si commode pour établir leur camp. Au bout de ce temps, il comprit qu'une raison quelconque s'opposait à leur retour et il partit sur leurs traces. Il n'avancait que lentement, à cause du cheval de bât et, lorsque la nuit le surprit, il arrivait au cadavre de la girafe. Suivre

une piste dans l'obscurité était impossible, d'autant plus que la pluie qui se mit à tomber avec une violence extrême compliquait encore la tâche. Congo passa donc la nuit à cet endroit sans autre incident. Mais lorsque le jour reparut, il vit avec consternation que les traces étaient noyées complètement. Bonflair lui-même était à chaque instant en défaut. Pourtant, en se guidant d'après quelques vagues indices restés çà et là, il parvint à un endroit où il vit distinctement les traces de deux chevaux partant dans deux directions différentes. Il en suivit une à tout hasard et trouva au bout de quelque temps le cheval de Willem, broutant paisiblement, mais n'ayant ni selle ni bride. Congo le saisit sans trop de difficulté, lui improvisa un licou à l'aide d'une courroie qu'il emprunta aux paquets, et l'attacha à la selle du cheval de charge. Il rebroussa chemin en suivant toujours les traces du cheval et arriva à l'endroit où les éléphants avaient exécuté leur charge au sortir de la forêt et, enfin, au bord de la rivière. Là, sortant d'un fourré qui lui avait caché la mare, il fut aperçu par l'éléphant blessé qui menaça de le poursuivre. Obligé de prendre la fuite aussi vite qu'il fut possible au cheval de bât, il avait pourtant aperçu ses maîtres sur leur refuge au milieu de l'eau et avait compris du premier coup qu'il ne pouvait rien faire pour eux à lui seul. Il était donc reparti directement vers le camp et avait amené les Macololos sans s'accorder une minute de répit.

Macora avait voulu venir en personne pour diriger le sauvetage de ses amis. A leur arrivée, ils avaient trouvé l'éléphant mort, ce qui avait singulièrement facilité l'opération.

— Tout est bien qui finit bien, dit Arend. Mais maintenant que nous savons tous ce qui peut nous intéresser, je propose que nous prenions un peu de repos. Ce sera la première fois depuis trois jours, et Hendrick en a besoin plus que tout autre.

— C'est vrai, dit Willem. Allons dormir et ne récriminons pas contre la chance : nous avons perdu deux chevaux, c'est un malheur grave, mais l'aventure aurait pu finir beaucoup plus mal.

— Mes amis, bonne nuit, dit Hendrick ; je dors déjà à moitié.

Peu de temps après, le camp était plongé dans le plus profond silence : La nuit fut paisible, car l'endroit était loin de tout gué ou autre endroit accessible aux bêtes sauvages, et nulle visite importune ne troubla leur sommeil.

VII

LES SUITES D'UNE MÉPRISE

Le lendemain matin, la caravane reprit le chemin du hopo. Mocco accueillit ses maîtres avec de grands témoignages de joie.

— Moi bien inquiet en voyant vous partir avec Cafre, dit-il ; jamais vous avez eu si grand danger quand vous chassiez avec vieux Mocco, bien sûr.

— Vieux Mocco n'aurait empêché ni les éléphants ni la cataracte de se trouver dans notre chemin, répondit Willem, que les continuelles attaques du Boschiman agaçaient. Ainsi, laisse Congo tranquille.

Les chasseurs se reposèrent deux ou trois heures en examinant les progrès du hopo, auquel les Macololos n'avaient pas cessé de travailler en leur absence. Mais l'actif Willem constata qu'il faudrait encore au minimum deux semaines pour le terminer ; deux semaines d'oisiveté totale, puisque le chef avait recommandé expressément de ne pas tirer un seul coup de fusil dans le voisinage, de peur qu'il ne trahît leur présence. Faire perdre au

jeune homme tant de jours dans une expédition de chasse, c'était lui imposer autant de jours de supplice. Le même soir, il proposa à Hendrick une autre excursion vers une rivière dont Mocco lui avait parlé et qui, selon lui, coulait à une trentaine de kilomètres au nord-ouest.

Hendrick accepta avec empressement, et Congo fut requis de nouveau pour prendre soin du cheval de charge. Le lendemain, ils partirent au point du jour, espérant atteindre la rivière le même soir. Mais ils s'attardèrent à poursuivre une troupe d'élans qui se trouva sur leur chemin et, lorsque la nuit et la fatigue de leurs chevaux les obligèrent à établir leur camp, ils se trouvaient, suivant leur estimation, à huit kilomètres de leur but.

Le lendemain matin, ils se remirent en route ; mais ils parcoururent une quinzaine de kilomètres sans apercevoir de rivière. Dans l'après-midi seulement, ils trouvèrent un minuscule ruisseau sortant d'une mare.

— Suivons le cours d'eau, dit Hendrick ; ce doit être un tributaire de la rivière que nous cherchons, donc il nous y conduira.

— Tu as raison, dit Willem. Mais comme j'aperçois autour de la mare une grande quantité de traces d'animaux, je propose de rester ici jusqu'à demain matin : nous aurons certainement occasion de faire un bon coup de fusil.

— Bon, dit Hendrick, j'en suis. Mais alors creusons-nous chacun un trou pour nous mettre à l'affût, sinon nous perdrons notre temps.

Ils se mirent à l'œuvre aussitôt, tandis que Congo conduisait les chevaux à une petite distance, à l'abri de quelques buissons, et les entravait pour les laisser

paître. Les chasseurs eurent assez vite creusé leurs cachettes. Un peu avant la tombée de la nuit, ils rejoignirent le Cafre et firent un solide repas de viande d'élan, puis ils revinrent se cacher dans leurs fosses et attendirent dans une immobilité complète.

Les premiers animaux qui firent leur apparition furent des antilopes de petite espèce. Les chasseurs ne manquaient pas de provisions, ils laissèrent donc les gracieuses petites bêtes boire tout à leur aise. Mais tout à coup, une grande commotion se produisit dans le troupeau, suivie du bruit d'une chute dans l'eau : un léopard avait bondi sur l'une d'elles, l'avait saisie à la gorge, et les autres ayant disparu comme dans un éclair, les jeunes gens le virent jeter sa victime sur son dos pour l'emporter. Comme il tournait le flanc vers lui, Willem fit feu un peu au juger. Le coup était bon, cependant, car le léopard lâcha sa proie avec un rugissement furieux, se dressa sur ses pattes de derrière et fit ainsi quelques pas, puis il tomba.

Après quelques minutes de calme, les chasseurs virent surgir, de différents côtés, des hyènes et des chacals, sur lesquels ils jugèrent inutile de dépenser de la poudre.

— Ma foi, dit Hendrick à voix basse, au bout d'une heure, je ne vois pas le plaisir qu'il peut y avoir à écouter hurler et ricaner tous ces mangeurs de voiries. J'ai toutes les peines du monde à tenir mes yeux ouverts.

— Un peu de patience, dit Willem de même. Nous serons plus heureux tout à l'heure, car le pays m'a semblé très giboyeux.

Une autre heure se passa sans que rien d'important s'offrit à leurs fusils. Willem lui-même com-

mençait à perdre patience et il allait proposer à son compagnon de quitter leurs cachettes pour rejoindre Congo, quand des pas plus pesants que ceux de hyènes ou d'antilopes se firent entendre, se dirigeant vers la mare. Les yeux au niveau du sol, les chasseurs virent vaguement, dans l'obscurité, deux animaux de grande taille qui s'approchaient de l'eau.

— Des couaggas, murmura Willem, en s'efforçant de discerner à quelle espèce ils appartenaient.

— Je le crois, répondit Hendrick. Abattons-les; ce n'est pas grand'chose de bon, mais cela servira toujours à nous réveiller.

Ne sachant trop s'il se présenterait quelque meilleure pièce cette nuit-là, Willem tira. L'animal qu'il avait visé tomba pesamment, et, en se débattant, roula dans la mare. L'autre allait se détourner pour fuir, quand il fut atteint par la balle d'Hendrick. Pourtant, il prit le galop, et le chasseur croyait ne l'avoir blessé que légèrement, quand il entendit l'animal s'abattre avec un gémissement qui ne lui était pas inconnu, et qui n'était pas le cri du couagga.

Sans prononcer une parole, les deux jeunes gens sautèrent hors de leurs fosses et coururent vers l'animal tombé. Ils avaient le pressentiment d'avoir commis quelque grave bévue. Malgré l'obscurité, ils furent bientôt au fait.

— Un cheval ! s'écria Willem. Pas le mien, Dieu merci, ni le tien !

— Ta réflexion est assez égoïste, ami, dit Hendrick, car, de toute façon, ce cheval appartient à quelqu'un : je sens sur son dos les traces de la selle.

— C'est possible, grommela Willem, qui estimait son cheval autant que son fusil. En tout cas, je suis content que ce ne soit pas le mien.

Ils allèrent près de l'autre cheval qui se débattait toujours dans les eaux basses. Comme sa blessure était certainement mortelle, Willem lui tira un second coup qui termina ses souffrances.

Les deux chasseurs, fort intrigués de l'aventure, retournèrent près de Congo. La nuit se passa tranquillement, et le lendemain matin, après deux heures de marche, en suivant le cours du ruisseau, ils trouvèrent enfin la rivière qu'ils cherchaient. Ils résolurent d'y rester jusqu'au lendemain; Congo dessella et débrida les chevaux et les entrava de nouveau. Quant à leurs maîtres, ils s'étendirent à l'ombre d'un mokaala pour laisser passer les heures brûlantes de la journée. Fatigués de leurs courses, ils commençaient à s'endormir, quand les aboiments furieux de Bonflair et les appels de Congo les mirent sur pied brusquement. Une bande d'Africains, au nombre de quarante environ, les entourait; ils étaient armés, les uns de lances, les autres d'arcs et de flèches. En voyant l'attitude hostile des indigènes, les chasseurs sautèrent sur leurs fusils et se disposèrent à faire une vigoureuse résistance. Mais Congo accourut, se jeta devant eux, saisit leurs fusils qu'ils épaulaient déjà et les supplia de se rendre sans essayer de lutter.

— Du poison ! tout du poison ! bégayait-il hors de lui, comme s'il fût devenu fou.

Willem et Hendrick connaissaient trop bien les coutumes des indigènes pour ne pas comprendre : la moindre égratignure faite par des armes africaines tue plus sûrement que des balles de fusil, sans parler des souffrances atroces qui accompagnent ce genre de blessures ; et, quelle que fût leur bravoure, ils ne pouvaient s'attendre à sortir sains et saufs

d'une lutte contre quarante hommes. Ils suivirent donc le conseil de Congo et se rendirent. Quand le Cafre eut la certitude qu'il n'y aurait pas de bataille, il reprit possession de lui-même, et fut bientôt assez calme pour demander aux Africains les causes de leur étrange façon d'agir.

Un individu s'avança avec un air d'autorité, et dit, dans un langage que le Cafre seul put comprendre, que deux chevaux lui appartenant avaient été tués près d'une mare où ils allaient boire, qu'il avait la certitude que cet acte avait été commis volontairement, et qu'il était heureux d'avoir trouvé les hommes qui lui avaient fait cette injure et causé ce dommage.

Les chasseurs firent répondre, par leur interprète, qu'il n'y avait eu de leur part qu'une erreur qu'ils regrettaient beaucoup, et qu'ils étaient prêts à compenser ce dommage involontaire dans la mesure de leurs moyens.

Le chef fit répondre que c'était là tout ce qu'il désirait, et invita les chasseurs à le suivre à son village, pour parler des conditions.

Toute la troupe se mit en marche vers la rivière; mais, malgré le calme des indigènes, les jeunes gens comprirent, à la manière dont leur escorte les entourait, qu'ils étaient considérés comme prisonniers.

— Voilà qui est bien malheureux ! dit Hendrick. Il va falloir donner des choses dont il nous sera bien difficile de nous passer; car, selon toute apparence, ces nègres ne se contenteront pas de bagatelles. Ils vont peut-être exiger nos chevaux en échange des leurs.

— Eh bien, ils ne les auront pas, dit Willem d'un ton décidé.

— Tu oublies qu'ils sont déjà en leur pouvoir aussi bien que nous-mêmes.

Ils parcoururent un kilomètre et aperçurent un petit groupe de misérables huttes, d'où sortirent une nuée de femmes et d'enfants. C'était le kraal des Africains. Le chef prit place sur un siège qu'on lui apporta, appela Congo, et lui ordonna de servir de nouveau d'interprète. Après avoir écouté attentivement les paroles du nègre, Congo dit aux deux jeunes gens :

— Ces deux chevaux être d'immense valeur, car moi avoir reçu eux en présent d'un bon ami, un marchand d'esclaves portugais; rien au monde ne pouvoir remplacer eux, car eux avoir été les meilleurs chevaux du monde.

— Très bien, c'est entendu, dit Willem. Mais demande-lui combien il veut en compensation.

— Tous ces préliminaires ne sont pas pour rien, dit Hendrick, tandis que Congo transmettait cette question et écoutait la réponse. Nous aurons du mal à nous sortir de là sans être dépouillés de tout ce que nous avons.

— Ils feront bien de ne pas se montrer trop exigeants, s'ils veulent obtenir quelque chose, dit Willem.

— Ce serait très bien dit si nous avions la moindre volonté à dicter, dit Hendrick. Mais rappelle-toi qu'ils nous tiennent et qu'ils ont la force pour eux.

Congo se tourna vers eux à ce moment.

— Chef ordonner de dire à vous que moi avoir égards pour vous, puisque vous avoir agi par erreur et non par méchanceté, et que moi pas vouloir punir vous, ni même demander de compensation, car c'est impossible de compenser pareille perte.

— Mais ce n'est pas une réponse, cela, s'écria Willem, que toutes ces tergiversations commençaient à irriter prodigieusement. Demande-lui donc enfin ses conditions !

— Je le vois venir, dit Hendrick. Quant à ces deux inestimables coursiers, c'étaient deux malheureuses rosses trop usées pour suivre une caravane, et abandonnées par force.

Les pourparlers arrivèrent enfin à un terme.

— Lui demander chevaux à vous, armes et munitions, dit Congo.

— Pestel dit Willem, rien que cela ! Viens, Hendrick, inutile de perdre notre temps à écouter de pareils voleurs.

Tous deux se dirigèrent brusquement vers leurs chevaux. Mais, au moment où ils mettaient le pied à l'étrier, les noirs s'interposèrent. Une bagarre s'ensuivit, dans laquelle Willem et Hendrick se contentèrent d'appliquer vigoureusement leur poing sur tous ceux qui les touchaient. Mais quand on essaya de leur arracher leurs armes, ils se défendirent à coups de crosse, et malheureusement le chef lui-même fut renversé et piétiné. L'affaire se gâtait de plus en plus. Les jeunes gens ne voulaient pas tirer sur leurs assaillants, car la mort de deux ennemis n'eût fait qu'empirer encore la situation. L'issue du combat était donc des plus douteuses, quand un des Africains, plus rusé que ses compagnons, décida la victoire en faveur de sa tribu. Il saisit un de ces grands paniers en forme de cône dont les indigènes se servent pour attraper le poisson, et, passant derrière Willem, l'abattit sur sa tête. Plusieurs Africains le saisirent et s'y appuyèrent de tout leur poids. Le jeune homme fut renversé et maintenu solidement

à terre, tandis que d'autres lui liaient les pieds et les mains avec des courroies de peau d'hippopotame.

Pendant ce temps, Hendrick recevait un coup qui l'étourdissait et le laissait pour un moment incapable de lutter. L'instant fut mis à profit, et le chasseur bientôt couché et solidement attaché à côté de son ami. Congo était resté paisible spectateur du combat. Pourtant il partagea le sort de ses maîtres, et on l'entendit sous un arbre à quelques pas de là.

Willem reprenait peu à peu son calme. Maintenant que le sort en était jeté, qu'il était dépouillé de son fusil et prisonnier, il se considérait comme vaincu — tout grand capitaine peut l'être, c'est la fortune de la guerre — et étouffant toute velléité d'amour-propre, il songeait à un moyen de se tirer de là. Hendrick, remis de son étourdissement, enrageait, au contraire, à l'idée d'être prisonnier d'une bande de brutes.

Ce fut bien pis encore quand il fallut assister au partage de tout ce qu'ils possédaient, partage dans lequel le chef se fit adjuger la part du lion avec force gesticulations et discours.

— Oh ! que je puisse seulement en démolir quelques-uns ! gronda-t-il entre ses dents, et je serai satisfait !

— Inutile de penser à ça, baas Hendrick, dit Congo, qui avait réussi à ramper jusqu'auprès de ses maîtres. Maintenant que vous avoir combattu, nous devoir tous être tués.

— Tu crois cela sérieusement ? dit Willem.

— Oui, baas Will ; eux être des Cafres zoulous, des noirs très guerriers qui respecter pas hommes blancs. Eux pas pardonner que vous avoir frappé et renversé chef à eux.

— Mais s'ils veulent nous tuer, pourquoi ne le font-ils pas immédiatement ? dit Hendrick.

— Jamais eux exécuter condamnés près de kraal, dit Congo. Eux emmener nous à quelques kilomètres d'ici. Mais eux pas se presser cette fois, car chef être trop content d'avoir fusil à vous, et lui pas penser à autre chose d'ici quelque temps.

Le Cafre paraissait trop bien au courant des us et coutumes des noirs pour que les jeunes gens pussent conserver le moindre doute sur la vérité de ses paroles. Ils étaient condamnés, et leur mort n'était plus qu'une question d'heures et de genre de supplice.

— Pourtant, il me semble que tout espoir n'est pas encore perdu, dit Willem après un moment de silence. Nous ne sauverons pas nos chevaux et nos armes, c'est à peu près sûr ; mais pour nous... Qui sait !..

— Ma foi, j'ai vu la mort de bien près pendant vingt-quatre heures, dit Hendrick, et le salut est venu au moment où je croyais tout fini... Attendons et ouvrons l'œil. Il y a là-bas un indigène qui nous considère d'un drôle d'air, et je ne sais si je me trompe, mais sa figure ne m'est pas inconnue.

— Je l'ai déjà remarqué tout à l'heure, dit Willem, et je suis comme toi, il me semble l'avoir déjà vu quelque part... Eh ! parbleu ! c'est Sindo, l'usurpateur du trône de Macora !

— En effet, c'est lui, dit Hendrick. Mais il ne paraît pas nous regarder d'un œil très-bienveillant. Il pourrait pourtant nous être utile, s'il était reconnaissant, car il paraît ici tout à fait chez lui.

— Ça être Sindo, dit Congo, mais lui être pas si bête de vouloir aider vous, si lui se trouver en sûreté ici. Lui pas vouloir mettre lui une autre fois contre tout un kraal.

— Il ne sera pas le premier ingrat, ni le dernier, dit Willem. Tu as raison, Congo, car le voilà qui s'éloigne.

Pendant cette conversation, la nuit s'était faite. De grands feux avaient été allumés, et les gardiens de nos prisonniers étaient allés prendre leur repas avec leurs compagnons, se fiant à la solidité des courroies et des nœuds pour empêcher toute évasion. Les jeunes gens avaient pu s'assurer que la confiance de leurs geôliers n'était pas vaine, car, dès qu'ils s'étaient vus seuls, ils avaient essayé de rompre ou de détacher leurs liens, mais sans succès. On voyait que leurs attaches étaient l'œuvre de gens expérimentés, qui avaient atteint la perfection dans cet art, probablement aux dépens de leurs malheureux compatriotes vendus comme esclaves.

La nuit se passa sans que les Zoulous fissent attention à eux; Sindo depuis longtemps ne paraissait plus les voir. Une indifférence aussi complète ne laissa pas que d'inquiéter nos amis.

— Que trament-ils donc ? dit Willem. Peut-être ont-ils réfléchi aux conséquences probables du meurtre d'Européens.

— Oh ! que non ! baas Will, dit Congo. Eux avoir trop peur pour relâcher vous.

— En tout cas, ils ont une étrange manière de le montrer.

— Moi vouloir dire que eux avoir peur que vous raconter ce que eux avoir fait à vous. Nous falloir mourir.

Le ton résigné du Cafre en prononçant ces paroles montrait qu'il était fermement convaincu. En effet, la distance protégeait les Zoulous contre toute tentative de vengeance ; d'ailleurs la disparition de deux

Européens traversant le désert passerait forcément inaperçue, et comme le butin fait sur eux constituait pour les noirs une véritable fortune, l'affaire était claire.

La journée s'écoula sans amener le moindre changement. Aux nombreuses détonations qu'ils entendirent, les captifs comprirent que les Zoulous s'exerçaient avec leurs armes. Quant à Sindo, il avait disparu. Enfin, vers le soir, un grand mouvement se fit dans le kraal. Des hommes portant des torches se promenaient partout : des préparatifs se faisaient pour quelque grand événement. Les chevaux des jeunes gens furent sellés; puis un groupe de Zoulous vint détacher les liens qui serraient les jambes des prisonniers. Tous trois se levèrent enfin, et ce changement de position leur sembla sur le moment un soulagement véritable; mais on leur laissa les mains attachées, et comme le soleil ardent auquel ils avaient été exposés tout le jour avait racorni les lanières de peau fraîche, leurs mains, surtout celles d'Hendrick, étaient gonflées et meurtries, et leur causaient une horrible torture. On conduisit les trois captifs derrière le chef qui était monté sur le cheval de Willem, et maniait avec une joie puérile le fusil du chasseur. Deux porteurs de torches le précédaient. Derrière les prisonniers venaient leurs chiens tenus en laisse par les noirs, et enfin les hommes de la tribu, portant des torches.

— Congo, demande-leur où ils nous mènent, dit Willem.

Le Cafre interrogea un des indigènes, mais un grognement fut la seule réponse qu'il obtint.

— Moi pouvoir dire sans personne, dit Congo; eux mènent nous pour mettre à mort.

Une idée traversa l'esprit de Willem.

— Demande après Sindo, dit-il au Cafre. Puisqu'il ne fait rien pour nous après le service que nous lui avons rendu, qu'au moins il lui arrive quelque désagrément pour payer son ingratitude. Je verrais la chose avec un certain plaisir.

Congo demanda donc Sindo assez haut pour que le chef pût entendre. Aussitôt il se retourna sur sa selle, passa une rapide inspection de sa suite, et ne voyant pas l'individu en question, il s'arrêta et posa plusieurs questions à ses hommes.

— Chef être juste comme vous, baas Will, dit Congo. Lui demander où Sindo être, et vouloir savoir.

Après un colloque assez animé, le chef tourna bride vers le kraal, dont on était éloigné de plus d'un demi-kilomètre. Les prisonniers et leurs gardiens restèrent au même endroit.

Au bout d'une heure, le chef revint dans une fureur extrême. Il interpella violemment ses hommes, puis se remit à la tête de la troupe qui reprit sa marche.

— Lui jurer que tuer demain ce maudit chien de Sindo, dit le Cafre.

— J'espère qu'il tiendra parole, dit Willem.

On arriva à un endroit que les chasseurs n'eurent pas de peine à reconnaître : c'était là qu'ils avaient été faits prisonniers. Le chef, se tournant alors vers la troupe, fit une harangue que Congo fut chargé de traduire. Il disait que deux étrangers blancs avaient, par méchanceté, tué deux de ses chevaux, les plus beaux animaux du monde entier ; qu'ils avaient refusé d'accorder les dédommagements qu'il demandait ; bien plus, qu'ils l'avaient attaqué, frappé et renversé, lui, le chef de la tribu, en présence de tout

son peuple, et que son propre avis, qui était aussi celui des plus sages de sa nation, était qu'ils avaient mérité la mort ; ils seraient par conséquent tués avec leurs propres armes sur le lieu même où ils avaient commis ce crime.

— Bien, dit Willem quand le Cafre eut terminé son rapport. Dis-lui maintenant que nous lui donnerons tout ce qu'il nous a pris, et que nous lui enverrons en plus une forte somme, s'il nous laisse la vie sauve, et nous rend notre liberté.

Congo s'acquitta de sa commission. Mais le chef fit répondre qu'il ne pouvait se fier à la parole d'hommes blancs, qu'il était sûr qu'une fois libres, ils ne songeraient plus qu'à se venger, et qu'ils allaient être mis à mort.

Willem essaya encore de parlementer. Mais les noirs se mirent à crier tous ensemble pour étouffer sa voix. Sur un ordre du chef, ils furent adossés chacun à un arbre et attachés solidement. Puis les Zoulous entamèrent des discussions qui montrèrent aux condamnés que les membres de cette cour martiale ne savaient pas très nettement ce qu'ils voulaient faire.

— Mourir ainsi ! dit Hendrick qui était resté muet depuis leur départ du kraal... Non, je ne puis le croire... C'est horrible !

— Moi content de pas être obligé de voir pleurer père à vous, et petite demoiselle Mina et Trude, dit le fidèle Cafre.

— Willem ! dit Hendrick, es-tu donc insensible ? Tout cela n'est-il pas un épouvantable cauchemar ? Réponds-moi !

— Non, je ne suis pas insensible, dit Willem d'un air sombre. Je tiens à la vie autant que tu peux y

tenir toi-même. J'ai le cœur brisé quand je songe à mon père et à son chagrin ; de plus, l'idée de la mort stupide qui nous attend m'ôte toute résignation à un sort que je ne puis cependant éviter... Oh ! ajouta-t-il les dents serrées avec rage, que ne puis-je être détaché seulement cinq minutes. Fourbe ! scélérat ! tu saurais comment je m'appelle !

Les Zoulous semblaient être enfin d'accord, car le chef prit sa distance, épaula le fusil de Willem et tâcha de viser le chasseur. Mais les captifs furent stupéfaits en entendant une détonation et le voyant tout à coup s'abattre sur le sol, tandis que le bruit d'une lutte et enfin un cri de guerre se faisaient entendre derrière la foule qui leur cachait l'horizon. En un clin d'œil le désordre fut à son comble, et dans la mêlée furieuse qui suivit, ils ne purent reconnaître les assaillants à l'intervention desquels ils devaient la vie. Tout à coup, deux blancs se précipitèrent vers eux en jetant un cri : c'étaient Arend et Hans.

— Mes amis, vous arrivez au bon moment, s'écria Willem, tandis que son frère coupait, non sans peine, les courroies qui le martyrisaient. Mais par quel miracle ?

— Sindo est venu nous avertir de ce qui se passait, et nous sommes partis en toute hâte, dit Arend. Bon, voilà Macora et ses Macololos qui vous vengent. Empêchons d'abord le massacre complet de ces brutes, quoique...

Ce ne fut pas une petite affaire que d'arrêter les Macololos ; dans leur haine contre les Zoulous, ils voulaient les mettre tous à mort et aller incendier le kraal ennemi, et il fallut que Willem usât de toute son influence sur le chef pour obtenir qu'on se contenterait du succès obtenu jusque-là.

Tout ce qui appartenait aux chasseurs ayant été retrouvé sur le champ de bataille, Macora permit aux survivants — bien à regret, il faut l'avouer — de s'éloigner sans être molestés davantage.

La nuit était trop avancée, et les Macololos trop las, pour qu'on pût songer à retourner au holo avant le jour. Des feux furent allumés, et les trois prisonniers miraculeusement sauvés purent assouvir leur faim avec les provisions apportées par leurs amis.

— Alors c'est par Sindo que vous avez su ce qui nous était arrivé ? demanda Willem sans pour cela perdre une bouchée.

— Oui, dit Hans. Ce matin il est arrivé au camp, épuisé de fatigue tant il avait fait diligence, et il nous a informés que vous étiez en danger d'être mis à mort par une tribu de Zoulous. Nous sommes partis immédiatement, et vous voyez que nous sommes arrivés à l'heure.

— Ma foi oui, dit Willem. Et moi qui l'appelais ingrat et traître ! Je ne songeais qu'à lui faire faire un mauvais parti par ses nouveaux concitoyens.

— Tes désirs de vengeance nous ont pourtant sauvés, dit Hendrick. Si tu n'avais pas demandé où était Sindo, notre exécution aurait eu lieu une heure plus tôt, et nos amis n'auraient plus trouvé que nos cadavres... Mais où est-il, le brave Macololo, que je le remercie.

— Il est resté au camp, dit Arend, car il ne pouvait plus se tenir debout ; vous le verrez demain. Maintenant, camarades, assez causé, je vous prie. Nous allons frictionner vos mains que je vois dans un piteux état, puis nous dormirons, car vous en avez grand besoin aussi.

Ainsi fut fait, et au premier rayon de soleil, la troupe quitta ce lieu si fécond en aventures tragiques.

Mocco fut le premier à leur souhaiter la bienvenue à leur arrivée, et témoigna une joie incohérente.

— Vous sauvés ! merci, mon Dieu ! s'écria-t-il. Mais pourquoi cet âne de Congo vous a-t-il pas tirés des pattes de brutes Cafres ? Moi reconnais bien là sa bêtise !

— Toi, malin, pouvoir délivrer eux si toi avoir été ficelé comme une saucisse ? dit Congo.

— Moi aurais pas laissé ficeler moi comme une saucisse, car moi suis pas un âne.

— Allons ! encore ! dit Hans... Ane ou saucisse, Congo a fait ce qu'il pouvait. Une autre fois, Mocco, tu lui enseigneras la façon de battre d'un seul coup cent Zoulous, et alors tout ira bien.

— Moi jamais perdrai temps à essayer d'apprendre quelque chose à lui, lui a tête de bois, dit le Boschiman.

Le service que Sindo avait rendu à Willem rétablit le proscrit dans toutes les bonnes grâces de Macora. Il fut invité à revenir demeurer avec sa tribu, invitation qu'il accepta avec autant d'empressement que de reconnaissance, et il fut convenu que dès qu'il en serait capable, il irait chercher sa famille et ce qu'il possédait.

VIII

LE HOPO

Willem était guéri, cette fois, du goût des aventures de chasse. Il comprit qu'étant venu tout exprès pour capturer deux girafes, il avait tout intérêt à éviter ce qui pouvait retarder ou compromettre l'exécution de son dessein. Deux fois, il avait échappé à une mort terrible ; il ne fallait plus tenter la fortune, qui, à la fin, pouvait se lasser. Macora accepta son offre d'aider à la construction du hopo, et tout le monde se remit à la besogne, qui avança rapidement.

La trappe devait consister en deux hautes et solides barrières qui se rejoignaient à un bout, de manière à former un V dont chaque branche aurait un kilomètre et demi de long. Seulement, le point où ces branches devaient joindre était laissé ouvert, et assez largement pour permettre aux plus gros animaux de passer ; au delà était un fossé long de douze mètres, large de cinq et profond de trois ; de lourds troncs d'arbres furent placés sur ses bords, les dé-

passant légèrement, afin d'empêcher toute évasion des animaux tombés dans la fosse. Les palissades qui y aboutissaient furent construites avec des troncs extrêmement forts, et on les fit assez élevées pour déjouer toute tentative de les franchir. Enfin, rien ne fut négligé pour assurer le succès de l'entreprise.

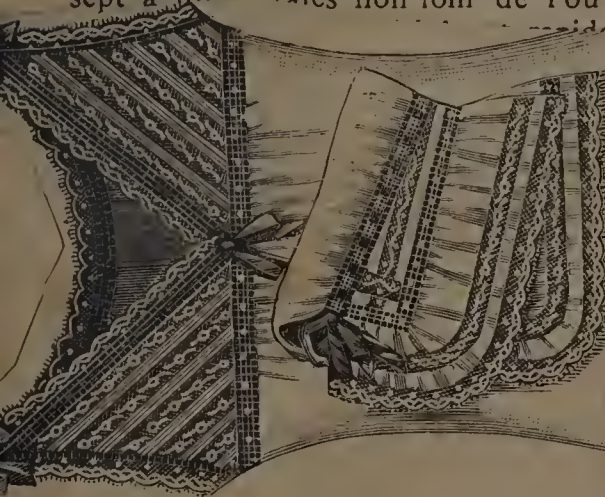
Lorsque Macora jugea l'œuvre parfaite, il annonça aux jeunes gens que l'on organiserait dès le lendemain une battue dans la forêt de mimosas. Il en régla sur-le-champ les dispositions. Les chasseurs devaient se partager en deux camps : les uns, conduits par Willem, Hendrick et lui-même, passeraient par la gauche, tandis que Hans, Arend et le principal chasseur et guerrier de la tribu après Macora prendraient par la droite avec les autres. L'aire à envelopper pouvait être évaluée à quatre kilomètres de long sur trois de large. Les chiens devaient naturellement être de la partie.

Le plan de Macora fut exécuté de point en point, Les chasseurs blancs montèrent à cheval le matin suivant, et renforcés des Macololos montés sur leurs bœufs, ils s'échelonnèrent sur les lisières du bois, afin de barrer le passage au gibier qui tenterait de s'en échapper dans toute direction autre que l'ouverture du hopo.

La seconde bande de chasseurs entra à pied dans le bois, et tous, chiens et gens, semblèrent rivaliser de cris perçants et d'agitation. Le résultat de tout ce vacarme ne se fit pas attendre. Au milieu du fracas et du froissement des branches cassées et des feuilles arrachées on entendit bientôt le barrit de l'éléphant, puis des rugissements de lion et le cri des babouins, enfin, l'horrible ricanement des hyènes. Macora avait recommandé aux chasseurs qui gardaient les

issues de se tenir toujours un peu en arrière de la première ligne des rabatteurs. Sans bien en comprendre les motifs, les jeunes gens s'étaient conformés à ses instructions. Bien leur en prit : une troupe d'éléphants déboucha tout à coup de la forêt, à quelques mètres devant eux et se dirigea droit vers la plaine. Nul ne les inquiéta, car on ne se souciait pas de les voir dans le hopo qu'ils eussent brisé. Quelques zèbres sortirent également sans être inquiétés davantage. Mais les chasseurs se trouvèrent dans un réel danger quand un troupeau considérable de buffles fit irruption dans la plaine. Heureusement pour eux, le gros du troupeau sortit beaucoup plus haut que leur ligne, et il ne passa dans leurs rangs que quelques individus isolés. Pourtant ils n'échappèrent à leurs terribles cornes que par une course furieuse.

Cette alerte passée, ils reprirent leur poste et eurent enfin la joie de voir sortir une compagnie de sept à huit girafes non loin de l'ouverture de la



...idement vers la
un moment
t de la palis-
Surexcité par
ans les flancs
our barrer le
virent bientôt
piser celle des
ussèrent che-
nâchoires du

'entrée, et l'at-
s sortaient du
: alors, à l'in-



passant légèrement, afin d'empêcher toute évasion des animaux tombés dans la fosse. Les palissades qui y aboutissaient furent construites avec des troncs extrêmement forts, et on les fit assez élevées pour déjouer toute tentative de les franchir. Enfin, rien ne fut négligé pour assurer le succès de l'entreprise.

Lorsque Macora jugea l'œuvre parfaite, il annonça aux jeunes gens que l'on organiserait dès le lendemain une battue dans la forêt de mimosas. Il en régla sur-le-champ les dispositions. Les chasseurs devaient se partager en deux camps : les uns, conduits par Willem, Hendrick et lui-même, passeraient par la gauche, tandis que Hans, Arend et le principal chasseur et guerrier de la tribu après Macora prendraient par la droite avec les autres. L'aire à envelopper pouvait être évaluée à quatre kilomètres de long sur trois de large. Les chiens devaient naturellement être de la partie.

Le plan de Macora fut exécuté de point en point, Les chasseurs blancs montèrent à cheval le matin suivant, et renforcés des Macololos montés sur leurs bœufs, ils s'échelonnèrent sur les lisières du bois, afin de barrer le passage au gibier qui tenterait de s'en échapper dans toute direction autre que l'ouverture du hopo.

La seconde bande de chasseurs entra à pied dans le bois, et tous, chiens et gens, semblèrent rivaliser de cris perçants et d'agitation. Le résultat de tout ce vacarme ne se fit pas attendre. Au milieu du fracas et du froissement des branches cassées et des feuilles arrachées on entendit bientôt le barrit de l'éléphant, puis des rugissements de lion et le cri des babouins, enfin, l'horrible ricanement des hyènes. Macora avait recommandé aux chasseurs qui gardaient les

issues de se tenir toujours un peu en arrière de la première ligne des rabatteurs. Sans bien en comprendre les motifs, les jeunes gens s'étaient conformés à ses instructions. Bien leur en prit : une troupe d'éléphants déboucha tout à coup de la forêt, à quelques mètres devant eux et se dirigea droit vers la plaine. Nul ne les inquiéta, car on ne se souciait pas de les voir dans le hopo qu'ils eussent brisé. Quelques zèbres sortirent également sans être inquiétés davantage. Mais les chasseurs se trouvèrent dans un réel danger quand un troupeau considérable de buffles fit irruption dans la plaine. Heureusement pour eux, le gros du troupeau sortit beaucoup plus haut que leur ligne, et il ne passa dans leurs rangs que quelques individus isolés. Pourtant ils n'échappèrent à leurs terribles cornes que par une course furieuse.

Cette alerte pas
ent enfin l

JUPON leur poste et
mpagnie de

ture de la
ent vers la
in moment
de la palis-
urexcité par
ns les flancs
our barrer le
irent bientôt
oiser celle des
oussèrent che-
nâchoires du

'entrée, et l'at-
s sortaient du
t alors, à l'in-



passant légèrement, afin d'empêcher toute évasion des animaux tombés dans la fosse. Les palissades qui y aboutissaient furent construites avec des troncs extrêmement forts, et on les fit assez élevées pour déjouer toute tentative de les franchir. Enfin, rien ne fut négligé pour assurer le succès de l'entreprise.

Lorsque Macora jugea l'œuvre parfaite, il annonça aux jeunes gens que l'on organiserait dès le lendemain une battue dans la forêt de mimosas. Il en régla sur-le-champ les dispositions. Les chasseurs devaient se partager en deux camps : les uns, conduits par Willem, Hendrick et lui-même, passeraient par la gauche, tandis que Hans, Arend et le principal chasseur et guerrier de la tribu après Macora prendraient par la droite avec les autres. L'aire à envelopper pouvait être évaluée à quatre kilomètres de long sur trois de large. Les chiens devaient naturellement être de la partie.

Le plan de Macora fut exécuté de point en point. Les chasseurs blancs montèrent à cheval le matin suivant, et renforcés des Macololos montés sur leurs bœufs, ils s'échelonnèrent sur les lisières du bois, afin de barrer le passage au gibier qui tenterait de s'en échapper dans toute direction autre que l'ouverture du hopo.

La seconde bande de chasseurs entra à pied dans le bois, et tous, chiens et gens, semblèrent rivaliser de cris perçants et d'agitation. Le résultat de tout ce vacarme ne se fit pas attendre. Au milieu du fracas et du froissement des branches cassées et des feuilles arrachées on entendit bientôt le barrit de l'éléphant, puis des rugissements de lion et le cri des babouins, enfin, l'horrible ricanement des hyènes. Macora avait recommandé aux chasseurs qui gardaient les

issues de se tenir toujours un peu en arrière de la première ligne des rabatteurs. Sans bien en comprendre les motifs, les jeunes gens s'étaient conformés à ses instructions. Bien leur en prit : une troupe d'éléphants déboucha tout à coup de la forêt, à quelques mètres devant eux et se dirigea droit vers la plaine. Nul ne les inquiéta, car on ne se souciait pas de les voir dans le hopo qu'ils eussent brisé. Quelques zèbres sortirent également sans être inquiétés davantage. Mais les chasseurs se trouvèrent dans un réel danger quand un troupeau considérable de buffles fit irruption dans la plaine. Heureusement pour eux, le gros du troupeau sortit beaucoup plus haut que leur ligne, et il ne passa dans leurs rangs que quelques individus isolés. Pourtant ils n'échappèrent à leurs terribles cornes que par une course furieuse.

Cette alerte passée, ils reprirent leur poste et eurent enfin la joie de voir sortir une compagnie de sept à huit girafes non loin de l'ouverture de la trappe. Mais elles se dirigèrent rapidement vers la plaine. Il y eut alors chez les chasseurs un moment d'angoisse : si elles dépassaient le bout de la palissade, elles étaient perdues pour eux. Surexcité par l'anxiété, Willem planta ses éperons dans les flancs de son cheval et bondit en avant pour barrer le passage. Hendrick l'imita. Les girafes virent bientôt que la voie qu'elles suivaient allait croiser celle des chasseurs ; elles s'effrayèrent et rebroussèrent chemin pour s'engager entre les larges mâchoires du hopo, seul espace qu'elles vissent libre.

Les chasseurs s'avancèrent jusqu'à l'entrée, et l'atteignirent au moment où les rabatteurs sortaient du bois, précédés par les chiens. Ils virent alors, à l'in-

térieur du piège, une masse mouvante d'animaux de toutes sortes, se pressant, se poussant au milieu d'un vacarme assourdissant vers l'extrémité du hopo, où ils espéraient trouver une issue. En tête fuyaient les girafes, dont les longs cous dominaient de haut la foule. Malheureusement, deux éléphants et un rhinocéros s'étaient pris avec les autres; c'étaient des captures encombrantes, qui ne pouvaient même que compromettre le succès de la chasse. Aussi, les jeunes gens poussèrent-ils un soupir de soulagement en voyant les éléphants faire une brèche dans la palissade et s'échapper à travers la plaine. Plusieurs zèbres prirent le même chemin; on les laissa partir sans regret. Les girafes étaient trop loin en avant pour pouvoir profiter de cette porte ouverte; elles étaient parvenues à l'endroit où les barrières se rapprochaient, resserrant encore la foule compacte qui n'avancait plus que lentement. Derrière eux, la troupe des chasseurs et des chiens approchait toujours.

Les Macololos, surexcités, poussaient des cris discordants et se démenaient comme une horde de démons, pour voir plus tôt la multitude de victimes précipitées dans la fosse.

Chose étrange, ces hommes si doux, si sociables, n'avaient plus qu'une idée : voir du sang, contempler l'agonie de leurs victimes. La folie du carnage avait même gagné nos jeunes chasseurs comme une contagion, surtout Willem, et ils s'élançaient maintenant en avant avec autant d'ardeur que le plus frénétique de leurs Africains, franchissant, sans même y jeter un regard, les corps des nombreux animaux écrasés par la foule d'animaux plus puissants qu'eux-mêmes. Ils atteignirent l'arrière-garde,

et durent enfin s'arrêter derrière le troupeau, masse pressée, dont s'échappaient des beuglements, des bêlements, des grognements, où chacun s'efforçait de sauter par dessus son voisin, se débattait contre ceux qui le broyaient, ruait, frappait sans pouvoir avancer. Quand la fosse fut pleine, les derniers captifs la franchirent sur les corps de leurs malheureux compagnons et gagnèrent la plaine. Les chasseurs purent alors s'approcher de la trappe et virent un spectacle horrible : des antilopes, des gazelles, empilées les unes sur les autres, embrochées dans des cornes, étouffaient et se débattaient désespérément. Les rugissements d'un lion, que leur poids écrasait, dominaient leurs cris. Une des victimes était particulièrement terrible pour ses voisins : c'était l'énorme rhinocéros blanc, qui s'était précipité un des derniers dans la fosse. Chaque fois qu'il faisait un effort pour se dégager, un bruit d'os brisés et de râle montait du fond, puis, nombre de voix se taisaient tout à coup. Plusieurs girafes se débattaient dans son voisinage. Craignant pour elles, Willem visa l'œil du rhinocéros et fit feu; l'animal eut encore quelques spasmes, puis resta immobile. Alors, tout le monde se mit à l'œuvre pour vider la trappe, afin de dégager, le plus vite possible, les jeunes girafes. Les antilopes et tout le petit gibier en général, furent tirés à l'aide de courroies munies de nœuds coulants. On arriva bientôt à une jeune girafe, qui fut examinée avec un intérêt touchant au délire. Hélas ! elle avait la colonne vertébrale brisée.

Une autre girafe, un grand mâle, était maintenant en partie dégagée, mais elle ruait et se démenait de manière à briser tout ce qu'elle pouvait atteindre : Hendrick la calma définitivement d'une

balle dans la tête. Le déblaiement continuant avec activité, on aperçut la tête et le cou d'une autre girafe, dont le corps disparaissait complètement sous un amas d'animaux plus gros qu'elle. A leur grande joie, les chasseurs virent qu'elle était bien vivante. Toutes les précautions imaginables furent prises pour la sortir saine et sauve de la fosse ; et, quand elle fut dehors, deux courroies furent fixées à son cou pour prévenir toute tentative de fuite. Mais lorsqu'elle fut posée sur ses pieds, les chasseurs virent, au premier coup d'œil, qu'elle souffrait de quelque chose de plus que la peur ; quand ils furent parvenus à la tenir immobile, ils remarquèrent qu'un de ses pieds de devant ne posait pas sur le sol et se balançait çà et là au moindre mouvement ; la pauvre bête avait la jambe cassée. Willem en ressentit d'autant plus de regret qu'elle était superbe, âgée au plus de deux mois, et que, par conséquent, elle réunissait toutes les conditions requises. Mais, telle quelle, il était impossible de l'emmener, et tout ce qu'on put faire en sa faveur fut de terminer ses souffrances en lui tirant un coup de fusil.

Willem était consterné. Il laissa ses compagnons achever de vider la trappe avec l'aide des Macololos, et ceux-ci, à leur tour, ne cachèrent pas leur découragement quand ils virent que sept girafes, qu'on tira successivement, avaient toutes le cou brisé. Macora les consola un peu en leur faisant dire que, malgré cet échec, il était sûr que le hopo n'avait pas été construit en vain, car il pourrait servir encore dans un autre temps : sous deux ou trois jours, d'autres girafes viendraient dans le bois des mimosas, et l'on pourrait peut-être, dans une huitaine, renouveler la battue.

Avec un profond soupir, les chasseurs essayèrent de se résigner à l'attente et d'espérer un peu ; mais ils se demandaient s'ils trouveraient aisément d'autres girafes aussi jeunes et aussi belles que les deux qui gisaient mortes à leurs pieds. Quant aux Macololos, ils étaient ravis de leur chasse ; outre l'abondance et la variété de viande fraîche quelle leur procurait, elle allait leur permettre de faire de riches provisions de biltong.

Dès le lendemain, de longues courroies, attachées à des pieux plantés en terre, furent couvertes de bandes de viande, tandis que les buissons et les arbres de petite taille qui se trouvaient dans le voisinage étaient ornés de festons et de guirlandes de même nature. Pour faire ces conserves, les Africains tirèrent dans chaque animal que les parties les plus délicates, et portèrent le reste au-delà du camp, où les vautours, les hyènes et les chacals eurent bientôt fait tout disparaître. Trois jours après cette battue, tout ce qui restait des animaux massacrés était la viande sèche pendant aux arbres, et quelques os polis éparpillés dans la plaine.

Macora ne s'était pas trompé : quatre jours après, des traces nouvelles furent découvertes, et, à en juger par la direction et le nombre, il était certain qu'une famille de girafes, composée de jeunes et d'adultes, avait élu domicile dans le bois de mimosas.

Cette découverte ramena la joie chez les chasseurs, et la veille du jour fixé pour la nouvelle expédition, ils invitèrent le chef et son principal guerrier à partager avec eux leur dernière bouteille de Schiedam, pour fêter dignement la belle journée qui s'annonçait. Tandis qu'ils devisaient gaîment, jouissant par

anticipation de leur victoire, Congo annonça que Sindo demandait à parler au chef.

Sindo avait été quelques jours absent ; on se souvient qu'il était allé sur le territoire des Cafres-Zoulous, pour ramener sa femme et ses enfants qui avaient pris la fuite aussitôt après son départ et s'étaient cachés dans les bois. Il rentrait à l'instant, ayant réussi dans son dessein, mais il apportait de graves nouvelles.

— J'ai vu Mosélékatse, dit-il, quand Macora l'eut invité à parler. Le chef des Zoulous l'a informé que tu es revenu, et que tu as dérobé à l'ami de Mosélékatse des captifs, des chevaux et des armes. Mosélékatse a envoyé aussitôt une nombreuse troupe de guerriers pour capturer Macora et son peuple, ou les chasser du monde. J'ai pu les devancer pour t'avertir de leur approche ; je crois que d'ici deux ou trois heures nous les verrons paraître.

— Voilà ce que j'avais craint, dit Macora d'un air grave. Que six guerriers partent à l'instant pour voir où ils sont.

— Baas Will, ajouta Congo après avoir rempli ses fonctions d'interprète, ce qui étonner Macora, c'est que eux avoir laissé nous si longtemps tranquilles. Chef des Zoulous jamais pardonner d'avoir repris chevaux et fusils et d'avoir blessé lui.

— Et tout ça, c'est pourtant conséquence de bêtise à toi, dit Mocco d'un air méprisant.

— Ce n'est pas l'heure de discuter cela, dit Arend. Allez plutôt, l'un et l'autre, préparer notre départ, car il est certain que nous n'allons pas tarder à lever le camp.

Les deux serviteurs obéirent ; les jeunes gens et Macora reprirent place auprès du feu : rien ne pou-

vait se décider avant le retour des éclaireurs Macololos. La nuit se passa ainsi, sans que personne ressentit la moindre envie de dormir, tant chacun était tourmenté par l'incertitude. Enfin, au point du jour, les éclaireurs revinrent et annoncèrent que les guerriers de Mosélékatse avaient campé à cinq kilomètres de là, et qu'ils seraient sur eux dans une heure.

Arend et Hendrick sautèrent aussitôt sur leurs chevaux et partirent au grand galop dans la direction de l'ennemi pour faire une reconnaissance. En leur absence, tous les Macololos se mirent activement à faire leurs préparatifs pour fuir ou combattre. Une demi-heure après, les deux jeunes gens revinrent : ils avaient rencontré une troupe de trois cents hommes armés qui approchaient.

— Il n'y a pas le moindre doute sur leurs intentions, dit Hendrick. Nous nous sommes avancés à trois cents mètres d'eux ; dès qu'ils nous ont aperçus, ils se sont mis à crier et à courir, et quand nous avons tourné bride, ils nous ont lancé plusieurs javelots.

— Alors, plus tôt nous partirons, mieux cela vaudra, dit Hans. Ils sont trop nombreux pour que nous puissions songer sérieusement à leur tenir tête.

— Macora ne semble pas de cet avis, dit Willem. Voyez, il fait des préparatifs comme pour un combat acharné. Congo, demande-lui s'il pense que nous puissions chasser l'ennemi.

Le Cafre obéit.

— Baas Will, dit-il, lui dire que personne pouvoir chasser guerriers de Mosélékatse, excepté quand avoir beaucoup plus de guerriers que lui.

— Mais alors, est-ce qu'il veut rester ici pour

faire exterminer ses hommes jusqu'au dernier ? dit Arend.

Congo traduisit cette nouvelle question au chef.

— Lui dire que fera juste comme vous voulez, baas Will.

— Alors partons, et lestement, dit Willem. Nous ne souffrirons jamais qu'un seul des leurs perde la vie à cause de nous.

On se mit donc en route sans plus de retard, et telle fut la précipitation du départ, que les pauvres Macololos furent obligés d'abandonner toutes les provisions de biltong qu'ils avaient pris tant de peine à préparer.

Il était temps : Willem et Hendrick, restés en arrière pour observer l'ennemi, virent bientôt les Matabélés envahir l'endroit qu'ils venaient de quitter ; ils purent entendre leurs cris de fureur et voir leurs gestes menaçants en trouvant le camp évacué.

Fixés tout à fait sur les dispositions des Matabélés, ils éperonnèrent leurs chevaux et rejoignirent Macora et ses guerriers.

IX

LA RETRAITE

— Baas Will, dit Congo qui avait écouté une conversation du chef avec ses hommes, Macora dire que lui croire que Matabélés se contenter d'avoir chassé lui encore une fois de camp, et que lui pouvoir retourner tranquillement dans village.

— Hum l fit Willem, voilà une modération dont je ne les crois guère capables, d'après ce qu'on m'a raconté d'eux.

— En effet, car voilà plus de trois heures que nous fuyons devant eux, dit Arend. Mon idée est qu'ils veulent en venir à un combat.

— C'est également mon avis, dit Hendrick.

L'événement donna raison aux chasseurs. Macora avait constamment laissé en arrière des éclaireurs chargés d'observer l'ennemi; d'heure en heure ils rejoignaient la troupe avec des renseignements qui ne variaient jamais: l'ennemi avançait rapidement. Deux d'entre eux, qui avaient pu approcher assez près pour comprendre leurs paroles, rapportèrent

enfin que les poursuivants n'étaient qu'une troupe détachée d'une armée considérable chargée d'étendre la domination de Mosélékatse vers l'ouest.

— Demande à Macora ce qu'il compte faire, dit Hendrick à Congo, qui venait d'expliquer à ses maîtres les paroles du Macololo.

— Baas, dit Congo après avoir obtenu la réponse demandée, peuple de Mosélékatse est plus puissant peuple du sud; Mosélékatse commander à cinq mille guerriers très cruels, et lui ordonner de pas faire quartier aux ennemis. Alors Macora ne pas pouvoir faire guerre contre lui, bien que guerriers à lui être très braves, eux trop peu; eux devoir alors être tués, femmes aussi et enfants, ou devenir esclaves pour conduire bétail des Matabélés.

— Mais que compte-t-il faire ? répéta Arend.

— Lui emmener tout peuple, et bétail, beaucoup plus loin, comme lui avoir fait il y a des années.

— Au fait, il a peut être raison, dit Hans. Puisque par ce moyen il a déjà assuré son indépendance pendant plusieurs années, il réussira encore cette fois, j'espère.

On atteignit sans encombre le kraal des Macololos. Là, le bétail fut rapidement rassemblé par les hommes, tandis que les femmes et les enfants attachaient ou empaquetaient les ustensiles, les dents d'éléphant, en un mot, tout ce qui pouvait être emporté dans un départ aussi précipité. Puis chacun se chargea d'un fardeau et l'on se mit en route; les femmes et les enfants ouvraient la marche avec le bétail. Les guerriers et Macora restèrent à l'arrière-garde pour garantir la caravane de toute surprise, car les poursuivants ne pouvaient être loin, et le gué le plus proche pour franchir le Limpopo était à cinq

milles de là. Macora craignait d'être attaqué avant que tout son peuple eût réussi à franchir la rivière. Cette crainte n'était que trop fondée. Le gué n'offrait pas un passage commode ; une partie du bétail refusa de s'y engager, il fallut pousser et faire avancer de force les animaux effrayés. Quelques bœufs ne purent atteindre seuls le bord ; on dut en quelque sorte les hisser sur la rive. Tout cela demanda du temps, si bien que le passage n'était pas complètement effectué lorsque les sentinelles signalèrent l'avant-garde de l'ennemi. Mais les Macololos ne perdirent pas la tête. Dès qu'ils aperçurent les Matabélés à l'horizon, ils saisirent leurs armes et marchèrent à leur rencontre, pendant que les non-combattants activaient la marche des bestiaux. Les deux jeunes soldats, Hendrick et Arend, n'étaient pas fâchés de prendre encore part à une bataille ; Willem et Hans, débutant tous deux, s'élançèrent en avant avec leurs amis. Les jeunes gens pensaient que les Matabélés n'attaqueraient pas avant d'avoir rassemblé leurs forces, et surtout repris un peu haleine. Mais les guerriers de Mosélékatse avaient l'habitude du succès, ils se croyaient invincibles en toute circonstance. Les deux cents hommes qui formaient l'avant-garde n'attendirent pas une minute pour commencer l'attaque et lancèrent leurs flèches dès qu'ils furent à portée. Quatre détonations répondirent à leurs décharges, et quatre Matabélés tombèrent foudroyés. Macora, Sindo et un Macololo, qui se trouvaient, on ne sait trop comment, armés de mousquets, abattirent également chacun un ennemi. Les Matabélés se précipitèrent vers les jeunes gens pour les attaquer corps à corps, mais Macora veillait, sachant que ce genre de combat serait pour ses amis une mort cer-

taine. Il fit signe à ses hommes : ceux-ci se placèrent devant les chasseurs en s'abritant derrière leurs longs boucliers qu'ils maniaient avec beaucoup d'adresse, et tandis que la lutte se continuait entre les indigènes, les jeunes gens purent recharger leurs armes. Chaque coup de fusil abattait un homme ; au bout d'un quart d'heure de combat, les Matabélés virent leurs rangs tellement éclaircis qu'ils comprirent leur faute, et ils battirent en retraite, abandonnant plus de trente cadavres sur le champ de bataille.

Macora n'avait perdu que six guerriers ; c'était une belle victoire. Les Macololos en étaient si fiers qu'ils parlèrent de poursuivre les fuyards. Mais le prudent Macora leur montra que l'avantage qu'ils pourraient obtenir ne serait jamais que temporaire, car ils ne tarderaient pas à se heurter contre plusieurs milliers d'adversaires devant lesquels il faudrait se retirer un moment ou l'autre. L'observation était trop sage pour ne pas convaincre tout le monde. On retourna au gué, on termina heureusement le passage, et au coucher du soleil toute la tribu se trouvait sur la rive opposée, en sûreté, derrière le cours infranchissable du Limpopo. Macora posta ses guerriers dans les endroits abrités et élevés qui commandaient tout le passage, et lorsqu'il fut bien certain que les Matabélés ne pourraient traverser inaperçus, il donna l'ordre aux femmes et aux enfants de partir en avant.

— J'admire la sagesse et la tactique de ces sauvages, dit Arend qui avait observé avec beaucoup d'intérêt les dispositions que prenait le chef. Mais pourtant, je me demande ce qu'il va faire désormais avec si peu de forces à opposer à tant d'ennemis. Car

enfin il ne peut fuir indéfiniment avec toute sa tribu.

— Ce que vous voir, pas être encore tout, baas Arend, dit Congo. Autres tribus devenir maintenant ses ennemies quand elles apprendre que Mosélékatse être ennemi à lui, car toutes tribus avoir grand peur de Mosélékatse.

— Et c'est à cause de nous qu'il s'est mis dans une situation si critique, dit Hans pensif. Il y a chez ces sauvages une grandeur d'âme qu'on ne rencontre pas souvent chez des Européens, croyez-le.

— Eux être bons, dit Congo, mais Matabélés être bien des sauvages. Macololos avoir enterré guerriers tués, mais Matabélés enterrer jamais guerriers tués, ni parents. Hyènes et chacals manger eux.

— Quoi ? pas même leurs parents ? s'écrièrent les jeunes gens.

— Jamais ; eux traîner corps hors de villages et laisser eux dans plaine.

— Ce sont de vrais sauvages, dit Willem. Le ciel nous préserve, ainsi que nos amis, de tomber jamais entre leurs griffes.

Tout en causant, les jeunes gens préparaient leurs armes. Ils avaient dans leurs bagages plusieurs fusils de rechange, bonne précaution dans une expédition lointaine, et qui allait leur rendre de grands services. Willem les fit tous déballer par Mocco ; il prit également une bonne quantité de munitions, puis il ordonna au Boschiman de partir avec les bêtes de somme à la suite de la tribu.

Tous ces fusils furent chargés soigneusement et déposés à portée de la main, près du chemin creux qui donnait accès sur le cours de la rivière. Comme

Cet endroit était le seul où l'on pût aborder, et qu'il n'avait guère qu'une dizaine de pieds de large, la défense en était facile, d'autant plus que la pente était très rapide et le sol fort glissant. Les Macololos comprirent bien vite tout leur avantage, et choisirent le long de la rive des places d'où ils pourraient commodément tirer dès que l'ennemi paraîtrait.

La nuit se passa sans la moindre alerte. Le seul bruit qui accompagna le mugissement de l'eau dans les rapides, fut le rugissement et le grognement des bêtes de proie qui se disputaient les corps des Matabélés : douce musique pour les oreilles des Macololos, à en juger par les signes et les hochements de tête qu'ils s'adressaient quand un cri plus perçant dominait le concert.

— Peut-être ont-ils renoncé à la poursuite, dit Willem, que l'inaction commençait, comme toujours, à lasser.

— Oh ! que non, baas Will, dit Congo. Eux avoir trop peur de Mosélékatse ; lui ferait mourir tous, si eux rentrer vaincus.

— Alors tu crois qu'ils reviendront à la charge ?

— Sûr. Moi croire que eux être déjà sur l'autre côté ; mais eux pouvoir pas passer dans la nuit ; eux attendre jour, et alors passer.

— Si nous les laissons faire, dit Hendrick.

Lorsque le jour commença à poindre, les jeunes gens virent que le sagace Congo avait bien jugé : les Matabélés étaient sur l'autre rive. Dès que la clarté fut suffisante pour leur permettre de se diriger, ils s'engagèrent dans la rivière, où l'eau leur atteignait la ceinture, et s'avancèrent vers le défilé. Les six premiers de la bande furent fusillés presque à bout portant, et emportés par le courant. Le sort

de leurs camarades ne parut pas refroidir l'ardeur des Matabélés ; ceux qui étaient restés sur la rive se mirent à crier et gesticuler, tandis qu'une troupe nombreuse entraînait dans le Limpopo et marchait vers le passage. Même sans l'ennemi qui les attendait à la sortie, l'entreprise était dangereuse pour eux, car le courant était violent, et il était difficile de garder son équilibre sur les roches roulantes qui couvraient le lit de la rivière. Massés et se soutenant les uns les autres, les Matabélés parvinrent sans encombre à l'entrée du défilé, dans lequel les cinq ou six premiers essayèrent de grimper : le passage était trop étroit pour en admettre davantage. Mais sur ce sol glissant et abrupt, il était impossible de garder un aplomb suffisant pour manier une lance ou une sagaie, et les chasseurs postés à l'autre extrémité les mitraillèrent à leur aise. Les morts et les blessés roulèrent dans la rivière, et les guerriers qui réussirent à grimper un peu plus haut, pendant qu'on rechargeait les armes, tombèrent sous les lances des Macololos, et allèrent rejoindre leurs camarades. Pendant dix minutes, les décharges ne cessèrent pas ; presque tous ceux qui essayèrent de forcer le passage, furent fusillés ou noyés. Les Matabélés s'aperçurent enfin de la nouvelle faute qu'ils avaient commise et parurent renoncer momentanément à leur dessein. Ils se réunirent de nouveau sur la rive, et le bruit des détonations fit place à des hurlements de colère.

Dans cette seconde escarmouche, les Macololos n'eurent que cinq blessés, tous parmi les guerriers postés sur la roche, et qui se trouvaient, par conséquent, à portée des sagaies que les Matabélés lançaient du milieu du fleuve.

Macora se garda bien d'abandonner une position

si favorable à la défense, car il savait que s'il s'en éloignait, l'ennemi se mettrait aussitôt à sa poursuite. Il résolut de s'y maintenir assez longtemps pour permettre à sa tribu de prendre une avance considérable. Les Matabélés, de l'autre côté, semblaient disposés à attendre patiemment du renfort, ou leur départ.

Pendant deux heures, les deux troupes s'observèrent, se livrant, faute de mieux, à des luttes de paroles, dans lesquelles elles s'envoyaient des bordées d'injures et de menaces, et s'invitaient réciproquement à traverser.

Au bout de ce temps, Macora décida qu'il fallait partir rejoindre la tribu. Mais ce départ ne pouvait s'effectuer que par ruse, car les Matabélés n'eussent pas attendu une minute pour les suivre. La difficulté était de s'éloigner inaperçus, et Macora fit demander à ses amis leur avis.

— Mais rien n'est plus simple, dit Hendrick. Que tous les Macololos s'éloignent : les arbres et les taillis les empêcheront d'être vus. Nous quatre, qui sommes bien montés et pouvons nous échapper facilement, nous resterons et nous nous ferons voir de temps en temps pour montrer que le passage n'est pas abandonné. Nous tiendrons aussi longtemps qu'ils seront dupes de la supercherie : il se passera probablement quelque temps avant qu'ils la découvrent.

— Ce plan me semble en effet le meilleur, dit Arend. Voyons ce qu'en dira Macora.

Congo agit de nouveau comme interprète. Macora approuva la proposition, et donna ses ordres pour qu'elle fût mise à exécution à l'instant même.

Lorsque les Macololos furent prêts, Willem, pour

détourner l'attention de l'ennemi, se glissa jusqu'à la pointe d'un rocher qui surplombait la rivière et, visant un grand gaillard qui se tenait bien en évidence sur l'autre berge, il fit feu. Le Matabélé poussa un grand cri et tomba dans cette rivière qui avait déjà emporté tant de ses compatriotes. Ceux qui se trouvaient près de lui détalèrent comme des cerfs et disparurent derrière les buissons. Les Macololos profitèrent de l'émoi des ennemis pour s'éloigner sans bruit et, outre les chasseurs, il ne resta près du passage que le chef, Sindo, et deux ou trois hommes ayant des chevaux.

Pendant une heure, les Matabélés ne firent pas la moindre tentative pour s'approcher de la rive. Ils restèrent absolument invisibles, et Macora commença à soupçonner qu'ils avaient quitté la place et trouvé un autre gué. Il proposa donc d'abandonner le défilé et de rejoindre la tribu en toute hâte, car si son pressentiment se réalisait, son peuple pouvait se trouver en grand danger. Les chasseurs partagèrent son avis, mais ils conseillèrent de laisser des indices qui pussent faire croire, au besoin, qu'ils étaient toujours à leur poste. Différentes pièces de vêtements furent donc accrochées aux buissons et disposées de manière à pouvoir être prises pour des chasseurs embusqués. Puis, Willem tira un dernier coup de fusil, auquel personne ne répondit, et tous s'éloignèrent à l'abri des arbres.

Ils galopèrent vigoureusement et rejoignirent en peu de temps leurs compagnons.

Un peu plus tard, ils rattrapèrent la troupe des femmes et des enfants, dont les troupeaux avaient considérablement retardé la marche et, comme le soir approchait et que de l'eau se trouvait dans le

voisinage, Macora fit faire halte pour passer la nuit à cet endroit.

Il était temps que le chef rejoignît sa tribu : dix minutes plus tard, il n'eût plus trouvé que des cadavres. A peine l'ordre de faire halte avait-il été donné, qu'une bande d'une centaine de Matabélés fut découverte derrière les buissons les plus proches du lieu choisi pour le campement. L'approche de Macora et des chasseurs les avait seule empêchés d'attaquer. C'étaient, sans nul doute, les vaincus du bord de la rivière qui avaient trouvé un gué en la remontant, car ils venaient de cette direction. Ne se sentant pas assez forts pour tenter une attaque, ils se tinrent à distance ; c'était une preuve que leur intention avait été de massacrer les femmes et les enfants pendant que les hommes gardaient le passage du Limpopo.

Les chasseurs jugèrent ce voisinage inquiétant. Montés sur leurs chevaux, ils s'avancèrent jusqu'à une distance suffisante et firent une décharge sur les buissons. Les Matabélés se levèrent précipitamment de leurs cachettes et détalèrent avec une agilité merveilleuse. Lorsqu'ils les eurent perdus de vue, les jeunes gens revinrent au camp. Là, ils furent frappés de l'abattement de Macora. Congo leur en expliqua la cause.

— Baas Will, dit-il, lui dire que y a pour son peuple et pour lui que destruction en perspective.

— Mais jusqu'ici il a eu l'avantage, dit Willem ; que voit-il donc tout à coup de si décourageant ?

— Lui croire que deux détachements, ou plus, d'armée de Mosélékatse avoir été envoyés contre lui, que eux se joindre, et pas faire de quartiers à lui, ni son peuple, ni ses amis, car eux avoir subi de tēop

grandes pertes dans ces deux rencontres ; eux, pas montrer de pitié.

— Mais ils se sont sauvés avec beaucoup d'ardeur, dit Hendrick ; il me semblerait plutôt qu'ils en ont assez.

— Guerriers de Mosélékatse pas pouvoir reparaître vaincus devant roi ; eux seraient tous torturés et mis à mort. Eux aimer encore mieux tenter impossible contre ennemi que revenir vaincus.

— La situation est vraiment grave, alors, dit Arend. Demande à Macora s'il a quelque plan pour tâcher d'échapper aux Matabélés.

Congo transmet la question au chef. Les jeunes gens furent émus de son air de profonde tristesse, tandis qu'il répondait.

— Macora ne voir qu'un plan exécutable, dit Congo. Si peuple à lui marcher vivement vers ouest, lui avoir des chances de rejoindre peuple sur lequel règne grand chef Sébituane, qui pouvoir protéger lui, car les deux tribus être parentes. Mais Macora pas pouvoir aller avec eux, car Sébituane garder rancune à Macora d'un différend que lui avoir avec lui ; Sébituane pardonner jamais et ferait mettre lui à mort.

Avant que les jeunes gens eussent le temps de répondre, Macora adressa encore quelques mots à Congo en désignant les chasseurs.

— Macora conseille à vous de profiter de vos bons chevaux pour fuir, car, avec lui, vous être en danger, dit Congo.

— Ah ! par exemple !... s'écria vivement Willem. Jamais !...

— Croit-il que nous sommes capables de l'abandonner dans une pareille situation ? dit Hendrick.

Hans et Arend repoussèrent également la proposition. Macora les remercia avec reconnaissance, puis il fit part de son projet à son peuple. Un concert de protestations s'éleva. Congo expliqua à ses maîtres que les guerriers aimaient mieux mourir avec leur chef que de l'abandonner, et qu'ils ne voulaient pas entendre parler de le conduire comme captif à Sébituane.

Les jeunes gens admirèrent une fois de plus la loyauté et le dévouement des Macololos, mais en songeant qu'ils étaient la cause involontaire de tant d'infortunes et que personne ne paraissait leur en vouloir, ils sentirent que leur devoir était de travailler de tout leur pouvoir à sauver leurs amis.

Après s'être concertés à ce sujet, ils firent proposer à Macora de venir avec son peuple se réfugier chez les Bakwains, branche occidentale de sa race, dont le territoire n'était pas bien éloigné.

Macora répondit que nulle tribu de ce pays ne consentirait à le protéger, car toutes craignaient également d'encourir la haine de Mosélékatse en donnant asile à ses ennemis. Bien plus, pour s'attirer les bonnes grâces du tyran redouté, elles le livreraient plutôt d'elles-mêmes.

Les chasseurs proposèrent alors à Macora de quitter sa tribu et de les suivre dans le sud, tandis que les Macololos chercheraient refuge auprès de Sébituane. Mais le chef refusa absolument d'abandonner ceux qui venaient de lui montrer tant d'attachement.

La journée se passa à faire des propositions et soutenir des discussions, et la nuit arriva sans qu'une décision eût été prise. Les Matabélés n'avaient plus donné signe de vie. Malgré leur disparition, Macora

ne pensait pas que son peuple pût arriver sans encombre jusque chez les Béchouanas, car les enfants et les troupeaux marchaient trop lentement pour pouvoir échapper à leurs poursuivants, et ceux-ci ne devaient pas être bien loin. Une chose vint confirmer cette dernière crainte. A la nuit, on aperçut un feu au loin dans la plaine, et le bruit de voix parlant ou criant s'entendit très distinctement. Nul ne douta que ce ne fût l'ennemi, et Macora ordonna de garder autant que possible le silence, et de n'allumer aucun feu, car les Matabélés pouvaient ne pas avoir aperçu leur camp.

Mais tous furent agréablement surpris, après une nuit d'angoisse, en découvrant deux grands chariots entourés de plusieurs chevaux et de bœufs. Ce ne pouvait être que le campement de marchands blancs ou de chasseurs. Nos jeunes aventuriers sautèrent sur leurs chevaux et en un temps de galop arrivèrent aux véhicules et à leurs propriétaires. Comme ils l'avaient supposé, c'étaient des marchands. Ils dirent qu'ils étaient de Port-Natal, qu'ils avaient fait une excursion vers le Nord, et retournaient à Durban. Ils étaient accompagnés de quelques Cafres venus avec eux de Port-Natal, et d'un certain nombre de Béchouanas qui s'étaient joints à eux pendant leur voyage. Cette rencontre était opportune pour nos chasseurs ; leurs munitions commençaient à s'épuiser, et les marchands offrirent justement de leur en vendre. Tandis qu'on discutait les conditions, Macora, qui avait rejoint les jeunes gens, sembla tout à coup pris d'un accès de démence : il se mit à gesticuler d'une manière frénétique en appelant ses gens d'une voix suraiguë, et quoique ceux-ci fussent à un demi-kilomètres de distance, il paraissait leur

donner des ordres. Les chasseurs jetèrent les yeux de tous côtés, croyant à une attaque des Matabélés : nul ennemi n'était en vue. Ils n'eurent l'explication de cette étrange conduite que lorsque cette pantomime et ces cris eurent éveillé l'attention des Macololos, qui arrivèrent en toute hâte.

Aux gestes d'étonnement et de joie de toute la troupe en écoutant une communication que leur faisait un des Béchouanas, les chasseurs comprirent que Macora avait trouvé des amis, peut-être des compatriotes, parmi les serviteurs des marchands. Congo, qui vint avec les autres, les mit au courant de ce qui se passait.

— Baas Will, dit-il, ces hommes qui accompagner marchands être du pays de Sébituane, et par conséquent parents de tribu de Macora. Eux avoir quitté seulement depuis quelques jours leur pays, et Sébituane être mort depuis plusieurs semaines. C'est fille à lui, Ma-Mochisane, qui être maintenant reine, et Macora pouvoir aller avec peuple chez Béchouanas, car elle être son amie.

— Voilà enfin une bonne nouvelle, dit Willem. Espérons que les Macololos pourront atteindre le territoire Béchouana avant le retour des Matabélés.

— Je crois que Macora ne va pas perdre une minute, dit Arend. Voyez : il a dit quelques mots seulement, et tout le monde fait déjà ses préparatifs de départ.

En effet : quelques Macololos avaient pris leur course vers le camp, et on voyait toute la population s'agiter pour rassembler les troupeaux et rattacher les paquets.

— Ecoutez donc, dit Willem, j'ai une idée. Il est à peu près sûr que nous n'avons pas fini avec les

Matabélés et que nous en viendrons encore aux mains. Nous n'avons que peu d'hommes capables de manier un fusil, et je vois que ces trois marchands sont armés, ainsi que la plupart de leurs serviteurs ; leur assistance nous serait précieuse.

— Tu as raison, dit Hans. Mets-les au courant de ce qui se passe, Willem, puisque c'est toi qui as eu cette idée, et si ce sont de braves cœurs, ils ne nous refuseront pas leur aide.

— Bon, je veux bien, dit Willem en poussant son cheval vers les trois marchands qui se tenaient un peu plus loin près d'un chariot.

Willem, en peu de mots, leur raconta les événements des trois ou quatre jours précédents, et leur demanda de se joindre avec leurs gens aux Macololos.

A sa grande stupéfaction, dès que les trois colons entendirent prononcer le nom de Mosélékatse, ils se détournèrent, et sans répondre un seul mot, se mirent hâtivement à ratteler leurs bœufs, en ordonnant aux domestiques de seller vite les chevaux. Dix minutes après, ils étaient en route vers le sud, activant de toutes leurs forces la marche du bétail.

— Les lâches ! s'écria Hendrick avec colère.

— Ils ne sont pas hommes à risquer leur peau pour le service des autres, dit philosophiquement Hans. Cette espèce n'est pas rare.

Willem était trop indigné d'une pareille couardise pour dépenser beaucoup de paroles à ce sujet. Il murmura quelque chose entre ses dents en regardant s'éloigner la petite caravane, puis tourna bride et revint au camp suivi de ses compagnons.

Ils trouvèrent les Macololos prêts à reprendre leur marche, et pleins d'ardeur et d'espoir. Tout le peuple se remit en route, et une bonne distance fut par-

courue ce jour-là, car c'est tout au plus si l'on s'accorda quelques instants d'arrêt pour prendre un peu de nourriture ou faire boire les bestiaux.

Les Macololoq, habitués à cette vie errante, ne semblaient pas souffrir de marcher presque nus sous ce soleil brûlant. Quant à nos chasseurs, quoique endurcis par l'exercice, et plus ménagés, puisqu'ils étaient à cheval, ils souffraient cruellement. Il vint même un moment où la torture leur devint intolérable, et ils se demandèrent si la poursuite des Matabélés n'était pas chimérique et la fuite inutile.

Macora, consulté, répondit que la fuite et la prudence étaient plus nécessaires que jamais. Et, en effet, les jeunes gens le virent, le soir, poser lui-même des sentinelles auxquelles il fit de vives recommandations, et disposer les armes comme s'il craignait une surprise. Avec l'aide de Congo, les jeunes gens s'informèrent de la cause de tant de précautions, et Macora, très préoccupé, leur dit que les guerriers de Mosélékatse ne dormaient jamais avant d'avoir accompli leur dessein, et qu'ils n'abandonneraient la poursuite que si une défaite considérable les convainquait de la supériorité de l'ennemi.

— Mais alors, pourquoi donc ne nous attaquent-ils pas ? dit Willem.

— Macora dire que eux rassembler leurs forces, dit Congo. Dès que eux être en nombre suffisant, eux attaquer.

— Et quand pense-t-il atteindre le pays Béchouana ?

— Dans deux jours, si rien retarder lui, dit Congo.

Le lendemain, avant l'aube, la marche fut reprise avec une hâte plus grande encore que les journées précédentes.

De nos chasseurs, Willem était le seul qui ne maugréât pas contre cette fuite, que rien en apparence ne motivait. Il avait eu trop d'exemples du bon sens et de l'expérience de Macora pour ne pas se rendre à ses raisons.

— Que nous importe, dit-il à ses compagnons, de voyager deux jours de plus dans cette direction. C'est bien vite passé, et, d'ailleurs, nous ferons connaissance avec une région nouvelle qui nous ménage peut-être des surprises agréables.

La journée n'était pas à moitié écoulée que l'événement donna une fois de plus raison à Macora. Un détachement de Matabélés surgit tout à coup de derrière un bouquet d'arbres, sur la route que suivaient les Macololos. Tous les guerriers saisirent leurs armes, mais les ennemis ne se sentirent pas en nombre pour tenter une attaque et prirent la fuite. Ce n'étaient probablement que des éclaireurs de Mosélékatse. Dans l'après-midi, quelques Macololos restés en arrière pour observer l'ennemi revinrent annoncer qu'un corps considérable s'avavançait derrière eux. On pouvait s'attendre à livrer bataille avant vingt-quatre heures.

Le point capital, désormais, était de ne pas être attaqué étant en marche; il fallait trouver une place d'où la défense pût être organisée. Malheureusement, la plaine n'offrait pas un endroit favorable. Macora pressa ses gens d'atteindre la rivière qui n'était plus très éloignée, et où il était certain de trouver une position qui leur donnerait de grands avantages dans le combat. On s'y dirigea sans perdre une minute, et on l'atteignit une heure avant le coucher du soleil. L'ennemi ne pouvait plus être loin : on se prépara immédiatement à le recevoir.

Hendrick et Arend ayant, en qualité de militaires, plus de connaissances stratégiques que leurs compagnons, étaient partis en avant dans la direction indiquée par Macora, pour étudier le terrain et les moyens d'en tirer parti. La chance les conduisit à un endroit qu'on eût dit fait exprès pour la circonstance. Un peu au-dessus de l'endroit où ils atteignirent la rivière, le courant décrivait une courbe en fer à cheval. La presque île ainsi formée était assez étendue pour contenir à leur aise les Macololos et leurs troupeaux. La dépression du terrain, sur l'isthme, montrait qu'à la saison des pluies cette péninsule devenait une grande île; pour le moment, l'étroit canal était complètement à sec sur une longueur d'une cinquantaine de mètres. Le bétail traversa ce passage sans difficulté, et la tribu se trouva bientôt en sûreté dans une position où elle ne pouvait être entourée par l'ennemi, et où un seul point se prêtait à une attaque. L'isthme était complètement découvert. C'était un grand désavantage pour des gens qui allaient avoir affaire à des assaillants dix fois plus nombreux qu'eux; il était donc urgent de fortifier le passage. Mais que faire en si peu de temps? Tout à coup, Hendrick avisa sur la rive, juste sur le bord de l'isthme, un gigantesque *nwana*, probablement plusieurs fois centenaire. Le *nwana* est un des plus singuliers arbres que renferment les forêts africaines. On en a trouvé dont la circonférence, à leur base, était de trente mètres, et la hauteur en proportion. Le bois de cet arbre est aussi tendre que la tige d'un chou, et a la réputation de ne pouvoir être employé à aucun usage. Nos chasseurs ne furent pas de cet avis. Ils avaient dans leurs bagages deux énormes haches qui auraient

facilement raison d'un nwana, même de la taille de celui qu'ils voyaient là. Ils résolurent d'abattre cet arbre en travers du passage : par sa masse, il formerait une barricade suffisante pour arrêter quelque temps l'ennemi. Mocco apporta les haches, et les jeunes gens, se relayant deux par deux, attaquèrent vigoureusement l'arbre à sa base. A chaque coup, les haches s'enfonçaient profondément dans ce bois spongieux, et Hendrick, qui voyait facilement le côté comique des choses, prétendit qu'il lui semblait taper dans un immense pain d'épice.

L'opération réussit à souhait : au bout d'une demi-heure de travail, on vit l'arbre s'incliner avec lenteur ; puis il accéléra sa chute, et enfin s'étendit avec un craquement dans le bras desséché de la rivière et le couvrit entièrement, sauf un espace de quelques pieds, à chaque bout.

Quand la barricade fut terminée, les fugitifs battirent des mains joyeusement, car elle était encore meilleure qu'on n'eût pu l'espérer. Maintenant, l'ennemi pouvait venir ; tout était prêt pour le recevoir.

Il ne se fit pas longtemps attendre. Lorsque la nuit fut tombée tout à fait, on aperçut de grands feux dans le lointain. Les Matabélés étaient là et n'attendaient probablement que le jour pour reconnaître la position et commencer l'attaque.

Pendant la veillée, Macora informa les chasseurs qu'il n'était pas resté inactif, tandis que ceux-ci s'occupaient de fortifier la place. Il avait demandé dans sa tribu quatre hommes de bonne volonté pour aller en ambassade dans des tribus voisines jalouses des empiètements perpétuels des Matabélés, et tâcher d'en obtenir des secours. Tous les Macololos s'étaient offerts à l'envi pour cette mission dangereuse, et

Macora n'avait eu que l'embarras du choix. Sindo avait particulièrement insisté pour faire partie de l'expédition, désireux de regagner tout à fait l'amitié du chef. Il était donc parti avec un compagnon ; une heure plus tard, deux autres s'étaient mis en route. Cette division avait pour but de garantir davantage les chances de succès : si les uns étaient tués ou pris, les autres réussiraient peut-être à atteindre leur but. Quant au plan de Macora, il était de se maintenir dans sa position jusqu'à ce que des secours vinssent forcer les Matabélés à lever le siège, car s'éloigner de la presqu'île, c'était chercher une défaite certaine.

Au point du jour, les chasseurs grimperent sur les branches dressées du nwana et aperçurent une foule de guerriers noirs, qu'ils évaluèrent à six cents hommes. Macora n'avait guère que deux cent-cinquante combattants à leur opposer. Dès que l'approche des assaillants fut signalée, il distribua sa troupe le long de la barricade, et réserva pour les deux brèches ses plus braves guerriers. Les Matabélés s'avançaient comme des gens sûrs de la victoire ; ils croyaient avoir mis leurs ennemis aux abois, et ne se pressaient pas de venir les achever dans leur retraite. Ils poussèrent une reconnaissance jusqu'à la presqu'île, mais en restant hors de portée des balles, et ne se décidèrent à l'attaque que dans la matinée. Du premier coup d'œil, ils avaient bien jugé des points faibles du retranchement, car ils se divisèrent en deux bandes qui se mirent brusquement à courir et se jetèrent sur les deux brèches laissées par le nwana. Un combat acharné se livra sur les deux points ; il ne dura que quelques minutes, car les Matabélés, surpris de tant de résistance, se retirèrent

aussi vite qu'ils étaient venus, non sans laisser nombre de morts ou de blessés sur le terrain. Mais cette victoire momentanée coûtait cher aux assiégés ; huit Macololos étaient tués, et plusieurs blessés plus ou moins grièvement. Le visage de Macora exprima de nouveau une sombre préoccupation.

— Les choses tournent mal, dit Arend. Il s'en est fallu de peu que la première attaque des Matabélés n'emporte la position.

— Un second assaut comme celui-ci, dit Hendrick, et nos hommes seront presque tous hors de combat.

— Je me demande ce que Macora pense de notre situation, dit Willem. Congo, questionne-le. Congo obéit.

— Baas Will, dit-il, lui croire que, malgré votre aide, lui pourra pas résister à nouvelle attaque.

— C'est peu réjouissant, dit Hans, qui s'était perché sur une branche et inspectait la plaine. Mais où sont donc passés les Matabélés ?

Les jeunes gens grimpèrent à leur tour sur le nwana et scrutèrent minutieusement les environs : les seuls Matabélés qu'on pût apercevoir étaient ceux qui étaient tombés pendant le combat et que leurs camarades avaient, comme toujours, abandonnés sur le champ de bataille.

Macora, comprenant à leur mine ce qu'ils cherchaient, dit quelques mots à Congo, en les désignant.

— Macora sûr que guerriers de Mosélékatse être près, dit le Cafre.

— Attendons-les patiemment, dit Willem, en sautant à terre.

Attendre était en effet le seul parti à prendre,

d'autant plus que les renforts demandés ne pourraient arriver avant trois jours, en supposant que les envoyés n'eussent subi aucun accident capable de les retarder. S'armer de patience était difficile à nos jeunes chasseurs, que cette inaction et cette incertitude énervaient au dernier point.

La journée se termina sans incident. Toute la nuit, les Macololos virent encore dans le lointain de grands feux qui ne pouvaient être que ceux du camp des Matabélés. Quand le jour naissant empêcha de les distinguer, les assiégés se préparèrent à essayer un nouvel assaut. Mais, contre toute attente, l'ennemi demeura aussi invisible que la veille.

— Je crois que les démons de Mosélékatse ont abandonné l'entreprise, dit Arend.

— Je suis de ton avis, dit Hendrick. S'ils avaient dû nous attaquer, ils l'auraient fait depuis une heure.

— Je ne comprends pas que Macora tarde davantage à aller rejoindre ses compatriotes, dit Arend. Le moment serait certainement favorable. Qu'en penses-tu, Willem?

— Je me méfie un peu de mes jugements dans cette question, répondit Willem, car j'ai peu d'expérience des choses de la guerre, et des ruses des Matabélés. Je crois que nous ferons bien de nous en rapporter à Macora.

— Il temporise trop volontiers, dit Hendrick. Congo, dis lui que nous le prions de ne pas attendre plus longtemps pour donner l'ordre du départ, car les Matabélés sont sûrement partis, et il importe de ne pas attendre leur retour et les renforts qu'ils sont sans doute allés chercher.

Congo remplit ses fonctions d'interprète. Mais avant qu'il eût traduit la réponse, les chasseurs vi-

rent aux gestes de Macora qu'il n'approuvait pas la proposition.

— Baas, dit Congo, Macora reconnaître que vous être supérieurs à lui pour chasse et même guerre ; mais lui dit que lui connaître mieux que vous ruses des Matabélés et caractère. Lui pas vouloir bouger d'ici de peur de tomber dans quelque embuscade, car lui certain qu'ennemi surveiller nous et être pas loin.

— Il a peut-être raison, dit Willem. Mais est-il absolument sûr de recevoir les secours qu'il a demandés ?...

— Tout à fait sûr, dit le Cafre.

— Je ne partage pas cette confiance, dit Hendrick, car ses messagers ont pu tomber entre les mains de quelque détachement qui rôdait sur leur route. Je suis d'avis que, si nous n'avons rien vu venir dans trente-six heures — cela fera les trois jours que comptait Macora — nous continuions notre marche. En êtes-vous d'accord ?

— Eh bien, soit, dirent ses compagnons.

— Bon. Dis-lui cela, Congo.

Macora hésita et réfléchit quelques instants lorsque le Cafre lui eut transmis la décision de ses maîtres. Enfin, il promit que si dans trente-six heures on n'avait vu reparaitre ni amis ni ennemis, il reprendrait sa marche vers le pays des Béchouanas.

Les heures passèrent, lentes et monotones comme peuvent l'être des heures d'incertitude pour des gens actifs. Sindo et ses compagnons ne revinrent pas ; et les Matabélés ne donnèrent pas signe de vie. Nos deux jeunes militaires, avec la vanité naïve de leur âge, étaient persuadés que les Matabélés avaient renoncé à vaincre un peuple protégé par l'intelligence et les armes d'hommes blancs. Le chef n'était pas de

cette opinion ; il savait à quoi s'en tenir sur le respect des Matabélés pour les Européens. Mais, pour ne pas désobliger ses amis, il ne discuta pas ce point et se contenta, suivant les conventions, de commander le départ.

Les troupeaux furent poussés hors de leurs enclos, et toute la tribu reprit sa route avec autant de hâte que si l'ennemi avait été sur ses talons.

— Je trouve dans la conduite des Macololos des choses tout à fait contradictoires, dit Willem à ses compagnons. Quand ils sont forcés de faire face à l'ennemi, ils se battent comme des braves, mais quand l'ennemi n'est que proche, ils n'ont plus l'air que de poltrons.

— Baas Willem, dit Congo qui marchait à côté de lui, si vous connaître ruses de Mosélékatse et de ses guerriers, vous seriez pas étonné que Macololos craindre plus quand eux se cacher que quand eux se montrer. Macora être sûr que eux avoir tendu un piège.

Les jeunes gens n'avaient rien à répondre. Pendant quelques heures, ils marchèrent avec les Macololos, sondant les buissons, inspectant la plaine qui s'étendait devant eux ; rien d'insolite ne fut découvert. Mais lorsqu'ils furent à une distance assez considérable de la presqu'île qui leur avait servi d'abri, un des éclaireurs revint hors d'haleine et annonça que les Matébélés étaient à leur poursuite. Macora avait bien deviné leur tactique : ils lui avaient donné le temps d'abandonner une position trop favorable pour la défense, et ils allaient l'attaquer maintenant en rase campagne où l'avantage du nombre pourrait décider seul de la victoire.

Dès qu'ils apprirent cette nouvelle, Hendrick et

Arend partirent en avant pour tâcher de découvrir encore une fois un champ de bataille où les forces des Matabélés ne pourraient se déployer. Mais la chance fut contre eux : de quelque côté qu'ils jetassent les yeux, ils n'aperçurent que la plaine unie et interminable. Quand ils eurent franchi environ deux kilomètres, Hendrick arrêta son cheval.

— Inutile d'aller plus loin, dit-il ; c'est tout au plus si nos amis réussirent à atteindre cet endroit avant que les Matabélés les rattrapent. Retournons.

— Retournons ! répondit Arend machinalement, en examinant avec attention quelque chose dans la plaine.

Hendrick, surpris, regarda dans cette direction, et vit une trentaine d'hommes qui s'avançaient rapidement vers eux.

— Nous allons être entourés, dit Arend en tournant bride... Au galop.

Tous deux repartirent à toute bride et furent bientôt près de leurs compagnons.

— Macora avait raison, dit Hendrick en arrivant. Nous n'aurions pas dû quitter cette presque île où la défense nous était si facile. Nous avons commis une lourde faute.

Au même instant, les éclaireurs de l'arrière-garde vinrent annoncer l'arrivée d'un corps considérable de Matabélés qui marchait rapidement et n'allait pas tarder à paraître.

— Décidément, je commence à m'expliquer un peu mieux la conduite de ces marchands de Durban que nous avons tant blâmée l'autre jour, dit Arend.

— Ma foi, c'est vrai, dit Hendrick. Je ne suis pas plus poltron qu'un autre, mais que faire contre une telle quantité d'adversaires !

— Notre sort est certain, dit Hans, mais ne sommes-nous pas la cause de tout ce qui arrive ! N'oubliez pas, je vous en prie, que sans nous, les Macololos seraient à cette heure bien tranquilles chez eux et que les Matabélés n'auraient pas songé à aller les y chercher.

— Sans doute, sans doute, dirent ensemble Arend et Hendrick, un peu honteux.

— Mes amis, dit Willem, agissez comme vous voudrez : partez ou restez, vous savez ce que vous avez à faire. Mais je vous déclare que je n'abandonnerai pas ce brave chef, coûte que coûte. Je lui dois trop pour pouvoir, dans un moment pareil, le quitter sans lâcheté et sans ingratitude.

— Nous resterons avec toi, en tout cas, dirent les deux jeunes gens, désireux de regagner l'approbation de leur aîné, à l'estime duquel ils tenaient beaucoup.

— Bien. Mais il serait temps de faire halte, dit Willem. Nos poursuivants vont tomber sur notre arrière-garde ; nous sommes trop dispersés. Va le dire à Macora, Congo, et lestement.

Le Cafre courut et transmit son message. Aussitôt Macora s'arrêta et pour appeler l'avant-garde, poussa un cri perçant qu'on pouvait entendre de plus d'un kilomètre. Plusieurs Macololos répondirent, mais lorsque le silence se fut rétabli, une autre voix, rendue indistincte par l'éloignement, se fit entendre dans la plaine. Tous les Macololos se redressèrent comme mus par un même ressort.

— Sindo ! s'écrièrent-ils... Sindo ! Sindo !

Un second cri semblable au premier répondit à cet appel. Alors tous ces gens qui ne se traînaient qu'avec peine quelques instants auparavant, sem-

blèrent reprendre leurs forces comme par un miracle. Quelques jeunes gens se mirent à courir vers la direction d'où partait la voix de Sindo ; les autres suivirent de leur mieux en pressant les troupeaux qui trottaient en débandade. Dix minutes après, la tribu joignit une nombreuse troupe de Béchouanas qui l'accueillit avec de vives démonstrations de joie, et Sindo, qui la conduisait, annonça qu'une armée considérable, envoyée par la reine Ma-Mochisane, s'avancait derrière eux.

Sindo rendit compte à Macora de la manière dont il avait accompli sa mission. Il avait été favorisé par le hasard pendant toute la durée de son voyage. Il avait pu échapper aux tirailleurs Matabélés, et était arrivé sans encombre dans la région méridionale du pays des Béchouanas juste au moment où Ma-Mochisane visitait elle-même cette partie de son royaume. Il lui apprit aussitôt la situation de Macora et de sa tribu. Elle se souvint de Macora, qui avait été son ami d'enfance, et désireuse de le secourir autant que de satisfaire sa haine héréditaire contre les Matabélés, elle avait immédiatement envoyé une troupe de ses meilleurs guerriers pour protéger sa marche.

Les Béchouanas arrivèrent au moment où Sindo finissait son récit. Il était temps : les Matabélés n'étaient plus à un demi-kilomètre. Leur surprise fut extrême lorsque, au lieu d'une bande d'individus exténués et hors d'état de lutter, ils virent devant eux une armée de guerriers solides et tout disposés au combat. Il y eut chez eux un moment d'hésitation ; mais ils n'avaient le choix qu'entre deux genres de mort : s'ils ne tombaient pas en guerriers sur le champ de bataille, ils périraient infailliblement de la main du bourreau. Ils se ruèrent donc en déses-

pérés sur les Béchouanas, qui les reçurent avec vigueur et les mirent dans une déroute complète. A la manière dont les Matabélés battirent en retraite, et au nombre de morts et de blessés qu'ils laissèrent sur le terrain, il était facile de voir qu'ils se retiraient définitivement.

Trois jours après cette victoire, à laquelle nos jeunes chasseurs avaient, bien entendu pris une part active, les Macololos firent leur entrée chez les Béchouanas, et Macora prêta serment de fidélité à sa nouvelle souveraine. Tous furent reçus avec le plus grand enthousiasme, et des fêtes célébrèrent à la fois l'arrivée de la tribu amie et la grande défaite de l'ennemi commun, le chef des Matabélés.

X

WILLEM FAIT UNE CAPTURE

Deux jours après leur « présentation à la cour », nos jeunes chasseurs prirent congé de leurs amis et alliés, et partirent vers l'ouest : les Béchouanas leur avaient assuré que, dans cette direction, ils trouveraient une forêt de mimosas dans laquelle les girafes étaient toujours en grand nombre. Macora leur donna quatre de ses plus fidèles Macololos pour les guider et les assister dans leur entreprise.

Après une journée de marche, ils atteignirent l'endroit indiqué. Une lagune, non loin de là, leur offrit une place commode pour l'établissement d'un camp. Elle leur présenta autre chose encore qui les combla de joie ; ses bords vaseux étaient couverts d'empreintes faciles à reconnaître : des girafes de toutes tailles étaient venues là par troupes. Quelques-unes de ces traces étaient toutes fraîches.

— Je crois que nous trouverons ici notre affaire, dit joyeusement Willem. Demain, nous irons en reconnaissance, et nous chercherons un endroit con-

venable pour le nouveau hopo que Macora promet de nous faire construire.

Le lendemain matin, tandis que les chasseurs déjeunaient et que leurs serviteurs préparaient les chevaux, un bruit de piétinements et d'aboïements qui se rapprochaient du camp se fit entendre. Bientôt, un grand troupeau de springboks apparut, lancé au galop devant une bande de chiens sauvages; une trentaine de girafes couraient, affolées, parmi les antilopes.

— Alertel cria Willem qui se trouva debout en un clin d'œil. Quelques-unes de ces girafes ont à peine trois semaines.

Il sauta en selle et partit vigoureusement à la poursuite du troupeau. Ses compagnons l'imitèrent. Tous rejoignirent facilement les girafes qui paraissaient épuisées. Pour les springboks, ils firent un brusque crochet vers la gauche dès qu'ils aperçurent ces nouveaux ennemis et filèrent vers l'est, entraînant à leur suite toute la meute de chiens sauvages. Cette séparation faisait parfaitement le compte des chasseurs; elle leur permit d'isoler de leurs compagnes trois familles de girafes dont les petits étaient tout jeunes et remplissaient les conditions désirées.

Bientôt, un groupe s'écarta de celles-ci, une jeune courant entre son père et sa mère; elle était hale-tante et n'avancait plus que d'un trot allongé. Willem s'élança à leur suite, pendant que ses compagnons continuaient à galoper sur les talons du troupeau. Les pauvres animaux ne levaient leurs pieds qu'avec peine; le petit, surtout, courait si gauchement qu'il paraissait près de tomber de lassitude. Fou de joie, le chasseur réglait sur son allure celle de son cheval; mais tout en serrant de près cette proie si

désirée, il se demandait avec une vive appréhension comment il s'y prendrait pour la capturer vivante. Il avait rapidement perdu de vue ses compagnons ; il n'avait donc plus de secours à en attendre, et il songea qu'il s'enfonçait de plus en plus dans le désert, sans vivres et même sans moyens de retrouver sûrement sa route. Que faire ?

Tout à coup, il réfléchit qu'au lieu de chasser sa girafe vers la plaine, il pourrait aussi bien la pousser vers le camp. Aussitôt, éperonnant son cheval, il dépassa les trois girafes qui, selon ses prévisions, s'arrêtèrent dès qu'elles l'aperçurent devant elles. Alors il tourna bride et s'avança vers elles. Les deux grandes firent immédiatement volte-face, mais d'un mouvement si brusque, qu'elles renversèrent le jeune, épuisé et mal assuré sur ses jambes. Avec un cri de triomphe, Willem sauta à terre, et lui pressa la tête sur le sol. Le pauvre animal n'avait pas encore assez de force dans son long cou pour se soustraire à cette pesée exercée par le lourd boër. Il resta donc étendu, maintenu par le seul poids du chasseur, tandis que son père et sa mère, impuissants à le défendre, continuaient leur fuite et disparaissaient bientôt derrière des bouquets d'arbres.

— Enfin ! se dit Willem, je la tiens ! la voilà ! Pourvu que les camarades aient bientôt l'idée de se mettre à ma recherche !

C'est, qu'en effet, si Willem tenait la girafe, celle-ci retenait aussi le chasseur : il n'avait pas la plus petite courroie, pas le moindre bout de corde pour attacher sa prisonnière, et à juger par ses efforts désespérés pour se dégager, elle aurait profité du premier moment de liberté pour prendre la fuite. Son enthousiasme du succès un peu calmé, Willem en-

visagea la situation et arriva tout droit à une conclusion catégorique : il avait agi comme un fou.

D'abord, il s'était précipité sur la girafe sans plus s'occuper de son cheval, et dans sa préoccupation de ne pas laisser échapper sa capture, il n'avait pas même songé à le faire rester auprès de lui. Or, Dromadaire, agréablement soulagé de son fardeau — son maître n'avait pas maigri, tant s'en faut, dans ses dernières expéditions, — Dromadaire, disons-nous, s'était mis incontinent à brouter, et tout en mangeant, s'était éloigné peu à peu, si bien que lorsque le chasseur cessa d'admirer sa prisonnière et leva la tête, il le vit tout au bout de la plaine, hors de portée de la voix.

— Voilà bien mon éternel guignon ! grommela-t-il. Je perdrai mon cheval, et je ne suis pas sûr de garder ma girafe. S'il avait au moins l'inspiration de retourner au camp ! Mais si une bête fauve l'attrape en route ! les léopards et les lions ne manquent pas par ici.

La perspective qu'il venait d'évoquer pour son cheval ramena les réflexions du chasseur sur lui-même. Que ferait-il, lui, si un félin apparaissait tout à coup ? Il faudrait bien alors lâcher la girafe, et pendant qu'il combattrait pour sauver sa propre vie, sa proie s'échapperait sans qu'il pût la rejoindre.

— Je suis un double fou ! se dit-il. En admettant que par extraordinaire il ne survienne pas de fauve, et que mon cheval retourne au camp sans accident, je serai mort de soif et de chaleur avant que mes camarades aient pu venir à mon secours. Willem, mon garçon, tes inspirations ne sont pas souvent heureuses.

Et tout en se faisant d'amers reproches sur son

imprévoyance, notre gros boër continuait de peser sur le cou de sa girafe, s'essuyait le front et s'éventait de son mouchoir. Dieu ! qu'il faisait chaud ! La girafe était maladroitement tombée à l'endroit le plus découvert de la plaine, et son vainqueur, rôti par ce soleil ardent, mourait de soif. Il tâchait de prendre patience en se disant qu'au coucher du soleil, ses compagnons se mettraient sûrement à sa recherche et ne pouvaient manquer de le trouver. Mais jusqu'à ce moment béni, le temps lui sembla horriblement long. Enfin, l'astre impitoyable descendit derrière les arbres, et les deux captifs purent respirer. La soif, seule, continua de les faire cruellement souffrir.

Tout à coup, des visiteurs parurent : des hyènes s'avancèrent en rasant presque le sol, ricanant et découvrant leurs dents, comme si la position du chasseur leur eût semblé extraordinairement ridicule. Trop lâches pour l'attaquer, malgré leur nombre, elles restèrent à dix pas et le menacèrent en grondant avec colère. Willem ne s'en inquiéta pas autrement. Le soleil disparu, la nuit se fit presque subitement, et il ne vit plus rien autour de lui qu'un cercle d'yeux aux lueurs bleuâtres.

— Toujours personnel pensa Willem... A présent je ne puis plus compter sur de l'aide avant demain. Diantre ! Et c'est justement une nuit comme les lions les aiment pour se mettre en chasse ! Il fait noir comme dans un four. Je crois que je vais par-dessus le marché recevoir un orage.

Le boër ne se trompait pas ; les nuages s'étaient amoncelés vers le sud-ouest et avaient monté peu à peu ; d'instant en instant, un éclair déchirait la masse sombre, enfin le roulement lointain du tonnerre se fit entendre.

Mais un autre bruit, beaucoup plus proche, fit tressaillir le chasseur et sa victime : un grondement sonore s'éleva de la plaine, suivi presque aussitôt d'un autre plus rapproché. Un lion rôdait aux alentours. Selon toute apparence, il n'allait pas tarder à découvrir cette double proie.

— Un rugissement, se dit Willem, puis un bond et des craquements d'os... les miens, naturellement... et ce sera fini.

L'émotion que ressentait notre chasseur ne lui ôtait pas sa présence d'esprit : il ne fit par le moindre mouvement, même pour essayer d'attraper son fusil. Il savait que le rugissement du lion n'est pas une indication sûre du lieu où il se trouve, et que celui qui croit le fuir se jette souvent lui-même au-devant de sa gueule. D'ailleurs, il n'eût pu se résigner à rendre la liberté à sa girafe. Donc, il attendit.

La pluie commença de tomber, de larges gouttes espacées d'abord, qui se pressèrent et s'accéléchèrent rapidement ; en quelques minutes, Willem se trouva sous une cataracte. Il accueillit d'abord avec gratitude cette douche énergique qui venait si à propos le désaltérer, mais la masse liquide qui croulait sur son dos l'endolorit à la longue, et il fut heureux de voir finir cette averse qu'il avait tant bénie d'abord. Mais les éclairs continuèrent de se succéder sans relâche, l'éblouissant soudain, pour le laisser dans des ténèbres plus opaques que jamais. Enfin un coup de tonnerre formidable éclata, et l'éclair qui l'accompagnait illumina la plaine pendant quelques secondes. Le choc électrique fut si violent que, quoique étendu sur le sol, Willem en ressentit une commotion violente ; le jet de lumière qui l'aveugla presque lui montra à trois mètres de là un lion

énorme accroupi, prêt à bondir. Aussitôt, le chasseur voulut se jeter de côté — l'instinct de conservation effaçait tout autre souci — mais l'énervelement lui en ôta la force. La première pensée distincte qui lui vint un moment après, fut l'étonnement de se trouver encore en vie... Qu'était devenu le félin ? A chaque seconde, Willem s'attendait à recevoir le choc, à sentir les ongles et les dents se plonger dans sa chair : rien ne bougea. L'orage se calma assez rapidement, comme si ce grand effort de la foudre avait épuisé sa colère, le ciel s'éclaircit et la lune éclaira paisiblement la plaine détrempeée. Willem se souleva et regarda autour de lui : le lion avait disparu. La décharge électrique l'avait épouvanté au moment où il allait bondir sur ses victimes, et il avait pris la fuite.

Notre chasseur poussa un soupir de soulagement ; il était sauvé, au moins provisoirement. La girafe, en revanche, commença de lui donner quelques inquiétudes. Le pauvre animal respirait péniblement ; son maître se doutait bien qu'elle devait succomber de faim et de fatigue, mais que faire pour la secourir. Il était réduit lui-même à l'impuissance. Il ne bougea toujours pas, mais à mesure que le temps s'écoulait, il perdit de plus en plus l'espoir de la garder vivante jusqu'au moment où l'arrivée de ses camarades viendrait les tirer l'une et l'autre de leur étrange et incommode situation.

XI

VICTOIRE !

Les girafes poursuivies par Hendrick, Arend et Hans les menèrent à une rivière dont elles suivirent le bord, et nos chasseurs, dans l'ardeur de la poursuite, ne s'aperçurent pas de l'absence de Willem. Ils furent bientôt près de leur gibier, lequel s'engagea à son insu dans une sorte de presque île formée par un brusque coude du cours d'eau.

Se voyant acculées, car le passage était si étroit que les trois chasseurs suffisaient à le barrer, les girafes sautèrent à l'eau, seule issue qui leur fût ouverte. Les berges n'étaient pas très hautes, ni la rivière trop profonde ; pourtant cet endroit était difficile à traverser, car il était à pic. Plusieurs girafes atteignirent l'escarpement opposé, mais tous leurs efforts pour le gravir furent vains ; d'autres errèrent le long du bord qu'elles venaient de quitter, essayant d'y remonter un peu plus loin en amont ou en aval : peine perdue.

— Elles sont dans une véritable trappe ! s'écria

Hendrick. Vite! des courroies! et attrapons les deux jeunes.

Il n'y eut pas besoin de long conciliabule pour comprendre ce qui restait à faire. Chaque chasseur était muni d'une longue et forte lanière de cuir de buffle destinée à entraver les chevaux: chacun fit un nœud coulant à la sienne, et Hendrick se mit à la recherche d'un passage qui lui permit de se rendre rapidement sur l'autre berge. Il trouva bientôt ce qu'il cherchait, et vint se poster sur le bord vis à vis de ses compagnons. Les captifs étaient toujours massés au milieu du courant. Épuisés par leur longue course, ils n'essayaient pas de monter ou descendre la rivière pour trouver un chemin accessible, et enfonçaient de plus en plus dans le lit vaseux. Seules, deux des plus grandes girafes s'efforçaient de gravir l'escarpement; l'apparition subite d'Hendrick causa une retraite si précipitée, qu'elle créa une panique dans le groupe. Plusieurs se rapprochèrent de la rive où se trouvaient Hand et Arend. Ceux-ci lancèrent leurs lazos; ils manquèrent leur coup, mais les girafes, pour éviter leurs attaques, revinrent vers Hendrick, qui tenta l'épreuve à son tour. Après plusieurs essais malheureux, il réussit enfin à jeter son nœud coulant par-dessus la tête d'une des jeunes. Aussitôt il sauta à terre et attacha l'extrémité de son lazo à un arbre. Presque en même temps, Hans capturait la seconde de la même manière.

— Hurrah! cria Hendrick. Amenons-les au gué.

Les autres girafes, affolées, se décidèrent à fuir le long du courant.

Malheureusement, dans leur précipitation, elles renversèrent le captif d'Hendrick, et quand celui-ci parvint à le tirer de l'eau, le pauvre animal était

mort, soit par strangulation, soit par suite de son immersion prolongée. Hans et Arend réussirent à protéger le leur en l'attirant aussi près que possible de la berge, et ils arrêterent le nœud coulant, de crainte d'accident.

Quand toutes les girafes eurent disparu, les chasseurs entreprirent de faire avancer leur capture vers le gué, où Hendrick les attendait. La tâche fut plus facile qu'on eût pu s'y attendre, car la pauvre créature n'avait plus la force de résister, Bientôt, elle fut amenée sur la rive, et les chasseurs, enthousiasmés, contemplèrent leur magnifique prise avec autant de joie que d'orgueil.

— Eh bien, le voilà enfin réalisé, ce haut fait impossible ! dit Hendrick. Mais où donc est Willem ?

— Je crois l'avoir vu poursuivre la troisième girafe, répondit Arend.

— Bon, nous le retrouverons tout à l'heure. Quels yeux il va faire ! Pour le moment, laissons reposer notre nouveau compagnon, donnons-lui une bonne heure pour s'accoutumer à nous et se rendre compte de nos bonnes intentions à son égard, puis nous reprendrons le chemin du camp.

Se voyant traitée avec douceur, la girafe se résigna bientôt à son sort. Lorsqu'elle parut avoir repris haleine et fut calmée tout à fait, les chasseurs remontèrent à cheval. Hans et Arend la prirent entre eux, tenant chacun le bout de leur lazo, dont l'autre extrémité était fixée au milieu de son cou, et Hendrick marcha derrière, encourageant sa marche à l'aide d'une cravache. Après avoir regimbé quelques minutes, la prisonnière se décida à obéir à la direction donnée par ses deux longes, et vers le milieu

de l'après-midi, nos amis atteignirent le camp sans encombre.

Les cris de surprise qui les accueillirent s'imaginent aisément. Les Macololos surtout ne pouvaient en croire leurs yeux. Arend coupa court à cette admiration, pourtant si flatteuse, en demandant des nouvelles de son frère.

— Moi vu baas Will courir vers nord, baas, mais lui pas reparu depuis, et moi inquiet, répondit le Cafre.

— Jusqu'ici, son absence prolongée n'a rien d'alarmant, dit Hendrick. Nous pouvons manger — moi, je meurs de faim — et nous reposer, puis nous tâcherons de retrouver ses traces.

Leur appétit calmé, les chasseurs s'étendirent à l'ombre. Le soir, le ciel se couvrit vers l'ouest ; alors, voyant les nuages monter de plus en plus dans le ciel, nos jeunes gens résolurent de se mettre immédiatement à la recherche de l'absent, car la pluie pouvait survenir et déjouer toute tentative de retrouver une piste. Les chevaux furent donc ressellés, et tous trois se remirent en route, accompagnés de Congo.

Le Cafre appela son fidèle Bonflair et l'excita à chercher. Le chien se mit à courir ça et là, le nez contre terre, et enfin partit dans une direction bien déterminée.

— Lui trouvé piste, dit Congo. Nous pas perdre lui de vue.

— C'est facile à dire, répondit Hendrick. Dans un moment je ne verrai plus seulement les rênes de mon cheval. Est-ce déjà la nuit ?

— C'est cet orage qui assombrit le ciel, dit Hans. Pourvu qu'il n'éclate pas !

— Souffle de chien guider tout de même, si nous plus voir, baas. Lui jamais aller plus vite que chasseur.

— Mais qu'est-ce qui te prouve qu'il suit bien les traces de Dromadaire? demanda Arend.

— Bonflair pas un âne, lui très bien savoir.

— Ma foi n'est pas aussi grande que la tienne. Enfin, au petit bonheur! Nous ne pouvons mieux faire.

Au bout d'une heure de cette recherche à l'aveuglette, — la nuit était venue brusquement, et était absolument noire — nos chasseurs furent repris de doutes : cette piste qu'ils suivaient pouvait les ramener au camp après un long circuit, et peut-être que celui qu'ils cherchaient les y attendait à cette heure, inquiet lui-même. A quoi bon passer une nuit en poursuites fatigantes, avec un orage en perspective? Les premières gouttes tombaient déjà.

— Moi sûr que baas Will empêché, puisque lui pas reparu encore, dit Congo après avoir écouté les diverses réflexions de ses maîtres.

— Congo a raison, dit résolument Hendrick. En avant. Quand tu étais bloqué par ton borelé, Arend, il a fait moins de façons pour courir à ta recherche.

Le Cafre excita son chien, et la marche fut reprise et accélérée autant que l'obscurité le permettait. Mais la pluie se mit à tomber avec la violence d'une ondée africaine, et détrempa le sol en peu d'instant.

A la lueur des éclairs, Congo parvint quelque temps encore à discerner les traces des sabots de Dromadaire, puis ces traces mêmes furent délayées par l'eau et complètement effacées. Bonflair courait de tous côtés, gémissant tout bas, à la recherche de la piste. Il fallut s'arrêter jusqu'à la fin de l'orage.

Enfin il passa, le ciel s'éclaircit, et la lune apparut dans le ciel. Tous les objets devinrent aussi visibles qu'en plein jour. Hélas ! les traces seules avaient disparu, noyées dans l'eau qui formait partout de larges flaques. Le chien, que Congo lança de nouveau, reprit sa course errante sans plus de succès que la première fois, et nos chasseurs virent avec désespoir que leur recherches étaient bien finies.

— Mon Dieu ! dit Arend. Quand je pense que tous ces retards vont peut-être lui coûter la vie !

— C'est vrai. Mais quel parti prendre ? Où chercher ! dit Hans avec désespoir.

— Si nous appelions tous ensemble ? Peut-être... Congo leva la main tout à coup.

— Là-bas, lion rugi, dit-il.

— J'ai enveloppé de mon mieux mon fusil, dit Hendrick en examinant son arme. J'espère qu'il sera resté sec. Voyons.

Hendrick pressa la gâchette ; le coup partit.

— Bon... Maintenant, attendons-le.

— Baas ! moi entendre voix crier « hillo ! » Etre voix de baas Will.

— Je n'ai rien entendu, dit Hendrick.

— Moi crier pour voir.

Congo mit ses deux mains en entonnoir autour de sa bouche et cria de toute la force de ses poumons : « Baas Will ! »

— A moi ! répondit dans le lointain la voix de Willem.

Tous répondirent par un joyeux hurrah, auquel Bonflair joignit ses accents les plus sonores, et partirent à la suite du chien qui avait reconnu la voix de son maître.

Dix minutes après, nos chasseurs trouvèrent Willem toujours étendu à côté de sa girafe, qu'il tenait embrassée par le cou, et telle était l'étrangeté de la situation, qu'ils restèrent d'abord stupéfaits, sans songer à venir à son aide.

— Allons ! que quelqu'un vienne donc enfin me relayer, grogna Willem. Croyez-vous que je n'aie pas attrapé de crampes depuis le temps que je garde cette position ?

— Et depuis combien de temps y es-tu ? demanda Hendrick en préparant une longe.

— Eh ! depuis midi, parbleu !

— La voilà attachée, tu peux la lâcher.

Willem se leva et s'étira avec une satisfaction qui fit éclater de rire tous les assistants.

— Mais enfin, explique-nous comment tu as été amené à capturer ta girafe de cette façon originale. Combien de temps comptais-tu la presser encore si tendrement dans tes bras ?

— Jusqu'à ce que l'un de nous meure. Ma manière de la capturer a pu être originale, mais elle est bonne, puisqu'elle a réussi. Je connais bien des chasseurs qui n'en ont pas fait autant.

— Soit, j'excuse la mauvaise humeur d'un homme ankylosé et affamé. Mais cù donc est Dromadaire ?

— Le diable le sait peut-être, ou le lion que vous avez dû entendre tout à l'heure.

— N'en dis pas de mal, dit Hans, c'est à lui que nous devons de t'avoir retrouvé. Allons, en route.

Les jeunes gens emmenèrent la girafe de Willem de la même manière qu'ils avaient conduit la leur, et avec le même succès. Sans nulle entente préalable, ils ne dirent pas un mot de la capture qu'ils avaient faite eux-mêmes, et subirent sans répondre

les rebuffades que leur gros compagnon ne leur ménage pas, sous prétexte d'« allusions » à leur maladresse. Malgré son peu de finesse, Willem fut bien un peu surpris d'une soumission si passive, surtout de la part de Hans, dont les répliques calmes et mordantes l'atteignaient souvent au vif. Il commençait même à s'étonner tout à fait du sang-froid de ses compagnons quand on atteignit le camp. Alors, il éprouva une stupéfaction dont l'objet était bien différent : la première chose qu'il aperçut, ce fut une girafe vivante, attachée à un mimosa ; la seconde, Dromadaire broutant avec tout l'appétit d'un brave cheval qui n'a rien à se reprocher.

— A votre tour de m'expliquer... dit-il en se tournant vers ses compagnons, et un peu honteux de cette nouvelle exhibition de son caractère.

— Mon cher, dit Hans, notre amour pour les girafes n'allant pas jusqu'à nous précipiter à leur cou et nous y tenir attachés jusqu'à travers les orages et la mort, nous nous sommes contentés de prendre celle-ci au lazo, comme de vulgaires maladroits que nous sommes.

En disant ces mots, le botaniste salua gravement jusqu'à terre.

— Je félicite de tout mon cœur ce vulgaire maladroit, répondit Willem, en tâchant de paraître enjoué. Il s'appelle évidemment Hendrick.

— Hélas, non ! ma girafe a péri dans la bagarre.

— C'est notre savant en personne, dit Arend en riant de bon cœur. Et maintenant, que quelqu'un m'explique la présence de Dromadaire...

— Baas, un Macololo a ramené lui tout à l'heure ; lui était dans la plaine là-bas, avec pied pris dans bride.

— Ma foi, je vous avoue que je ne m'attendais pas à un dénoûment si heureux. Je voyais mon cheval perdu, et moi bien près d'échouer au port. Maintenant, si personne n'a d'objection, nous irons dormir pendant le peu de temps qui nous reste avant le lever du soleil : nous en avons tous besoin.

La proposition fut accueillie avec empressement ; cinq minutes après, tous les chasseurs dormaient à poings fermés.

Nos jeunes aventuriers avaient atteint leur but ; ils n'avaient plus désormais d'autre mission que de reprendre le chemin de leurs foyers, et mener sains et saufs les captifs à leur destination. Cette partie de leur tâche, qui leur sembla d'abord hérissée de difficultés, se trouva, au contraire, la plus simple de toutes. Les girafes s'apprivoisèrent en quelques jours, au point d'accepter de la main de leurs nouveaux maîtres caresses et friandises ; et, pour les conduire, il suffit de leur passer une courroie au cou : elles suivirent leur guide avec toute la docilité désirable. Pareilles en cela à l'éléphant privé, elles semblaient n'avoir conscience ni de leur vitesse, ni de leur force.

Trois jours après, la petite troupe reprit donc sa marche vers le sud, une vraie marche triomphale.

XII

UNE DISPARITION MYSTÉRIEUSE

Après quelques jours de voyage paisible, mais sous une pluie battante, les jeunes chasseurs arrivèrent à une région habitée par plusieurs boërs hollandais. Ils suivaient maintenant un chemin pompeusement appelé route par les colons, et qui les mena en droite ligne d'un gué à l'autre. Pour la première fois depuis plusieurs mois, ils aperçurent des champs cultivés par des blancs, et purent enfin se procurer une substance qu'ils ne connaissaient plus que de nom : du pain.

Un soir qu'ils se préparaient à installer leur camp non loin d'une habitation d'une assez bonne apparence pour le pays, le boër propriétaire de la maison vint en personne leur offrir l'hospitalité et insista de la façon la plus pressante pour la leur faire accepter.

— Vous êtes tout trempés par la pluie, leur dit-il dans un jargon dont nous n'essaierons même pas de donner une idée à nos lecteurs. Cette nuit, le temps ne sera certainement pas plus clément. Soyez donc mes hôtes jusqu'à demain : il fait meilleur au coin du

feu que dans un pied de boue, et ma femme sera ravie de vous recevoir.

Les jeunes gens ne résistèrent pas longtemps à des offres si cordiales ; bientôt ils se groupèrent autour de la large cheminée flambante, et se sentirent envahis par ce sentiment de confort qu'on éprouve à se sécher devant un bon feu pendant qu'au dehors la pluie fait rage.

Les chevaux avaient été abrités sous un vaste hangar ; les girafes logeaient à part, près d'une hutte qui fut assignée aux serviteurs, et que ceux-ci partagèrent avec quelques Hottentots au service du boër.

Le maître de la maison était un gros gaillard rond et jovial, bavard, remuant. Lui et sa femme bouleversèrent toute la maison pour procurer à leurs hôtes tout ce qu'ils s'imaginaient pouvoir leur être agréable. Après un dîner copieux, il leur offrit d'excellent tabac, et servit une très bonne eau-de-vie de pêches, dont il les engagea à user sans limites. Lui-même, pour prêcher d'exemple et arroser ses récits, avalait d'énormes rasades de cette « fumée du Cap ».

A l'en croire, il avait été dans sa jeunesse un chasseur célèbre, et il répéta à plusieurs reprises que rien ne lui semblait plus agréable que de parler de ses aventures avec d'autres chasseurs, et d'écouter le récit de leurs expéditions.

Les jeunes gens firent de leur mieux pour satisfaire leur hôte, mais ils n'étaient ni les uns ni les autres habitués à boire, et à boire de l'alcool moins que toute autre chose. L'hospitalité du Hollandais leur sembla bientôt assez pesante. Il était difficile d'éluder ses nombreux toasts, car il avait une manière si pressante, il semblait si offensé de la réserve de ses convives, si disposé à l'attribuer au dédain de son eau-de-vie, que les chasseurs ne purent recon-

naître tant d'attentions qu'en avalant le plus possible du liquide si prôné.

— Quand j'ai bien travaillé toute la journée dans mes champs, disait le Hollandais, et que la pluie m'a percé jusqu'aux os, que puis-je faire de mieux que me réchauffer et m'égayer quand je rentre chez moi ? La « fumée du Cap » est ce qu'il y a de mieux en pareil cas, et quand ma bonne étoile m'envoie par-dessus le marché de joyeux compagnons pour trinquer avec moi, je la bénis de tout mon cœur.

— Vous avez trop de bonté, balbutia Willem, dont les idées commençaient à se brouiller.

— Mais nous abusons vraiment... continua Hans en essayant de soustraire son verre à une nouvelle tentative de son hôte.

— Eh quoi ! abuser ! s'écria le boër en versant impitoyablement. Vous ne pouvez mieux reconnaître mon hospitalité qu'en usant de tout ici comme si vous étiez chez vous.

La séance se prolongea ainsi pendant plusieurs heures. A maintes reprises, les chasseurs alléguèrent la fatigue et la nécessité de partir le lendemain au point du jour, espérant mettre fin à cette orgie. Mais le boër refusa de comprendre, ou les railla du peu de solidité de leur cerveau, ou leur reprocha leur empressement à quitter un ami si heureux de les avoir à son foyer. Bref, il fallut rester, et qui pis est, il fallut boire et répondre à toutes ses questions. Il parvint à arracher à ses convives le récit de leur expédition et de ses causes.

— Je suis bien fâché que vous attrapiez l'argent promis pour les deux girafes, dit-il enfin. Mes deux frères et mon beau-frère vont être bien déçus. Voilà plusieurs mois qu'ils sont partis dans le Nord pour

essayer comme vous de prendre deux jeunes girafes vivantes. Ils m'ont fait dire il y a quelques jours qu'ils étaient sur le point d'y réussir. Mais voilà !... vous arrivez avant eux, quoique j'attende leur retour d'heure en heure à présent.

Les regrets du Hollandais étaient trop naturels pour que ses hôtes pussent s'en formaliser : chacun forme des vœux pour le succès de sa propre famille avant tout. L'esprit alourdi par leurs trop copieuses libations, ils trouvèrent même qu'un aveu si franc était tout en sa faveur, et ils le lui dirent sans détours. Enfin, vers deux heures du matin, ils ne se sentirent plus capables ni les uns ni les autres de tenir plus longtemps leurs yeux ouverts ; ils se levèrent et résistèrent cette fois à toutes les instances de leur hôte. Celui-ci céda bon gré mal gré et conduisit ses convives dans une grande chambre où quatre lits avaient été préparés. Les jeunes gens s'y jetèrent sans avoir même le courage de se déshabiller, et en un instant, ils perdirent conscience de ce qui s'était passé.

Le lendemain matin, Hans s'éveilla le premier et regarda la pendule. Il était dix heures.

— Quelle honte ! cria-t-il. Hendrick ! Arend ! Hé, Willem !

Après quelques appels et d'énergiques secousses, les trois jeunes gens ouvrirent les yeux :

— Il est dix heures ! cria Hans. Et nous sommes encore ici !

— Nous devons être honteux de nous-mêmes, gronda Willem en sautant à bas de son lit et commençant rapidement sa toilette.

— Nous griser comme des Hottentots ! grommela Arend en l'imitant en toute hâte.

— C'est dégoûtant ! fit Hendrick.

Les voyageurs furent bientôt en état de se présenter devant leurs hôtes. Ils les trouvèrent près d'une table où un appétissant déjeûner les attendait. Après l'échange des politesses d'usage, l'hôtesse les invita à « prendre place ». Willem seul la pria de l'excuser un instant.

— Je ne me sens pas capable de manger avant d'avoir pris des nouvelles de mes girafes, dit-il. Pardonnez à l'impatience d'un chasseur. Je ne serai absent que quelques minutes.

La permission demandée fut gracieusement accordée, et Willem se rendit à grands pas vers le hangar où le Cafre et le Boschiman avaient dû passer la nuit.

Mais quel spectacle l'y attendait ! Les quatre Macololos étaient étendus sur le sol, et gémissaient comme des hommes à l'agonie ; dans un coin, Congo était littéralement effondré, et ronflait à pleins poumons ; Mocco, couché sur le dos dans la posture d'un crucifié, lui donnait vigoureusement la réplique.

Willem ne put retenir une imprécation. A grands coups de pied, il essaya de rappeler à la vie les quatre fidèles de Macora : peine perdue, il eût cogné avec autant de succès sur quatre souches. Le même système appliqué au réveil du Cafre produisit de meilleurs résultats : dès le troisième choc de la botte de son maître, Congo ouvrit languissamment les yeux et marmotta quelques mots inintelligibles. En reconnaissant Willem, il se frotta les yeux de ses deux poings, et après quelques efforts infructueux, se mit sur ses pieds et réussit à y garder l'équilibre.

— Oui, baas... moi y courir... balbutia-t-il en titubant vers la porte.

Dehors, la fraîcheur le réveilla, mais son maître fut alarmé de l'expression d'épouvante que prit soudain son visage : ses yeux s'agrandirent et roulèrent comme si quelque horrible objet lui était apparu, et subitement dégrisé, il s'élança, sans chanceler, cette fois, vers le hangar qui avait abrité les girafes.

Un pressentiment assaillit alors Willem, et il courut à toutes jambes derrière Congo. Il le trouva debout à l'entrée, statue vivante de la consternation, et comprit tout du premier coup d'œil : les girafes avaient disparu.

— Quoi ! s'écria-t-il. C'est ainsi que tu gardes ce que je te confie ! Ne devais-tu pas veiller à tour de rôle avec Mocco ?

Congo s'arrachait les cheveux.

— Moi, idiot ! moi brutal ! moi pas avoir deviné !...

— Deviné quoi ? imbécile ! Mais non, l'imbécile, c'est moi, qui ai pu te confier une chose à laquelle je tenais tant. J'ai tout ce que je mérite.

Un vague espoir restait encore à Willem : peut-être l'hospitalier boër avait-il logé ailleurs les girafes, pour une raison quelconque. Il parcourut tout l'établissement, fouilla jusqu'aux moindres recoins capables de recéler des animaux de cette taille : rien. Tous les domestiques indigènes qu'il rencontra et interrogea lui répondirent qu'ils n'avaient rien vu.

Les girafes n'étaient plus aux environs, c'était clair. Il ordonna au Cáfre de continuer les recherches, et revint annoncer à ses compagnons la mauvaise nouvelle.

La stupeur fut générale, celle du Hollandais et de sa femme dépassa toute imagination. Pendant quelques minutes, les questions et les exclamations s'entrecroisèrent, puis toute l'assistance se leva et courut

examiner l'endroit d'où les girafes avaient si mystérieusement disparu.

En faisant le tour du hangar, on découvrit qu'un des poteaux, — celui auquel une des girafes était attachée, — avait été complètement arraché et gisait sur le sol, en dehors. Les planches qu'il soutenait avaient été écartées violemment pour laisser une brèche plus que suffisante au passage de jeunes girafes.

— Ah! s'écria le Hollandais, je comprends. Le poids de leur corps a abattu la palissade, et quand le poteau a été par terre, elles n'ont eu qu'à tirer pour faire glisser leur longe. Comment ai-je pu ne pas prévoir cela! C'était pourtant facile à deviner!

— Moins facile que vous ne paraissez croire, dit Willem. A la rigueur, on pourrait expliquer ainsi la fuite d'une des girafes. Mais comment l'autre a-t-elle pu prendre le même chemin? Elle était attachée dans le coin opposé.

— D'ailleurs, elles n'ont jamais montré la moindre velléité de s'enfuir depuis que nous les avons, ajouta Hendrick. Il serait donc étrange que cette envie les ait saisies subitement, toutes deux à la fois, et au point de leur faire démolir des palissades.

— Quoi qu'il en soit, s'écria le boër, en faisant de grands gestes, je jure de verser demain dans la poussière toute ma provision de « Cape smoke » : c'est lui qui est cause de tout. C'est lui qui a enivré nos hommes! C'est lui qui nous a enivrés nous-mêmes! C'est lui qui...

— Inutile de récriminer ainsi, dit sèchement Hans. Un fait est positif : les deux girafes ont été volées. Une seule chose reste à faire : les reprendre le plus tôt possible.

— Ah! Dieu du ciel! Volées! Impossible! Elles se

sont enfuies. Quand je pense que chez moi, dans ma propre maison, une chose pareille a pu arriver à des amis ! Tous mes serviteurs sont à votre disposition pour vous aider dans vos recherches, quand elles devraient durer un mois et plus ! Mon Dieu ! faites-nous retrouver ces girafes, et je mourrai heureux !

A ce moment, Congo reparut, accompagné de Bonflair.

— Impossible découvrir piste, même par chien, dit-il d'un air morne. Pluie avoir trempé terre et noyé odeur, et pieds de bétail avoir effacé traces de girafe jusque grande distance. Moi retrouvé seulement marques faites hier en venant ici.

— Assurez-vous de la direction qu'elles ont suivie, dit le Hollandais, et je veux vous fournir les chevaux et les gens nécessaires pour recouvrer votre propriété.

— Merci, répondit Hans. Si nos girafes se sont enfuies, mon avis est qu'elles ont dû reprendre d'instinct le chemin de leur désert ; je propose donc que nous commençons nos recherches dans cette direction.

— Ah ! bah ! s'écria le Hollandais. Si elles ont repris ce chemin, inutile de vous fatiguer à courir après, mes enfants : vous ne les reverrez jamais de votre vie.

— Je suis un peu de cet avis, dit Arend.

— Et toi, Congo ? demanda Willem.

Le Cafre secoua tristement la tête.

— Réponds donc, triple imbécile ! Tu es cause de tout, essaie au moins de réparer tes bêtises.

— Tête à moi fait trop mal, baas, moi pas d'idée du tout.

— Hans, s'écria Willem, désespéré, reste ici et surveille le reste de ce qui nous appartient, car nous

ne pouvons compter sur aucun de nos suivants. Nous autres, montons à cheval, et commençons nos recherches.

Et, sans prêter plus longtemps l'oreille aux doléances et aux protestations dévouées de leur hôte, les jeunes gens coururent préparer leurs chevaux, et quelques instants après, tous trois galopèrent vers la plaine.

— Ecoutez, il y a dans toute cette affaire bien des choses que je ne comprends pas, dit Hendrick quand on fut assez loin de la ferme pour ne pouvoir être entendu de ses habitants. D'abord, notre vieux boër nous laisse partir seuls, après nous avoir proposé de lui-même tout le concours imaginable...

— C'est ce que je me disais justement, interrompit Arend.

— Puis, voilà Congo qui s'arrange pour ne pas nous accompagner, lui qui n'a pas quitté Willem plus que son ombre dans tout ce voyage.

— Je le sais trop fidèle pour avoir le droit de douter de lui, dit Willem. Je crois tout simplement qu'il n'a pas encore cuvé son eau-de-vie d'hier, et qu'il ne se sent pas solide sur ses jambes.

Les cavaliers dépassèrent l'aire assez considérable foulée par les bestiaux, et rejoignirent la « route » qui les avait amenés la veille. Ils examinèrent le terrain avec la plus grande attention et remontèrent le chemin jusqu'à une assez bonne distance, mais ils ne purent même pas retrouver leurs propres traces, pourtant si récentes : la pluie avait tout délayé.

— L'eau a noyé les empreintes d'hier, dit Hendrick, mais elle a rendu le sol tout à fait propre à conserver les traces nouvelles. Si nos girafes avaient passé par ici, leurs pieds se seraient enfoncés assez

profondément pour y laisser des marques : voyez plutôt ce qu'a fait le passage de nos trois chevaux.

— Elles ne sont pas revenues par ici, dit Willem; cherchons ailleurs. Je crois que le seul parti qui nous reste est de décrire un cercle autour du domaine du Hollandais. De cette façon, nous devons fatalement croiser le chemin pris par nos fugitives pour en sortir.

Après quelques instants de consultation, les chasseurs convinrent que c'était, en effet, la seule manière de découvrir quelque chose. Ils avancèrent donc lentement, scrutant le terrain détrempé. Ils trouvèrent quantité de traces de chevaux ou de bœufs, quelques-unes si semblables aux empreintes qu'ils cherchaient, qu'il leur fallait un certain temps pour découvrir quelque particularité caractéristique qui leur prouvât qu'ils se trompaient. Cette énervante recherche se poursuivit pendant plus de deux heures. Willem était sur des charbons ardents : chaque instant de délai éloignait davantage les fugitives et diminuait les chances de les atteindre, et, tout en étudiant sans relâche les moindres traces qu'il apercevait, le chasseur voyait par la pensée ses girafes fuir à travers la plaine. Tout à coup, il arrêta son cheval en poussant un cri de joie.

— Cette fois, voilà des pieds de girafe, s'écria-t-il. Il n'y a pas trois heures que l'animal a passé ici.

Et il lança son cheval sur cette piste.

— Haltel cria Hendrick. Réfléchis donc, Willem, avant de courir ainsi à l'aventure : nous sommes partis dans l'intention de trouver la piste, et non de la suivre. Pour cela, il nous faut Congo et Bonflair.

Sans compter des provisions pour le voyage, ajouta Arend.

— Et pendant que nous courrons après tout cela, nos girafes gagneront une avance de quinze kilomètres, en plus de celle qu'elles ont déjà sur nous. Votre proposition est absurde. Mais faites ce que vous voudrez; moi, je continue, et ne reviendrai qu'avec mes bêtes.

Et Willem éperonna son cheval.

— C'est absolument fou, dit Hendrick. D'ailleurs, il me semble bien que ces traces sont d'un animal beaucoup plus grand que le plus grand des nôtres.

— J'en suis sûr, répondit Arend. Mais nous ne pouvons le laisser aller seul ainsi. Suivons-le à tout hasard.

Les deux jeunes gens excitèrent leurs montures, et rejoignirent leur compagnon. Arend hasarda l'observation que ces empreintes lui paraissaient bien grandes pour une jeune girafe. Willem haussa les épaules.

— Il y a dix ans qu'on n'a vu ici d'autres girafes que celles que nous y avons amenées, dit-il. Il n'y a donc nulle confusion possible, de l'aveu de tous les habitants du pays.

Arend connaissait trop bien l'entêtement de son frère pour soutenir une discussion. Il se contenta de galoper à côté de lui. Hendrick, à son exemple, n'ajouta pas une parole.

A deux kilomètres de là, le long cou d'une girafe apparut au-dessus d'un massif de mimosas encore assez éloigné. Le cœur de Willem battit à lui rompre la poitrine; il piqua des deux, toujours suivi de ses compagnons, et parvint à trois cents mètres de l'animal. Alors celui-ci remarqua l'approche des chasseurs et prit la fuite. Willem excita nerveusement son cheval, et peu à peu la distance qui le séparait du fuyard diminua. La girafe paraissait ne courir

qu'avec peine; lorsqu'elle atteignit un endroit marécageux où ses pieds enfonçaient profondément, elle commença à chanceler. Un effort violent qu'elle fit pour se dégager d'un bournier plus tenace que les autres la renversa sur le flanc, et, à la grande surprise des chasseurs, elle resta étendue sans presque se débattre.

En quelques instants, les jeunes gens furent sur la place.

— Et moi qui m'étonnais de voir la course si vite finie! s'écria Hendrick. Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est qu'elle ait pu commencer.

— C'est le dernier de sa race, dit Arend.

Willem ne dit rien, sa déception était trop grande. La girafe qu'il venait de forcer était un vieux mâle couvert de cicatrices, attestant qu'il avait dû subir bien des poursuites depuis dix ans; d'un de ses flancs sortait une pointe de flèche rouillée.

— Abrégeons ses souffrances, dit Hendrick. Ce n'est plus qu'un squelette à peine mobile.

D'une balle, il mit un terme aux faibles efforts du pauvre animal.

Les chevaux furent dirigés de nouveau vers la maison du Hollandais. Willem était complètement découragé : la journée touchait à sa fin, et rien n'avait été découvert qui pût le remettre sur la piste de ses girafes. Perdre ainsi ce qu'il avait conquis au prix de tant de dangers, de tant de fatigues! Il y avait de quoi se casser la tête avec son propre fusil. Tout était bien fini, maintenant : la nuit arrivait, rendant impossibles de nouvelles recherches, et douze heures ajoutées à toutes celles qui avaient été déjà perdues mettaient définitivement les fugitives hors d'atteinte.

L'obscurité se fit quand nos chasseurs étaient encore à une assez grande distance de la ferme, et la nuit était si noire que, craignant de s'égarer, ils firent halte à l'abri de quelques buissons.

Ils n'avaient rien à manger; on s'en passa. Un feu fut allumé pour écarter les rôdeurs, et la nuit s'écoula tant bien que mal au milieu de rêves pénibles, interrompus de temps à autre par les bruyants ricanements des hyènes ou les glapissements des chacals.

Quand enfin le jour reparut, ils remontèrent à cheval et reprirent la route de la ferme.

Arrivés à un kilomètre environ de la maison, ils rencontrèrent deux cavaliers qui les saluèrent poliment.

— Bonjour, gentlemen, dit l'un; je suis heureux de vous trouver sur mon chemin, car vous pourrez peut-être nous tirer d'embarras. N'auriez-vous pas, par hasard, aperçu nos chevaux?

— Nous sommes par ici depuis hier matin, répondit Hendrick, et nous n'avons aperçu, en fait de chevaux, que ceux que nous montons et qui nous appartiennent.

— Tant pis, dit l'autre. Mais je vous remercie toujours de ce renseignement, car il nous dispensera de perdre notre temps à les chercher par là. Voudriez-vous me dire exactement d'où vous venez?

Hendrick les mit en quelques mots au courant de l'expédition dans laquelle lui et ses compagnons s'étaient engagés depuis la veille.

— Mais s'il en est ainsi, reprit l'étranger, nous pouvons vous donner à notre tour quelques indications. D'après ce que vous me dites, je présume que vous avez dû vous arrêter au kraal de Mynheer Van Ormon. Hier matin, nous cherchions nos che-

vaux à dix ou douze kilomètres sud de sa maison, nous avons justement aperçu deux girafes courant vers le sud. C'étaient les premières que je voyais de ma vie. Nous étions mal montés, car nous n'avions pas prévu une pareille rencontre, sinon nous n'aurions pas résisté à l'envie de leur donner la chasse.

— A douze kilomètres au sud du kraal !... s'écria Willem. Et nous, comme des niais, nous les cherchons à vingt kilomètres dans le nord !

— Etaient-elles seules ? demanda Arend avec une certaine défiance.

— Oui, et elles trottaient ferme... Elles sont loin à cette heure.

— Merci ! cria Willem en mettant son cheval au galop :

En entrant dans l'enclos, la première personne qu'aperçurent nos chasseurs fut le Hollandais.

— Je vois que la chance ne vous a pas favorisés, dit-il, mais je m'y attendais. Les girafes sont allées trop loin pour vous ?

— Oui, trop loin dans le sud quand nous courions après vers le nord, répondit Willem en mettant pied à terre. Nous venons d'en avoir des nouvelles et nous allons repartir immédiatement... Où sont nos compagnons ?

— Ils sont allés s'installer au pâturage des chevaux, dans le sud, et vous y attendent.

— Bien, Mynheer Van Ormon, dit Hendrick. Nous allons les rejoindre en toute hâte. Mais, auparavant, nous serons une fois de plus obligés de mettre à contribution votre hospitalité, car nous mourons de faim.

— Entrez, entrez, jeunes gens, je suis tout à votre service. Mais qui vous a dit mon nom ?

— Les mêmes hommes qui nous ont appris où se trouvaient nos girafes, et qui cherchaient leurs chevaux.

— Ce doivent être mes voisins Cloots, dont le kraal est à quinze kilomètres d'ici, à l'est. Allons, entrez déjeuner.

Les jeunes gens suivirent leur hôte vers la maison. En passant près d'un hangar, ils furent surpris de voir Congo apparaître à la porte.

— Holà ! Congo !... cria Willem, que fais-tu ici ?

Le Cafre parut tressaillir en apercevant son maître, et son visage exprima tout autre chose que de la joie.

— Pourquoi n'es-tu pas avec les autres ?... poursuivit Willem avec un étonnement croissant.

Congo ne répondit pas une syllabe et s'éclipsa derrière le hangar.

— Ah bien ! par exemple !... voilà qui est un peu fort !... dit Willem, stupéfait. Quelle mouche le pique ?...

— Voilà des manières qui diffèrent bien de sa conduite habituelle, dit Hendrick.

— Je vais vous expliquer, dit le Hollandais, non sans un certain embarras. Mais ne vous fâchez pas. Il paraît que vous l'avez cruellement maltraité quand vous l'avez trouvé ivre hier matin, et que vous avez constaté la fuite des girafes... Il croyait que vous ne l'emmeniez à leur poursuite que pour le tuer...

— Ah çà !... il est fou !

— Et alors, il m'a supplié de le prendre à mon service... J'ai refusé d'abord, craignant de vous offenser. Mais il m'a déclaré que si je ne voulais pas le recevoir chez moi, il s'enfuirait dans le désert, car il était sûr que vous l'assommeriez dès que vous seriez seul avec lui... Alors, par pitié, j'ai cédé.

— Comprends-tu quelque chose à toute cette affaire ?... demanda Arend à son frère. Tu l'as maltraité ?

— J'avoue que je l'ai secoué énergiquement du bout de ma botte...

— Voyez-vous, ce doit être cela, reprit le boër.

— J'ai été brutal, j'en conviens, aussi bien en action qu'en paroles, car la colère m'emportait... Néanmoins, je suis plus qu'étonné de le voir prendre ainsi la chose... Enfin, n'importe, puisque je suis dans mon tort, je suis prêt à lui faire des excuses... C'est un vieux compagnon que je serais désolé de quitter ainsi. Voudriez-vous le faire venir, Mynheer Van Ormon ?

Le Hollandais alla à la porte et appela Congo. Quand le Cafre entra, Willem lui exprima ses regrets de l'avoir ainsi malmené, et lui demanda si une amitié éprouvée comme la leur devait finir ainsi, à cause d'un moment de colère, bien explicable d'ailleurs.

Congo accueillit très froidement cette déclaration.

— Moi, content de service chez Mynheer Van Ormon, répondit-il, et rester avec lui. Si vous voulez prouver amitié pour Congo, vous payer à lui gages pour services que lui a rendus à vous jusqu'à présent.

S'il se fût agi d'une réconciliation avec ses frères ou ses amis, Willem n'eût pas présenté autrement ses excuses. La sourde animosité que laissait percer le Cafre le peina. Mais quand une seconde tentative de sa part se buta au même entêtement dédaigneux, Willem sentit la colère le gagner. Il jeta sur la table la somme que réclamait cet homme qu'il avait toujours considéré comme un ami, et il lui tourna le dos d'un air méprisant.

Congo sortit, accompagné du Hollandais, et les jeunes chasseurs prirent leur repas à la hâte et en silence. Ce départ inexplicable d'un serviteur qu'on croyait si dévoué les avait affectés beaucoup plus qu'ils ne voulaient en convenir. Au bout de dix minutes, quand leur hôte revint, ils se levèrent de table. Après avoir remercié vivement le Hollandais et sa femme, ils remontèrent à cheval et partirent au galop vers l'endroit où devait se trouver Hans avec les serviteurs et les bagages.

Les jeunes gens retrouvèrent sans peine leur compagnon, qui les attendait anxieusement.

— Vous revenez les mains vides, dit le botaniste. Nous n'avons rien trouvé non plus.

— Nous avons des indications sur la route qu'elles ont prise, en tout cas, dit Hendrick. Elles ont été aperçues hier matin à quelques kilomètres vers le sud. Nous allons partir immédiatement.

— Bon; j'étais venu me fixer ici pour ne pas abuser plus longtemps de la complaisance du boër; nous sommes dans la bonne voie. A propos, Congo est venu ce matin me dire qu'il avait à te parler, Willem. Il avait refusé hier de me suivre, sans autre explication...

— Il m'en a donné, à moi.

— Ah!... Alors tu dois savoir ce qu'il voulait te dire?

— Oui, et de reste: il voulait me réclamer ses gages de cette année. Jamais je n'ai éprouvé pareille déception de la part d'un homme. Je n'aurais jamais cru Congo capable d'une trahison semblable.

— C'est étrange. Il ne m'a pas parlé d'argent; il a seulement bien recommandé que nous l'attendions ici deux jours, trois s'il le fallait. En partant, il a

même ajouté que nous l'attendions jusqu'à ce qu'il revienne.

— Alors, nous en avons pour si longtemps que je propose de partir sans plus de délai. Ce que je regrette le plus, c'est Bonflair. Ce maudit animal n'a pas reparu : le Cafre a dû le cacher quelque part pour le garder.

— Nos Macololos n'ont pas l'air d'avoir encore repris leurs esprits, dit Hendrick.

— Leur désespoir m'aurait bien diverti si j'avais été en humeur de rire, dit Hans. Ils m'ont fait dire par Congo qu'ils s'attribuaient la perte des girafes et qu'ils n'avaient plus qu'à s'empoisonner, car ils n'oseraient plus reparaître ainsi déshonorés devant leur chef Macora.

— Et quelle a été l'attitude de Mocco ?

— Il est resté hébété complètement pendant vingt-quatre heures. Il paraît se remettre peu à peu, mais j'ai eu peine à en tirer quatre paroles quand j'ai eu besoin de lui. J'ai pris le sage parti de le laisser tranquille.

Tout en causant, les préparatifs du départ avaient été achevés, et la caravane se mit en marche.

— Ce qui m'enrage dans toute cette affaire, dit Willem au bout d'un instant, c'est que pendant que nous échouons de façon si sotté, les deux frères de Van Ormon sont peut-être en route pour chercher le prix que notre mauvaise chance seule nous fait perdre.

— Le fait est que c'est enrageant !... Quant à retrouver nos girafes, je n'y compte pas : si elles ont vraiment fui vers le sud, elles ont traversé des endroits habités où l'on n'a certainement pas manqué de leur donner la chasse.

Mocco se rapprocha de Willem.

— Baas Will, quoi donc vous avez dit de frères de Van Ormon qui vont chercher prix de girafes ?

— Le Hollandais nous a dit que ses frères étaient partis vers le nord pour tâcher de capturer les girafes demandées.

— Pourquoi vous avez pas dit ça plus tôt !... Oh ! moi âne, bête, stupide !... Baas, nous pas aller par là, pas un pas de plus...

— En voilà un encore qui devient fou !

— Nous attendre Congo. Congo pas imbécile, ni traître... Congo très avisé, et Mocco imbécile...

— Sapristi ! vas-tu t'expliquer, ou te taire ?

— Frères de Hollandais sont venus du nord sans attraper de girafes ! Eh bien, eux contents à présent ! Eux ont pris deux d'un coup.

— Halte ! cria Hans, pour lequel le discours incohérent du Boschiman fut un trait de lumière. Il a raison ; ce qu'il dit concorde avec quelques soupçons qui m'étaient venus hier et que j'ai repoussés, faute de preuves suffisantes. Mon idée était que notre hospitalier Hollandais nous a grisés à dessein.

— Et frères à lui étaient revenus jour d'avant. Un Hottentot qui avait accompagné eux dans expédition est venu joindre nous et a forcé nous à boire.

— Et mon idée, à moi, s'écria Hendrick, c'est que les deux obligeants cavaliers qui nous ont envoyés faire des recherches dans le sud étaient ses frères en personne, et les voleurs de nos girafes.

— Cela saute aux yeux ! s'écria Willem. Je comprends à présent la conduite de Congo. Il a dû remarquer quelque chose et prendre ce prétexte, faute d'autre, pour rester dans la place.

— Brave garçon ! Aussi sa trahison me semblait

par trop extraordinaire, dit Arend. Quant à nos girafes, si elles sont entre les mains de voleurs, nous avons plus de chances de les ravoir que si elles couraient à travers le désert.

— Il faut que je voie Congo, et aussi la figure que fait à présent Van Ormon, dit Willem. Attendez-moi ici ; je ne serai pas longtemps absent.

Willem partit au galop et revint droit au kraal. Le Hollandais était debout à la porte lorsque le jeune homme arriva : en l'apercevant, son visage exprima la surprise et le mécontentement. Mais il se maîtrisa presque aussitôt, et demanda d'un ton assez calme ce qui lui procurait le plaisir de le revoir si vite.

— Excusez mon importunité, dit Willem aussi froidement qu'il put. Je voudrais, avant de m'éloigner tout à fait, dire un mot à mon ancien serviteur. Il était chez mon père depuis si longtemps que je ne puis me décider à le quitter pour de pareilles puérités.

— Faites, répondit le Hollandais d'un air assez maussade. Il est allé chercher les bœufs au pâturage et ne tardera pas à rentrer.

Et visiblement mal à l'aise sous le regard de Willem, il se détourna, puis rentra dans la maison.

— Toi, tu m'as tout l'air d'avoir un secret que ma présence gêne, se dit le jeune homme en tournant son cheval vers le pâturage.

Il ne tarda pas à apercevoir un grand troupeau de bœufs ; Congo et deux Hottentots le dirigeaient vers lui. Il s'arrêta au bord du chemin et attendit. Le Cafre passa devant lui sans avoir l'air de le reconnaître, uniquement occupé de pousser ses bêtes, et le faisant avec un sang-froid tel, que le jeune homme en demeura abasourdi.

— Nous nous sommes grandement trompés sur son compte, se dit-il, et notre empressement à croire ce que nous espérions nous a fait bâtir un véritable roman. Allons ! c'est bien fini !

Willem remit son cheval au pas, et avança lentement à la suite du troupeau, essayant de débrouiller dans sa tête cette série d'événements contradictoires.

— Baas ! fit tout à coup la voix de Congo derrière lui. Baas Will ! vous pas retourner vous, vous écouter sans avoir l'air quoi moi dire... Hottentots là-bas occupés et plus surveiller moi. Vous retourner à camp et rester là ; moi venir demain matin avec grandes nouvelles.

Un frisson de joie secoua le jeune chasseur ; mais il eut sur lui-même assez de contrôle pour ne rien laisser paraître. Les deux Hottentots avaient été obligés de suivre quelques bœufs qui s'étaient écartés ; ils revenaient maintenant, et leurs regards défiants allaient du Cafre à son ancien maître. Plus de doute, ces deux espions avaient reçu des instructions et s'acquittaient avec zèle de leur tâche. Pour n'éveiller aucun soupçon, Willem marcha avec le troupeau quelques instants encore, puis quand il fut à peu de distance du kraal, il partit au trot rejoindre ses camarades.

XIII

LE PLAN DE CONGO

Retournons près de notre Cafre, jeunes lecteurs, et voyons les motifs qui lui avaient dicté une conduite si étrange.

Lorsque Congo eut constaté la disparition des girafes, sa consternation fut d'autant plus grande qu'il s'en attribua toute la faute, et sans s'accorder la moindre circonstance atténuante. Puisque son maître lui avait confié la garde de son trésor, il devait résister à tout ce qui pouvait ralentir un seul instant sa vigilance, et par conséquent ne pas se laisser enivrer comme le premier lourdaud venu. Or, il était de toute évidence que le Hottentot qui était venu s'asseoir en la compagnie des voyageurs avait un but déterminé en les excitant ainsi à boire, et n'agissait que par ordre exprès. Eût-il sans cela disposé d'une pareille quantité de liqueur, même chez un Boër riche et généreux ? Ce fait seul eût dû ouvrir les yeux à Congo, et sur ce sujet il s'adressait les blâmes les plus sévères. A la première inspection

des poteaux renversés, il acquit la conviction que la démolition des palissades était l'œuvre de mains humaines : si les girafes avaient déraciné elles-mêmes les pieux, elles les auraient trainés quelque temps avec leurs longues. D'ailleurs, des efforts assez grands pour arracher ou briser tout ce bois auraient dû faire un bruit capable de réveiller même un homme en état d'ivresse. Or, Congo couché à dix mètres de là n'avait absolument rien entendu.

Voyant que son maître ne paraissait pas douter de l'évasion de ses prisonnières, il garda pour lui tous ses soupçons. Attache-t-on la moindre importance aux dires d'un témoin encore sous l'influence de la boisson ? Il se laissa donc malmener sans répondre, et tâcha de se remémorer tout ce qu'il avait entrevu ou entendu cette nuit comme à travers un rêve.

D'abord, il se souvenait d'un son de voix inconnue, et il croyait bien avoir aperçu dans l'embrasement de la porte deux hommes blancs, en costume de chasse, qui adressaient à voix basse quelques questions au Hottentot.

Puis il lui revint tout à coup que ce même Hottentot avait parlé d'une chasse aux girafes dans laquelle il avait suivi ses maîtres, et de laquelle il était rentré le matin même.

Enchaînant peu à peu tous ces détails, Congo parvint à une idée claire de ce qui avait dû se passer, et dans l'impossibilité où il était actuellement de donner quelque poids à ses opinions, il adopta le plan dont nous avons vu déjà les premiers effets.

Une heure après le départ de ses maîtres, le Cafre vit apparaître deux cavaliers qu'il reconnut aussitôt : c'étaient les deux hommes qui étaient venus parler au Hottentot. Ils entrèrent dans la maison comme

des gens qui sont chez eux, s'entretenirent quelque temps avec le Hollandais, puis remontèrent à cheval et s'éloignèrent dans la direction qu'avaient prise Willem et ses compagnons. Congo n'osa bouger, de peur d'exciter les soupçons, car il avait pu remarquer qu'on l'observait d'assez près. Dans la journée, les cavaliers revinrent, et tandis qu'on leur préparait d'autres chevaux, s'assirent à un repas qui les attendait. Ils ne s'y attardèrent pas, et après avoir encore causé à voix basse avec Van Ormon, ils s'éloignèrent, cette fois vers le nord. Congo étudia soigneusement leurs traces, et sûr de les reconnaître au moment voulu, alla tranquillement s'étendre sous son hangar quand l'heure du repos fut venue.

Vers une heure du matin, le Cafre se leva doucement, appela Bonflair, et le mit sur la piste. Le chien le mena à une dizaine de kilomètres de là, dans une région couverte de collines escarpées et séparées les unes des autres par des gorges étroites. Il gravit la première élévation, et, du sommet, aperçut une mince colonne de fumée qui montait d'un ravin tout près de là.

— Voilà l'affaire, se dit-il. Et il jeta son kaross sur le sol, ordonna à Bonflair de le garder sans bouger — il ne pouvait emmener le chien dans une exploration semblable — et il se dirigea vers l'endroit où devait se trouver le camp des voleurs. Tantôt rampant, tantôt se coulant sans bruit derrière des buissons, il parvint à une crête qui plongeait directement dans le vallon d'où s'échappait la fumée. Ce qu'il vit confusément à travers le crépuscule le transporta de joie : deux animaux étaient attachés à des mimosas ; d'après leur taille, ce ne pouvaient être que des girafes. Lorsque la clarté devint suffisante, Congo les

reconnut : c'étaient bien celles de son maître. Alors il chercha les gardiens. Un homme seulement était étendu près du feu. Ceci surprit l'observateur, car il croyait bien retrouver là les deux frères de Van Ormon — il avait appris d'un Hottentot la qualité des deux inconnus de la veille. Il attendit un moment ; rien ne bougea.

— Peu importe, se dit-il. Principal être que girafes être retrouvées toutes deux, et que moi savoir où reprendre elles. Faut partir.

Il n'avait pas fait vingt pas qu'il entendit une détonation suivie d'un hurlement qu'il connaissait bien, et presque au même moment, deux cavaliers parurent sur le plateau. Du premier coup d'œil, le Cafre les reconnut : c'étaient les deux hommes dont la piste l'avait amené jusque-là. Il se jeta contre terre derrière des buissons, espérant rester inaperçu, mais il était trop tard : un des hommes le héla, et ne recevant pas de réponse, éperonna son cheval pour le rejoindre. Instinctivement, le Cafre prit la fuite. Tant qu'il descendit le versant fort raide de la colline, il eut l'avantage, mais arrivé dans la plaine, les cavaliers furent bientôt sur ses talons, et celui qui l'avait appelé l'envoya, d'un coup de crosse sur la tête, rouler dans la poussière.

Les deux cavaliers poussèrent un cri de triomphe.

— Pourquoi ne répondais-tu pas ? dit celui qui l'avait frappé.

— Va donc à présent porter des nouvelles des girafes à ces imbéciles qui les ont laissées fuir, dit l'autre en riant aux éclats.

— Sais-tu que nous avons vraiment de la chance tout d'un coup, reprit le premier. Après nous être épuisés cinq mois en poursuites inutiles, voilà que

coup sur coup nous trouvons des girafes, et l'espion qui voulait nous les faire perdre!

— Ma foi, j'en conviens. Si les provisions envoyées par mon frère avaient été suffisantes, nous n'aurions pas pris la peine d'aller en chercher d'autres, et nous n'aurions pas surpris ce fidèle serviteur. Hein, James? Je disais bien qu'il ne fallait pas se fier à ses airs moroses.

— Est-il mort?

— Non. Qu'allons-nous en faire?

— Le tuer, parbleu; il n'y a que les morts qui ne parlent pas. J'ai fait ma part, à toi de l'achever.

— Ma foi non, James! Tu as si bien commencé que c'est à toi de finir.

A demi évanoui, Congo entendit la discussion qui s'était élevée à son sujet, et il s'étonna même des scrupules que les deux scélérats montraient pour l'achever : ni l'un ni l'autre ne voulaient lui donner le coup de grâce, tout en le déclarant indispensable. Enfin, le Cafre eut conscience qu'on le remettait sur ses pieds, et qu'on le soutenait pour le faire marcher. Il arriva ainsi au camp des voleurs, qu'il reconnut malgré le peu de netteté de ses idées. Là, on le laissa rudement retomber dans l'herbe, où il resta étendu, incapable de faire un mouvement, et il sentit qu'on lui liait les mains et les pieds.

Au bout d'un certain temps, il reprit l'usage de ses sens et parvint à distinguer des mots à travers le bourdonnement confus de ses tempes. Il comprit que les trois complices discutaient le parti qu'il convenait de prendre à son endroit.

— Une seule chose est certaine, disait l'un, c'est qu'il en sait trop long à présent. Qui vous dit qu'il n'est pas envoyé par ses maîtres?

— C'est vrai. Et s'il a été envoyé par ses maîtres, ils se mettront à sa recherche quand ils l'auront attendu un certain temps en vain. Et s'ils découvrent notre cachette, nous sommes tous sûrs de notre affaire.

— Surtout si nous avons tué leur fidèle moricaud.

— Le mieux est de ne rien décider avant d'être fixé sur son rôle, reprit James. Je vais retourner au kraal; mon frère saura bien me renseigner : il n'a cessé de faire surveiller par des hommes sûrs le camp et le Cafre.

— Soit; va, et reviens vite.

Congo entendit un moment après le galop d'un cheval qui décrut peu à peu. Tout rentra dans le silence. Quand il devint capable d'ouvrir les yeux, il vit que les deux gardiens jouaient aux cartes à quelques pas de lui. Il continua à ne pas donner signe de vie, tout en observant les joueurs: l'un était un frère de Van Ormon, l'autre était un inconnu.

Quatre heures se passèrent ainsi. Elles parurent interminables au pauvre Congo. Il souffrait cruellement du coup de crosse qu'il avait reçu derrière la tête, et la position incommode qu'il était obligé de garder augmentait encore ses douleurs. A ce supplice venait s'ajouter la trop juste appréhension du sort qui l'attendait : sûrement il n'avait plus longtemps à vivre. Et que devait penser son maître en ne le voyant pas revenir? Combien il regrettait de ne pas lui avoir communiqué ses soupçons! S'ils avaient été informés de ses projets, les chasseurs auraient pu venir à son secours, sauver leur propriété et sa vie. Tandis qu'ainsi, tout était perdu pour tous.

Dans le courant de la journée, James revint.

— Tout va bien, dit-il. Les chasseurs ne savent rien de ce qui s'est passé. Mon frère a fait constamment surveiller leur camp : ils ne l'ont pas quitté et se préparent à retourner chez eux.

— Van Ormon est-il sûr qu'il n'ont pas eu de communication avec ce Cafre ?

— Ils ont essayé d'en avoir. L'un d'eux, le gros qu'ils appellent Willem, est venu hier matin pour lui parler. Mais les deux Hottentots ne l'ont pas perdu de vue, et disent que le noir ne lui a pas répondu une syllabe.

— Pourtant je garde quelques doutes. Les mêmes soupçons qui les ont poussés à revenir parler au Cafre peuvent bien les amener jusque par ici. Pourquoi diable ne partent-ils pas immédiatement ? Il y a pour sûr quelque chose là-dessous.

— Je dis que tout va bien. Nous n'avons plus qu'à nous débarrasser de l'espion, et nous serons tranquilles, reprit James.

— Soit, mais comment ferons-nous ?

— Une bonne balle peut lui régler son compte.

— Fort bien, mais je vous avoue que, maintenant que j'ai repris mon sang-froid, cette besogne me répugne.

— Moi aussi. C'est dommage que nous n'ayons pas tiré sur lui pendant qu'il courait.

— Ecoutez, j'ai une idée, reprit James. Allons l'attacher à un arbre, près de la mare qui est derrière cette colline. Je vois là des traces de lions sur le sable tous les matins. Je parierais ma tête contre un liard qu'au soleil levant nous ne trouverons plus un morceau de ce grand gaillard.

— Excellente idée ; menons-le là-bas sans retard.

Aussitôt Congo fut relevé, on lui détacha les jambes et on le conduisit, en longeant la gorge, dans une étroite vallée parallèle à celle qui servait de refuge aux trois coquins. Un vley en occupait le milieu, et des arbres croissaient çà et là. Congo fut solidement attaché à un tronc, non loin de la mare ; et pour lui ôter toute chance de se faire entendre, si par hasard un voyageur passait, ils lui mirent en travers dans la bouche, un gros morceau de bois qu'ils lui fixèrent derrière la tête à l'aide d'un bout de corde. Toutes les précautions étant bien prises pour qu'il ne pût échapper au sort qu'ils lui réservaient, les trois hommes lui firent un grave et profond salut, lui souhaitèrent ironiquement une bonne nuit, promirent de revenir la lendemain prendre de ses nouvelles, et s'éloignèrent en riant à gorge déployée.

XIV

TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN

Suivant les recommandations du Cafre, Willem et ses compagnons ne bougèrent pas du camp. Ils attendirent anxieusement sa visite, mais la journée se passa sans que Congo parût. Au coucher du soleil, la situation devint intolérable aux jeunes chasseurs.

— Nous ne pouvons rester ainsi, dit Willem. Congo serait ici s'il n'avait eu quelque empêchement majeur. Il faut nous mettre à sa recherche. Viens avec moi, Hendrick.

— Volontiers. Mais d'après ce que tu m'as dit, il ne paraissait pas désirer que tu reviennes au kraal.

— Sans doute, il craignait que ma présence n'attirât les soupçons sur lui et ne l'empêchât d'agir. Mais je suis sûr qu'il lui est arrivé quelque chose; autrement nous aurions de ses nouvelles.

— C'est juste. Allons, répondit Hendrick en préparant son cheval.

Mynheer Van Ormon ne prit pas, cette fois, la

peine de montrer la moindre civilité à ses visiteurs.

— Eh ! s'écria-t-il, quand ceux-ci demandèrent à voir le Cafre, ce grand coquin noir a disparu la nuit dernière. Je croyais qu'il était retourné avec vous. Si vous le retrouvez, emmenez-le au diable si cela peut vous faire plaisir, mais surtout qu'il y reste !

Et il leur tourna le dos sans plus de cérémonie.

— Crois-tu qu'il soit réellement parti ? demanda Willem en s'éloignant.

— Oui, je ne vois pas de motif d'en douter.

— En ce cas, pourquoi n'est-il pas venu au camp, comme il me l'avait promis ?

— Là est le problème ; il a eu un empêchement sérieux, un cas de force majeure, c'est ce qui est certain.

— Si encore nous savions quelle direction il a prise !

— Réflexion faite, je crois que ce n'est pas difficile à deviner ; nous avons rencontré nos deux hommes au nord du kraal le jour où nos girafes ont disparu : c'est par là qu'il faut aller.

— D'où conclus-tu cela ?

— De ce que c'est juste le point opposé à la direction qu'ils voulaient nous faire prendre.

— Ma foi, tu pourrais bien avoir raison. Partons vers le nord-est, et voyons si nous ne trouverons pas quelque indice.

— Seulement, comme on nous observe du kraal, sans nul doute, marchons vers le sud tant qu'on pourra nous apercevoir, puis une fois hors de vue, nous remonterons vivement vers le nord.

Ainsi fut fait. Quand ils eurent parcouru cinq ou six kilomètres vers le nord, ils aperçurent à l'horizon une ligne de collines.

— Voilà un endroit qui me paraît propre entre tous à recéler notre propriété, dit Hendrick. Personne ne songerait à cacher des girafes dans une plaine. Si nous ne les trouvons pas là-bas avant ce soir, c'est qu'elles sont perdues à tout jamais.

— Au galop ! dit brièvement Willem devenu fort nerveux.

Le soleil disparaissait à l'horizon quand les jeunes gens atteignirent la crête de la première rangée de collines. Ils jetèrent les yeux derrière eux, et aperçurent un cavalier qui arrivait au galop, suivant le chemin qui les avait amenés eux-mêmes.

— Vite, cachons-nous, dit Hendrick en sautant à terre. Si nous avons la chance de ne pas avoir été aperçus, nous allons probablement apprendre du nouveau en suivant cet individu.

— Il me fait l'effet d'un messager de Van Ormon, dit Willem en l'imitant à la hâte.

Les chevaux furent attachés dans d'épais buissons, et les deux chasseurs, à l'abri eux-mêmes, observèrent le nouveau venu. Celui-ci ne paraissait pas se douter de la surveillance dont il était l'objet. Il gravit lentement et péniblement la colline, un peu à l'est, et continuant sa route sur le plateau, se dirigea vers la colline prochaine.

— La nuit sera trop noire pour que nous ne le perdions pas de vue rapidement, dit Hendrick. Remontons à cheval et suivons à distance, pour qu'il n'entende pas notre marche.

— Tentons la chance.

Malgré l'obscurité, les jeunes chasseurs parvinrent à garder en vue leur homme, dont la silhouette se détachait parfois sur le ciel. Quand ils eurent gravi une colline située à un kilomètre environ de leur

première halte, ils aperçurent dans la vallée un grand feu, près duquel étaient attachés deux chevaux.

— Pied à terre, dit Hendrick. C'est leur camp.

Ils attachèrent leurs montures et s'avancèrent sans bruit.

— Les voilà, chuchota Willem. Je reconnais les deux hommes que nous avons rencontrés, et... oh ! nos girafes ! regarde !

— Parbleu ! si je les vois. Que faire ?... Nous exposer aux balles de ces bandits ? Ou tirer les premiers à couvert ?

— Donnons-leur une chance, dit Willem. S'ils veulent nous rendre notre bien, nous les laisserons libres de se faire pendre ailleurs. Sinon, je tire dessus comme sur des hyènes. Puisque dans le désert il n'y a ni lois ni juges, il faut nous faire nous-mêmes justice.

— Entendu. Gardons nos fusils tout prêts, avançons à couvert, et dès que nous serons à bonne portée, sommons-les de se rendre.

Quelques instants après, les deux jeunes gens sortaient brusquement du taillis, leurs fusils braqués sur les voleurs. Ceux-ci furent debout en un clin d'œil.

— Pas un mouvement ! cria Willem d'un ton impérieux. Le premier qui bouge, je le tue.

James seul ne tint pas compte de la menace et sauta sur son fusil. Mais avant qu'il eût eu le temps de toucher la détente, la balle de Willem l'étendit sur le sol. L'autre frère de Van Ormon montra alors quelques vellétés de résistance : aussitôt Willem, usant de son fusil comme d'un bâton, l'abattit à côté de son digne acolyte. Ce que voyant, le troisième prit la fuite à une allure qui eût pu faire honneur à plus d'un cheval.

Les jeunes gens ne se souciaient pas de lui donner la chasse dans la nuit noire et dans ces ravins inconnus. Il se contentèrent de désarmer et briser les fusils. Puis, ils allèrent chercher leurs chevaux, prirent entre eux les girafes, et se mirent en marche vers le camp où ils avaient laissé leurs compagnons.

— Et ces deux blessés ? les laissons-nous là ? demanda Hendrick au moment du départ.

— Que leur camarade en prenne souci, grommela Willem. Si quelque lion les achève, cela ne fera que deux canailles de moins dans le monde.

.....

Lorsque Congo se vit seul, attaché et bâillonné, dans un lieu infesté de bêtes féroces, il comprit qu'il n'avait plus à espérer de salut. Les carnassiers qui ne manqueraient pas de venir rôder aux environs dès le coucher du soleil allaient bientôt se charger de sa délivrance. Il n'avait nulle pitié à attendre des hommes qui l'avaient amené là ; il le savait, et l'angoisse d'une mort imminente, affreuse, se mêlait à la douleur qu'il éprouvait de ne pouvoir apprendre à ses maîtres le secret qui allait mourir avec lui.

Une heure se passa ; la nuit descendit tout à fait. Quelques antilopes vinrent se désaltérer à la mare, puis s'éloignèrent. Une dizaine de chacals leur succédèrent. D'autres visiteurs pouvaient être attendus d'instant en instant à cette heure, et le malheureux prisonnier, frémissant, l'oreille attentive au moindre craquement de branche sèche, cherchait à percer cette obscurité qui devenait de plus en plus épaisse.

Tout à coup, il vit un quadrupède qui s'approchait en rampant. Il eut un frisson : le moment était venu ; ce devait être un léopard, à juger par sa taille. Congo ferma les yeux. Un gémissement tout près de

lui les lui fit rouvrir, et le pauvre Cafre eût poussé un cri de joie si son bâillon ne l'avait réduit impitoyablement au silence : c'était Bonflair, qui l'accabla de démonstrations affectueuses. L'arrivée de cet ami redonna à l'Africain un peu d'espoir ; peut-être le fidèle animal pourrait-il lui être de quelque secours ! Il était blessé à l'épaule et marchait difficilement ; pourtant il se dressait contre son ami, sollicitant une caresse, un mot d'amitié, et gémissait de n'obtenir ni l'une ni l'autre. Congo s'efforça malgré ses liens et son bâton, de faire un signe que son camarade pût comprendre. Tout à coup, un coup de fusil retentit à peu de distance et les fit tressaillir tous deux.

— C'est fusil de baas Will, pensa le Cafre. Comment est-ce possible ?

Il tendit l'oreille plus anxieusement que jamais. Un quart d'heure se passa, puis des pas de chevaux résonnèrent sur les pierres, au-dessus de sa tête.

— Les voleurs, pensa Congo.

Les cavaliers étaient à une centaine de mètres, au plus. Le Cafre entendit une sorte de lutte, puis l'un des cavaliers cria :

— Hendrick, attends un instant, Toutla a passé d'un côté d'un arbre et mon cheval de l'autre.

C'était la voix de Willem, Toutla était le nom d'une des girafes. Quel moment d'horrible angoisse pour le pauvre Congo ! Quoi ! ses maîtres allaient-ils passer si près de lui sans qu'il pût par le moindre signe les avertir de sa présence ! A moitié fou de désespoir, il se tordit dans ses liens, il essaya de rompre le bâton qui l'empêchait de crier. Il ne put y parvenir. Puis il entendit les pas s'éloigner. Le désespoir qui étreignait le malheureux condamné

fut plus fort que tout. Ses pieds étaient libres : croyant que la douleur arracherait au chien un cri perçant, il frappa de toute sa force le pauvre Bonflair couché tout près. Contre toute attente, le chien surpris ne fit entendre qu'un gémissement si faible qu'on ne l'eût pas discerné à dix pas. Congo réitéra avec plus de violence encore, mais avec aussi peu de succès. Les pas s'éloignaient toujours. Congo sentait sa tête se perdre. Périr ! après avoir entrevu de si près le salut ! Non, c'était trop cruel ! Ses bourreaux eux-mêmes n'eussent pas inventé ce raffinement de torture.

A ce moment, un long rugissement ébranla les échos de la vallée. Aussitôt, Bonflair, rappelé à ses devoirs, répondit par des aboiements vigoureux et continus. Bientôt, le Cafre put discerner, malgré tout ce vacarme, le bruit croissant d'un choc de sabots ferrés sur les pierres, enfin deux détonations retentirent, suivies d'un autre rugissement. Quelques minutes après, Willem et Hendrick arrivaient près du Cafre, coupaient ses liens et le délivraient de sa poire d'angoisse.

— Pauvre Bonflair ! moi avoir été bien cruel pour toi, dit tout d'abord le Cafre en caressant son camarade.

Mais celui-ci ne montra pas la moindre rancune et lui rendit ses caresses avec usure.

Les chasseurs n'avaient malheureusement rien à offrir au malheureux qui était à jeun depuis trente-six heures. Voyant son état de faiblesse, ils ne le questionnèrent pas, et Willem le fit monter de force sur son cheval. Congo sollicita et obtint sans peine l'autorisation de prendre avec lui le chien blessé. La petite caravane se remit en marche et atteignit le camp une heure avant le lever du soleil.

Lorsque le Cafre se fut suffisamment restauré, il raconta ses aventures. Sa sagacité et son courage furent loués hautement, et Mocco, dans un accès d'enthousiasme qui semblait du délire, jura sur la tête des deux girafes que jamais, plus jamais, il ne dirait que Congo était un âne.

Enfin, le lendemain on reprit le chemin du retour. Pendant quelques jours, il fut nécessaire de porter le pauvre Bonflair, dont la blessure était assez grave. On le mit sur un des chevaux de somme, dans un grand panier fabriqué tout exprès par Congo ; et grâce aux soins dont nos amis l'entourèrent, il se remit en peu de temps. Le voyage ne fut plus signalé par aucun incident fâcheux, et, un beau matin, la caravane fit son entrée triomphale à Graaf-Reinnet. La surprise des habitants en apercevant les deux girafes égala au moins celle des quatre Macololos quand ils virent le clocher de l'église. Tout le monde avait entendu parler de l'expédition dans laquelle s'étaient lancés nos jeunes aventuriers quelques mois auparavant. Personne n'ignorait non plus les échecs successifs éprouvés par les chasseurs les plus réputés de la colonie. De sorte que la majorité avait prédit que les quatre jeunes présomptueux rentreraient aussi piteusement que leurs prédécesseurs. Leur victoire souleva les applaudissements des uns et naturellement la jalousie des autres : c'est le revers de ce genre de médaille. Pendant plusieurs jours, ce brillant succès défraya toutes les conversations.

Les Macololos avaient accompli leur mission ; lorsqu'ils furent suffisamment reposés pour se remettre en route, Von Bloom et Van Wyk leur firent présent à chacun d'un bon cheval, d'un fusil et d'un

habillement complet. Willem envoya à son ami et protecteur Macora un cheval chargé d'une quantité d'objets qu'il savait devoir lui être utiles ou agréables. Puis les adieux s'échangèrent, et les Macololos, enchantés de leur séjour chez les blancs, reprirent le chemin de leur pays.

Un mois après, Hans partit pour le Cap, d'où il devait s'embarquer pour l'Europe. Willem l'accompagna, emmenant les deux girafes et l'ivoire que Macora lui avait fait porter jusqu'aux bords de l'Orange. Les deux animaux furent livrés au consul, en échange de la somme promise, et devinrent les compagnons de voyage du jeune botaniste. Willem retira de sa provision d'ivoire une somme considérable qui paya et au-delà tous les frais de l'expédition. Il revint dans ses foyers, et c'est là qu'il vit à présent auprès de ses amis, variant ses occupations de boër par des expéditions fréquentes dans les pays environnants. Jan et Hans sont maintenant les compagnons ordinaires de leurs aînés, et brûlent de se distinguer à leur tour, sous la direction de ceux qui ne sont plus connus aujourd'hui que sous le titre glorieux de *Chasseurs de Girafes*.

TABLE DES MATIÈRES

Chapitres.	Pages.
I. Arrivée dans la Terre-Promise.....	5
II. La trappe double.....	12
III. Une aventure d'Arend.....	23
IV. Macora.....	35
V. Chasse à l'hippopotame.....	47
VI. Au pays des girafes.....	56
VII. Les suites d'une méprise.....	82
VIII. Le hopo.....	99
IX. La retraite.....	109
X. Willem fait une capture.....	137
XI. Victoire.....	144
XII. Une disparition mystérieuse.....	153
XIII. Le plan de Congo.....	174
XIV. Tout est bien qui finit bien.....	182

PARAIT TOUS LES ANS

AGENDA CHARLES MENDEL

DU

PHOTOGRAPHIE ET DE L'AMATEUR

Indispensable à tous les amateurs de photographie, contient outre les indications que comporte un agenda ordinaire et des pages blanches pour notes et recettes, 96 pages de formules et renseignements divers, une partie humoristique avec nombreuses gravures, une partie littéraire, etc.

Le tout forme un beau volume de 300 pages in-8° jésus, avec couverture en deux couleurs, et se trouve chez tous les libraires au prix de :

UN FRANC

Envoi franco contre 1 fr. 60 mandat-poste

Envoi franco du Catalogue

Spécialité de Matériels soignés et garantis
et TOUTES FOURNITURES pour la

PHOTOGRAPHIE D'AMATEUR

*Renseignements et Conseils gratuits
à tout Acheteur d'un appareil jusqu'à*

RÉUSSITE COMPLÈTE

CHARLES MENDEL

Fournisseur des Ministères

PARIS, 118 & 118bis, rue d'Assas, PARIS

TRAITÉ PRATIQUE DE PHOTOGRAPHIE, Un volume, broché, 1 fr.
PHOTO-REVUE, Journal des amateurs, UN franc par AN

CATALOGUE DE LA COLLECTION A.-L. GUYOT

SÉRIE U

Sciences occultes

L. DE RÉMORA

- Doctrines du Spiritisme 1 v.
Phénomènes du Spiritisme 1 v.

M. DECRESPE

- La Main et ses mystères 2 v.
Manuel de Graphologie appliq. 2 v.
Magnétisme, Hypnotisme et
Somnambulisme 1 v.
Le Grand et le Petit Albert 1 v.

L. CLÉMENT

- La Lecture de Pensées 1 v.

SÉRIE V

Curiosités littéraires

DIDEROT

- La Religieuse, (Edition absolument complète) 2 v.
Les Bijoux indiscrets 2 v.

SÉRIE X — Théâtre

MOLIÈRE (Œuvres complètes)

- Tome I La jalousie de Barboüillé,
Le Médecin volant et
L'Étourdi 1 v.
Tome II Le Dépit amoureux. Les
Précieuses ridicules.
Le Cocu imaginaire 1 v.
Tome III Don Garcie. L'École des
Maris 1 v.
Tome IV Les Facheux. L'École
des Femmes 1 v.
Tome V La critique de l'École
des Femmes. L'Im-
promptu de Versail-
les. Le Mariage forcé 1 v.

SÉRIE X (suite)

- Tome VI La Princesse d'Elide.
Don Juan 1 v.
Tome VII L'Amour médecin. Le
Misanthrope 1 v.
Tome VIII Le Médecin malgré lui.
Le Sicilien 1 v.
Tome IX Le Tartufe 1 v.
Tome X Amphitryon. George
Dandin 1 v.
Tome XI L'Avare 1 v.
Tome XII Monsieur de Pourceau-
gnac. Les Anants
magnifiques 1 v.
Tome XIII Le Bourgeois gentilhomme 1 v.
Tome XIV Psyché. Les Fourberies
de Scapin 1 v.
Tome XV La comtesse d'Es-carba-
gnas. Les Femmes
Savantes 1 v.
Tome XVI Le Malade imaginaire.
Poésies 1 v.

SÉRIE Y — Poésies

LE GÉNÉRAL LAZARE CARNOT

- Don Quichotte, poème heroï-comique
et Poésies 1 v.

SÉRIE Z

Études Sociales

SAINT-JUST

- (Œuvres politiques complètes:
Discours, Rapports 2 v.)

LA COLLECTION à 20 CENT. est en
vente dans toutes Librairies, Kiosques,
Bibliothèques des GARES, etc.

Pour les colonies et l'étranger, le prix est de 25 centimes.

On reçoit franco par poste un volume et Catalogue contre 30 cent.
adressés à M. A.-L. GUYOT, éditeur, 12, r. Paul-Lelong, Paris

Pour une demande plus importante, il suffit d'ajouter, au mon-
tant des volumes, le prix d'un colis postal. — Dans toute la France,
les commandes au-dessus de 5 francs sont expédiées **FRANCO**
EN GARE contre ma dat-poste adressé à M. A.-L. GUYOT.

Pour les colonies et l'étranger, le port est à la charge de l'acheteur

Paris. — Imp. de la Collection A.-L. Guyot, 12, r. Paul-Lelong.